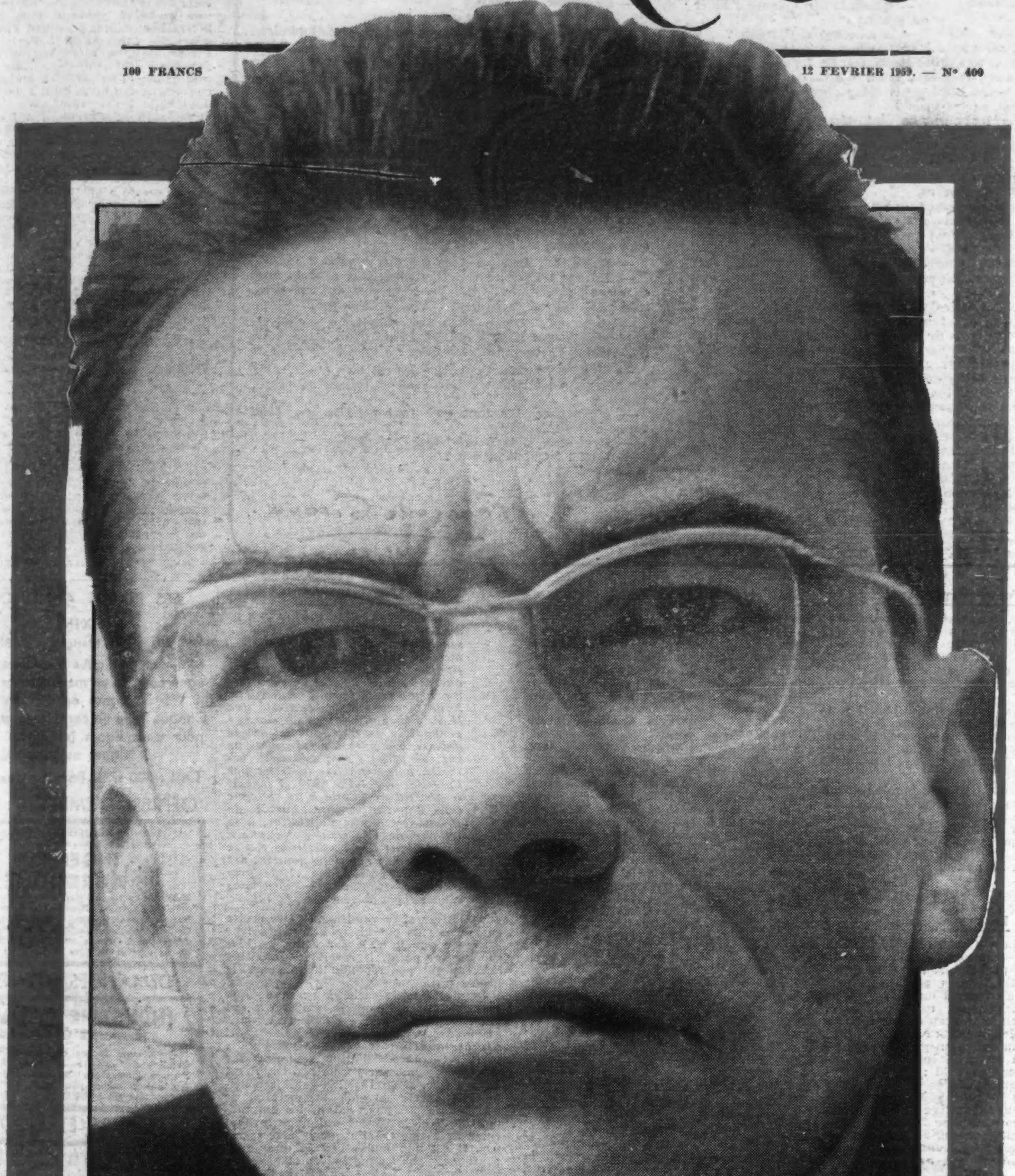
APRÈS DE GAULLE, QUOI ?

L'EXPRESS

100 FRANCS — 12 FEVRIER 1959. — N° 400



(Kassing)

M. ROGER PRIOURET *(Voir « Etude », pp. 8, 9, 10, 11)*

« L'Union fait la force. Oui. Mais la force de qui ? »

(Alain)

B 6 ★★★★★

La lettre de « L'Express »

— EH bien ! le voilà naturalisé...

— N'accablez pas les hommes ! C'est le système.

— Quand il a téléphoné d'Alger au général...

— ... au général Catroux ?

— Non ! Au général de Gaulle...

— Mollet a téléphoné à de Gaulle ?

— Mais non ! Debré !... Il lui a dit...

— Vous voyez bien qu'ils complotent ensemble.

— De quoi parlez-vous ?

— Des incidents qui se sont déroulés à Alger. Et vous ?

— Moi aussi.

— Bon. Alors, reprenons... Conspué par la foule qui crie « Au poteau !... Vendu !... »

— Au pluriel. Vendus.

— Comment le savez-vous ?

— Je ne le sais pas, mais c'est ainsi qu'on l'écrit. C'est plus poli. Vendu, c'est précis. Vendus, c'est vague.

— Soit. Vendus. Où en étais-je ?

— Devant le monument aux morts d'Alger. Le chef du gouvernement dépose une gerbe, des cris fusent, on l'insulte...

— On lui jette des tomates.

— Ah ! non, non ! Nous n'avons pas eu de tomates !

— Comment, pas de tomates ? Vous plaisantez ! Ces tomates, monsieur, sont entrées dans l'histoire par la volonté du peuple et n'en sortiront que...

— ... par la force des baïonnettes.

— Qu'est-ce que les baïonnettes viennent faire ici ?

— Rien. C'était pour finir votre phrase.

— Nous nous égarons.

— Bon. On lui jette des tomates...

— Pas de tomates, vous dis-je. Les tomates, c'était il y a trois ans. Cette année ils en manquaient. D'où sortez-vous donc ?

— D'un long voyage en Guinée.

— Allons bon !

— Quoi « bon » ? C'est un pays charmant, la Guinée, et...

— Et indépendant, je sais.

— Indépendant ? Ils l'ont bradé ? Il l'a bradé ?

— Je vous en prie, modérez vos expressions.

— C'est trop drôle !

— De mieux en mieux...

— Mollet a bradé la Guinée !

— Vous m'embêtez avec Mollet. Il n'y a pas de Mollet, il n'y a plus de Mollet.

— Quoi ! Fusillé ? Bazooké, veux-je dire ?

— Mais non, mais non, comme vous y allez ! Démocratiquement écarté. Nous ne sommes pas à Cuba.

— Excusez-moi. Je débarque. Où sommes-nous ?

— Cinquième République. Premier ministre : Michel Debré.

— Intéressant ! Très intéressant ! Et ça marche ?

— C'est ce que j'essaye de vous raconter. Alors que le chef du gouvernement déposait, lundi, une gerbe devant le monument aux morts d'Alger, il s'est fait...

— J'ai compris : Mollester.

— Comme vous dites. Déplorables agissements de quelques gamins...

— Ils ne sont donc pas tous devenus députés ?

— Hé non ! Il en reste ! D'ailleurs, il y a trois ans, c'étaient des patriotes. Cette année ce sont des irresponsables. La différence ne peut pas vous échapper.

— Soit, mais il y a trois ans, c'était un socialiste. Cette année c'est un Romain. M. Debré c'est Caton. Hué à Carthage, voyez-vous Caton crier : « Vive Carthage » ?

— Je vous en prie. Cette histoire est bien assez compliquée pour que nous n'y introduisions pas de nouveaux venus.

— C'est juste. D'autant qu'à tout prendre ce sont toujours les mêmes.

— Peut-être. Mais Debré ! Qui l'eût dit !

— Mollet ! Qui l'eût cru ?

Françoise Giroud.

Veuve ou pas ?

Cette année, ayant eu à me déplacer plusieurs fois (je suis femme d'officier d'aviation), je renonce à mon abonnement surtout qu'il m'est facile d'avoir « L'Express » dans n'importe quel kiosque à Alger sans pour cela me faire trop remarquer.

Votre journal m'a toujours plu. Il y a longtemps que mon mari et moi le lisons. Mais certaines informations m'ont paru parfois monstrueuses, surtout quand il s'agissait de l'Algérie et j'avais peine à les croire telles (...).

Comment faudrait-il que je m'y prenne pour savoir ce qu'est devenu le mari de ma femme de ménage qui a été pris dans une rafle par des militaires en septembre 1957 ? Depuis plus de nouvelle. Elle a deux enfants et elle aimerait savoir si elle est veuve ou pas.

MME G...,
Alger.

La revanche

Vous ne direz jamais assez combien depuis le 13 mai nous vivons dans le mythe d'une nouvelle rénovation nationale : le mythe le plus pernicieux qu'il soit possible d'asténer à un pays, à coups de presse dirigée, de radio contrôlée, d'actualités cinématographiques et télévisées truquées. Vous ne direz jamais assez comment et pourquoi la France U.N.R. est la revanche lointaine du pétainisme vaincu en 1944 : par quel tragique reniement des idées et des hommes le général du 18 juin 1940 finit par couvrir en 1959 une tentative de retour aux années du corporatisme technocratique, du cléricalisme réactionnaire et des tentations monarchistes, vous avez à le montrer sans cesse aux Français.

M. R...,
Paris.

Les ballets roses

Ce que je trouve scandaleux dans l'affaire des « ballets roses », c'est qu'il y ait eu des parents aussi dépourvus de scrupules pour remettre leurs fillettes âgées de douze ans et demi ou un peu plus entre les mains d'un entremetteur que, de leur propre aveu, ils ne connaissaient pour ainsi dire pas « afin qu'il leur fasse faire la connaissance de personnages importants susceptibles de les aider à faire une carrière ».

Ces parents devraient être les premiers inculpés dans l'affaire.

JEAN-MARIE VIDAL,
Paris.

Je trouve singulier

Je trouve singulier que M. Berl, consacrant un libelle à l'émission télévisée : « Plaisir des Arts », dont le générique était fort lisible : « Une émission de Jean-Luc Dejean et Jacques Floran, avec Max-Pol Fouchet », ignore les deux premiers, comme s'ils n'avaient aucune existence.

Je trouve non moins singulier le reproche d'incompétence fait à qui n'est pas de la pratique : « Max-Pol Fouchet est écrivain, orateur, mais je ne sache pas qu'il dessine ou qu'il sculpte ». M. Berl ignorerait-il que des écrivains innombrables (voire des orateurs !) ont fait de la peinture et de la sculpture l'objet de leur étude ?

J'ajoute que je fus, pour ma part, sans même parler de titres universitaires, conservateur adjoint du Musée National d'Alger, attaché aux Musées Nationaux, chargé de cours d'Histoire de l'Art aux Universités Columbia (New York) et Middlebury. Je suis actuellement professeur d'Histoire de l'Esthétique à l'American University Center de Paris.

Je n'éprouve aucune satisfaction à rappeler des références de carrière. Néanmoins, je ne peux laisser croire aux lecteurs de « L'Express » que la direction des programmes de la télévision a confié à un quidam, peut-être tiré au sort, la tâche exclusive d'une émission sur les Beaux-Arts.

MAX-POL FOUCHET.

[Emmanuel Berl ne s'est en aucune façon élevé contre la présence de M. Max-Pol Fouchet dans l'émission « Plaisir des Arts ». Il s'étonnait seulement que l'on ait pu réaliser cette émission « sans faire appel à un artiste ».]

Moi et le Colonel

Je ne sais qui d'entre vous a écrit à propos de « Moi et le Colonel » ceci : « Que ce sujet scabreux, qui devait porter à tout, sauf à rire, puisse enchanter tous les spectateurs, quelle que soit la sensibilité particulière de leur épiderme, c'est un tour de force ».

Je me permets une autre citation : « Rira bien qui rira le dernier. Je voudrais que soit venu le temps du grand rire libérateur. C'est notre seul et ultime but de guerre, rapprendre à rire à la planète. Mais nous hurlons encore comme des chiens dans les ténèbres. Je souhaite que vienne le temps du rire ».

C'est d'Arthur Koestler.

JEAN BOUVILLE,
Aix-en-Provence.

ETUDIANTS DE PARIS

La prochaine Veillée de prière et d'études des étudiants aura lieu jeudi prochain 19 février. Elle aura pour thème « L'Amour et le Mariage ». Les conférences seront assurées par M. François Mauriac, par le R.P. Liégé, par le Dr Bertolus.

Cette soirée, outre ces trois conférences, comprend le repas et une Veillée religieuse. Elle commence à 17 h 45 précises et se termine à 23 h 30. Seuls sont admis les étudiants (garçons) de moins de trente ans.

Adresse : 35, rue de la Glacière, Paris (XIIIe).

(*Communiqué*)

GANTS — TETINES
+ "OLLA" +
marque mondiale sans rivale
TOUTES PHARMACIES

M. de Bénouville écrit

M. de Bénouville, député U.N.R. d'Ille-et-Vilaine, a écrit à l'un de ses camarades de guerre, qui est membre du conseil d'administration de « L'Express ». Il souhaite que nous fassions état de cette lettre : nous le faisons volontiers. Nous n'avons jamais contesté que M. de Bénouville ait eu du courage pendant la guerre. Nous avons été amenés à donner des informations sur son activité professionnelle actuelle, puis à publier la lettre par laquelle, en octobre 1940, il jugeait le général de Gaulle « un homme sans honneur », parce que M. de Bénouville a pris l'initiative, à la tribune de l'Assemblée Nationale, de réclamer des « sanctions contre « L'Express », en nous donnant des leçons de patriotisme et de probité professionnelle — que nous n'avons pas à recevoir de lui.

Mes adversaires voudraient faire croire que je ne suis pas un vrai gaulliste !

Encore que je n'aie pas à me justifier sur un tel point, il serait inadmissible qu'il ne fût pas répondu à une pareille injure (...).

Je n'ai jamais caché à personne que je suis un nationaliste. En racontant l'histoire de la guerre clandestine, dans un ouvrage dont François Mauriac a dit naguère qu'il est « comme la symphonie de la Résistance », j'ai été très clair sur ce point comme sur les autres. Or, il est certain que, si en 1940, je voulais continuer la guerre jusqu'à la victoire, je n'absolvais pas pour autant les hommes politiques et le régime qui nous avaient conduits à une défaite que je n'acceptais pas. Il est non moins certain que je ne confondais pas les politiciens et les journalistes qui s'étaient enfuis à Londres pour y trouver refuge avec les combattants qui allaient libérer le sol national.

Je ne fais même pas de difficultés pour reconnaître, et au besoin proclamer, que j'estimais, avec beaucoup d'autres Français, que la mort serait un châtiment bien faible pour beaucoup d'entre eux dont le pays payait si tragiquement les fautes — ces fautes dont un grand nombre de nos amis et des nôtres allaient, pendant quatre ans, affronter les conséquences qui, pour nous, auraient toutes le visage de la mort — de la mort dans les tortures, dans les camps, devant les pelotons d'exécution.

Ma colère ne se souciait guère de discerner les différents degrés de responsabilité. Elle condamnait, sans nuance aucune j'en conviens, tout ce qui avait préparé le malheur de la patrie.

J'ai sûrement réprouvé Mers-el-Kébir. Comme tous les Français, je n'ai su qu'après le procès de 1945 que la faute certaine des Britanniques était en partie atténuée par les inconséquences de l'amiral commandant notre flotte.

Je n'ai probablement pas compris Dakar avant d'avoir lu dans les mémoires du général de Gaulle l'explication qu'il a cru devoir en donner. Ce que je savais de Boisson, homme de gauche certes, mais surtout grand mutilé et patriote, me conduisait sûrement à penser que nul ne pouvait le soupçonner de vouloir livrer l'Afrique aux Allemands (...).

Ce que tu peux dire à tes amis — et cela est essentiel — c'est qu'en 1940, à 25 ans, j'ai été fait prisonnier avec toi après de durs combats au cours desquels j'avais largement assumé ma part. Tu ne manqueras pas de te souvenir, d'ailleurs, que si j'ai été en même temps captif et vivant, c'est à la suite de mesures amicales, mais violentes, prises contre moi par des camarades dont je sais, aujourd'hui, qu'ils étaient plus raisonnables que moi.

Tu sais, puisque nous étions côte à côte, que j'ai réussi, peu de jours après, une première évasion avec nos amis Pierre Lemonnier, président directeur général des cafés Legal à Paris ; Uberti ; Pierre Musetta, alors sous-officier, aujourd'hui chef de bataillon d'active, commandeur de la Légion d'honneur, couvert de citations qu'il a gagnées pendant cette brève campagne de France, dans la Résistance où il a toujours été à mes côtés, puis en Indochine et en Algérie, où cet ancien ouvrier chaudronnier a gagné ses galons et sa juste gloire (...).

J'ai dit sans détours dans le « Sacrifice du matin » que nous voulions libérer le sol national, gagner une guerre dont nous estimions que, nous vivants, nous ne pouvions accepter qu'elle fût perdue. J'ai dit que nous voulions aussi en gagnant le camp des alliés constituer un corps franc qui se serait battu là où il aurait été engagé mais qui, par les noms de ceux qui l'auraient constitué, aurait démontré à tous que les Français qui avaient gagné Londres n'étaient pas que des réfugiés (...).

Mon activité dans la Résistance, ma rencontre avec Henri Frenay grâce à mon vieil ami Jacques Renouvin, avocat à la Cour, qui, après avoir commandé nos corps francs de l'intérieur, est mort en déportation ; la création, par moi, des services nationaux extérieurs de la Résistance ; la direction que j'ai assumée, après le départ de Frenay, de l'ensemble de nos affaires militaires, tout cela est raconté dans le livre dont j'ai déjà parlé et que tu connais. Force m'est de constater que voilà ce qu'aujourd'hui on cherche à salir. Comment l'ose-t-on ? Ne sait-on pas, ne comprend-on pas, ne voit-on pas par quels liens je suis uni au général de Gaulle ?...

GUILLAIN DE BÉNOUVILLE.

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
29, rue de Marignan · PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 800 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

IMPORTANTE SOCIETE MATERIEL AGRICOLE recherche pour ses bureaux Paris :
INGENIEUR AGRONOME
27-35 ans, actif, solides compétences Mat. économiques. Apte affronter problèmes concrets. Bonnes connaissances ANGLAIS pour poste CADRE service Relations publiques. Fréquents déplacements. Ecrire n° 34.663 CONTESSE Publ. 20, avenue de l'Opéra, Paris (1er) qui transm.

DEMANDES D'EMPLOIS

INDUSTRIE BATIMENT
PREFERENCE PREFABRICATION
Jeune homme 26 ans désirant quitter bâtiment traditionnel, cherche situation d'avenir dans branche dynamique industrie bâtiment. Libre rapidement, même pour stage si offre sérieuse. Ecrire L'Express n° 2616, 29, rue Marignan, Paris

COURS ET LEÇONS

INSTITUTRICE D'ETAT
hors cadre, 25 ans, donne leçons mathématiques, de 7e à 2e. Téléphone : TRO. 67-97

APPARTEMENTS (Location)

Collab. de L'Express demeur. imm. en voie dém.
cherche urg. log. à louer
2 ou 3 p. Ecr. n° 2605 L'Express, 29, r. Marignan

APPARTEMENTS (Vente)

SAINT-CLOUD
VUE SOLEIL. Proximité gare, lycées, 3 pièces tout confort - Immeuble neuf - Primes et prêt
POI. 21-70

VACANCES

Alpe d'Huez 1.860 m., près Grenoble Soleil - Neige - Relaxe
HOTEL « ALTITUDE 1.800 »
Dernier confort - Tél. 32 et 34 Alpe d'Huez

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées · PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

M. MOLLET, A ALGER, FÉVRIER 1956 (Intercontinentale)
Rien de tel...

M. DEBRÉ, A ALGER, FÉVRIER 1959 (A.D.P.)
...que des images.

LA NATION

Après de Gaulle...

« *L'HEURE de la fin est proche* », a lancé dans son communiqué le Comité de Salut public d'Alger au début de cette semaine. Il y a du vrai là-dedans. Si l'on creuse un peu, pour essayer de comprendre ce qui se passe, on n'est pas loin d'être d'accord avec le C.S.P. L'organe parisien des ultras annonce en même temps « *une nouvelle épreuve de force* ». Lui non plus, sans doute, n'a pas tort.

Cette épreuve que l'on nous promet, c'est un nouvel assaut pour bloquer les tentatives possibles de l'Etat français pour régler le drame algérien. Cette fin, c'est celle d'une équivoque : l'idée abstraite selon laquelle les forces du 6 février, du 13 mai, seraient sagement rangées derrière le gouvernement de toute la France, prêtes à sacrifier leurs intérêts et leurs ambitions à la cause générale.

Le pèlerinage

Rien de tel que les images pour comprendre. Depuis les lendemains mêmes du référendum, on avait bien le sentiment que les choses n'allaient pas comme prévu. Que le nouvel Etat, mis en place à Paris pour régler les affaires urgentes qui menacent la vie de la nation, était ralenti, et comme embourbé. Que les problèmes n'étaient pas résolus, ni en voie de l'être. On avait bien l'impression que pas grand-chose, au fond, n'était changé, sauf les décors. Mais c'est en *voyant* M. Debré descendre sous les huées les quelques marches du trop fameux monument aux morts d'Alger, en revoyant de mémoire, tout à coup, M. Mollet lui-même, au même endroit, dans la même situation, la même difficulté et la même équivoque, que nous avons compris, vraiment, touché du doigt, que rien n'était changé. Paris est toujours à Alger.

Plus exactement : le cancer algérien qui ronge, mine et détruit le pouvoir qu'essaye d'avoir Paris, est toujours là — aussi menaçant, aussi actif, aussi destructeur. La guerre continue.

Et quand le chef nominal du gouvernement français fait son pèlerinage aux sources de la guerre, en 1959 comme en 1956, c'est pour plier les genoux devant le destin, pour dire religieusement les paroles consacrées du dieu d'Alger (« souveraineté française », « armée française », « Algérie française ») et se faire. à son tour, le grand prêtre de la religion médiévale de la pacification. (*Voir le reportage de Jean Daniel, en page* 6.)

La bête

Cancer est le mot précis. L'affreuse affaire algérienne, que personne n'a osé ni n'ose opérer, mange le corps de la nation, crée toujours de nouvelles cellules de mort. Les hommes, quels qu'ils soient, n'y résistent pas. Un Debré, un Lagaillarde, un Biaggi étaient devenus si totalement les véhicules du mal cancéreux contre la République qu'ils avaient fini par croire qu'ils le personnifiaient. Mais non. La bête est plus profonde, et elle détruit aveuglément. S'appeler Biaggi au lieu de Gazier, quelle différence? La guerre, la guerre seulement, la guerre toujours. Si un homme, quels que soient son nom, son passé, sa démagogie, ses concessions au démon d'Alger, tente, si peu que ce soit, de faire partie de quelque chose qui pourrait devenir à Paris un pouvoir politique susceptible de se mettre en travers de l'engrenage de la guerre — d'un coup la bête commence à le ronger et à le détruire.

Regardez : quels sont, dès cette semaine, l'autorité, l'audience, le pouvoir du député Lagaillarde, ou du ministre Debré, sur la machine de guerre ? Il faut qu'ils obéissent, qu'ils plient. Comme leurs prédécesseurs. On ne fait pas sa part au fascisme, on ne fait pas sa part à la guerre coloniale. En Algérie, c'est la guerre raciste *plus* le fascisme.

Ce sont de petits hommes ? Bien sûr. Personne n'a cru raisonnablement que des Debré ou des Jacquinot allaient s'imposer aux Sudistes. Mais ne jouons pas sur les noms : ils s'appellent tous de Gaulle, et rien d'autre. Ils sont ses représentants, ses ministres, ses délégués, ses exécutants, ses pions. Et quand on les insulte, quand on les récuse, quand on les humilie, c'est Lui qu'on diminue et qu'on dissout.

Dernière branche

D'ailleurs on ne s'en cache maintenant plus : c'est *son* nom qu'on a crié à Alger, et qu'on a imprimé à Paris, comme celui d'un danger possible, et d'un traître en puissance. Danger pour l'empire d'Alger, traître à la cause de la guerre illimitée.

Stupeur. Oui, c'est lui. Lui-même. Stupeur au « Figaro » : « *De Gaulle est au pouvoir, il y a eu le* 13 *mai, les politiciens sont balayés... qui donc veut maintenant faire échouer de Gaulle ? C'est ce que nous voudrions savoir* ». Stupeur au « Monde » : « *Qu'un féal parmi les féaux, qu'un apôtre entre les apôtres, en arrive à renier le prophète, n'est-ce pas le signe que déjà dans l'ombre se prépare le procès du gaullisme ?...* »

Comment, même de Gaulle, Alger ne le respecte pas ?

Eh non ! Même pas lui, déjà... Alors *qui ?* Voilà, le mot est lâché : qui ? À cette branche se raccrochent les gaullistes raisonnables, les gaullistes libéraux, les gaullistes « de gauche », ceux qui ont dit « oui » au moindre mal, pour éviter la guerre civile, qui ont accepté le coup d'Etat parce que « personne d'autre que de Gaulle » ne pouvait, mieux que lui, rassembler les Français, écarter les conflits — faire l'unité. Aujourd'hui encore, elle leur paraît tenir solidement, cette branche: vous connaissez quelqu'un d'autre qui, mieux que lui, puisse y parvenir? Non. Alors, plus que jamais, on a le devoir « *de le soutenir, de l'assister, de le défendre contre les faux gaullistes* ».

Eh bien ! cette branche est une branche morte. Comme la IVe de M. Mollet, et de M. Gaillard, était morte. Comme l'Etat fondé sur le 13 mai est mort. L'expérience gaulliste, la branche gaulliste, qu'est-elle ? Je veux dire: quelle *politique* contient-elle, représente-t-elle, veut-elle faire réussir ? L'union, l'unité, la réconciliation. C'est-à-dire le contraire d'une politique. Le contraire de la vie.

Le malentendu qu'a incarné majestueusement — et qu'incarne encore — le Monarque, était un beau rêve : par des mots, du style, de la grandeur, on allait vider de son contenu le conflit entre les forces antagonistes. Les Français, par enchantement, allaient se retrouver d'accord.

Après : le réel

Seulement le conflit n'était pas un mirage : il s'agit d'intérêts réels, solides, puissants. Il s'agit d'une crise *vraie* que la croissance d'une société moderne rend, à tel ou tel moment, inévitable, et qui est aggravée par l'affaire coloniale. Une analyse comme celle de Roger Priouret (*que nous publions en page* 8), après quelques autres, montre déjà un peu plus clairement, un peu plus lucidement, qu'autour de la crise Alger-Paris se sont greffés, depuis des années, tous les conflits latents, et graves, fondamentaux, d'une société en mutation. Plus on les dissimule, plus on les nie, et plus ils s'enveniment, plus ils deviennent douloureux à résoudre. Le 13 mai a été un grand pas en arrière, un immense pas dans les nuages — et nous retomberons de plus haut encore. Il va bien falloir en revenir à la lutte, la vraie, l'inévitable, la salutaire lutte pour la vie et la croissance de la nation contre toutes les forces et tous les intérêts qui tentent désespérément de la retenir dans le passé.

Ce n'est plus de « rassembleurs », ce n'est plus de « Pères » dont la jeune France qui éclate aura besoin. C'est d'éclaircisseurs, de galvaniseurs, de mobilisateurs politiques qui, loin de dissimuler sous la farce de l'unité la suprématie provisoire des forces de mort sur les forces de vie, déchireront les voiles, montreront le mal à nu, devant nos yeux à tous, appelleront les intérêts féodaux, les tentacules du passé, par leur nom, pour leur arracher la nation. Oui, « l'heure de la fin approche ». Sous de Gaulle l'épreuve vitale va s'engager. Après lui, l'avenir commencera.

J.-J. S.-S.

CORRESPONDANCES EXPRESS

FORUM

● ***Le M.R.P. et quelques autres viennent de lancer une tentative : « Le Rassemblement des Forces Démocratiques ». Dans quel but ? M. Daniel Mayer, fondateur dès juillet 1958 de l'U.F.D., essaye de le discerner.***

QUE la plupart des hommes nouveaux soient des anciens, qu'importe. Seul, un esprit chagrin ou mal intentionné pourrait y trouver à redire. Il ne s'agit d'ailleurs que d'une simple coïncidence. Et ce n'est pas M. Chaban-Delmas, ou M. Pinay, ou M. Buron, ou M. Triboulet, qui contrediront ce point de détail. Ce qui compte, c'est la rénovation des coutumes et la fin des mensonges qui, comme disait déjà l'autre, « nous ont fait tant de mal ».

Or, voici que vient de se créer, ou est en voie de le faire, un Comité national « pour le Rassemblement des Forces démocratiques ».

Il unit harmonieusement dans son sein généreux et le jeune député qui l'a emporté sur M. André Morice et le nouvel élu qui a battu Pierre Mendès France. J'imagine sans peine les savoureux souvenirs de campagne électorale qu'ils peuvent tous deux échanger après les réunions, en se poussant du coude. Et tout cela est bien du droit de chacun.

MAIS quels sont les mobiles, les raisons ou les prétextes de cette tentative ? Quelles en sont les limites ? Comment peut-on s'adresser à la fois aux socialistes autonomes et aux indépendants pour leur proposer l'unité d'action ? Quelle est l'attitude générale des promoteurs de cette initiative en face, non point seulement du « gaullisme », mais du gouvernement Debré ? Sont-ils hostiles, indifférents ou favorables à sa politique ? On peut se poser toutes ces questions et bien d'autres encore qui ont trait, par exemple, à la Constitution, aux Finances, à la justice sociale, à la justice tout court, à la laïcité, peut-être même — sait-on jamais ! — à l'Algérie.

L'équivoque est flagrante. Et que des gens sincères en soient dupes ne change rien à l'affaire ni à l'évident dessein de ses auteurs.

Délaissons pour un moment le côté strictement politique. Ne voyons que le vocabulaire employé. Le désir de tromper est évident : deux des trois mots qui servent d'étiquette à la nouvelle tentative figurent déjà dans le titre d'une formation dont l'institution remonte au mois de juillet et qui a suffisamment fait parler d'elle pour qu'on n'en puisse pas totalement ignorer l'existence.

J'admets que le mot « force » n'est le monopole de personne et je crois bien que c'est en songeant subconsciemment à notre faiblesse du moment que nous avions décidé alors de l'utiliser. Le mot « démocratique », depuis l'Alliance de Pierre-Etienne Flandin, a été, lui aussi, assez largement répandu. Bref, je ne tiens pas pour parfait le titre d' « Union des Forces démocratiques ». Mais enfin il est. Et un minimum d'honnêteté intellectuelle aurait dû conduire à éviter les contrefaçons.

LES mots composant la langue française appartiennent, certes, à tous les Français et aucun office analogue à l'Office national de la propriété industrielle n'existe en matière de politique. Mais réclame-t-on la clarté ? Si cette opération d'un goût douteux réussissait, la différence de présentation se réduirait à un seul mot : « Union » ou « Rassemblement ».

« *A bas les équivoques, citoyens ! Choisissez : ou l'Union des Forces démocratiques et les dangers qu'elle entraîne, ou le Rassemblement des Forces démocratiques et les bienfaits qu'il apporte. Le choix est net. Venez à nous.* » J'entends déjà les paladins du récent groupement faire ainsi leur propagande. Quel style ! La manie des sigles aidant, on dirait bientôt : « R.F.D. contre U.F.D. ». Pourquoi pas « R. contre U. » ? Quelle lumière ! Comme la nouvelle enseigne flatte bien le désir de renouveau exprimé avec tant de force et tant de fois par le peuple réputé souverain !

... Mais j'ai consulté le dictionnaire analogique de chez Larousse — « répertoire moderne des mots par les idées, des idées par les mots », stipule sa couverture. Au mot « enseigne », on renvoie indifféremment à « *drapeau* » et à « *boutique* ».

Voilà qui départagera les formations en présence.

DANIEL MAYER.

L'ANNUAIRE DES « BALLETS ROSES »

● Le juge Sacotte, chargé de l'instruction du scandale des « ballets roses », a sensiblement ralenti depuis quelques jours le rythme de ses inculpations.

Son travail est assez poussé maintenant pour qu'il ait pu constater un certain nombre de points troublants qui l'incitent à la prudence :

1° De nombreux indices tendent à établir que la constitution des parties civiles par les parents des jeunes « ballerines » n'a pas été spontanée. Des démarches singulières ont été faites, des pressions exercées pour les inciter à se présenter devant la Justice comme plaignantes. Une des plaignantes, en particulier, Mme T., n'a porté plainte que lorsqu'on l'eut persuadée qu'elle risquait d'être poursuivie comme complice.

2° Les noms relevés dans la procédure (déposition des témoins, enquêtes de police, etc.) sont aujourd'hui assez nombreux pour composer un véritable annuaire. On y trouve les noms d'hommes politiques

(Keystone)

LE JUGE SACOTTE
Quelques noms en trop.

de la IVe République à côté des noms de personnalités de ce qu'on appelle le « Tout-Paris ». On y trouve aussi des noms inattendus, explosifs si on les révélait.

Les premiers inculpés ont en effet intérêt à voir s'accroître la liste des personnalités poursuivies surtout si le nom de ces personnalités est tel que le scandale devienne un « boomerang » entre les mains de ceux qui l'ont déclenché.

Or il est évident que le seul fait d'être nommé par un témoin dans une affaire de ce genre ne suffit pas à justifier une inculpation.

Un pronostic est déjà possible : l'instruction sera très longue et il faudra toute la résolution du juge Sacotte pour la poursuivre et la conduire à son terme.

LA BALANCE DES COMPTES : MAUVAIS INDICE EN JANVIER

● Janvier 1959 : 145 milliards d'importations, 119 milliards d'exportations. Déficit de la balance commerciale : 26 milliards.

Ces chiffres publiés au début de cette semaine jettent une ombre sur l'expérience Rueff-Pinay.

Le but de la dévaluation de décembre était de réduire les importations (plus chères de 17,5 %) et d'accroître les exportations (les produits français devenant moins chers à l'étranger), afin d'équilibrer la balance extérieure.

Or, on constate ceci :

— Les importations n'ont baissé que de 7 % par rapport au dernier trimestre 1958 ; comme elles coûtent 17,5 % plus cher, leur valeur en francs courants se trouve augmentée de 10 % ;

— Les exportations, au lieu de croître, ont diminué de 5 % ; comme elles rapportent 17,5 % de devises en moins, les recettes extérieures reculent de 22,5 %.

Ce phénomène est-il temporaire ? On l'espère, en invoquant deux explications :

— Les importateurs ont gonflé leurs achats à l'étranger juste avant la dévaluation. Ces achats pourraient baisser par la suite ;

— Les exportations ont été retardées par les discussions sur les prix qui seront pratiqués à l'étranger.

D'ici à la fin de mars, on verra si ces explications sont valables.

Il se pourrait cependant que le gouvernement ait surestimé l'élasticité de la demande extérieure : les économies des pays voisins sont en récession ou en stagnation. Pourront-elles de sitôt absorber un supplément d'au moins 17,5 % de produits français ?

Le succès de l'expérience Rueff-Pinay dépend — en grande partie — de la réponse à cette question.

VINCENT AURIOL DEMISSIONNE DE LA S.F.I.O.

● Le bruit selon lequel M. Vincent Auriol, ancien Président de la République, avait démissionné du Parti Socialiste S.F.I.O., vient d'être confirmé. Un membre de la section socialiste S.F.I.O. de Muret (Haute-Garonne) à laquelle appartenait M. Vincent Auriol, a fait parvenir à « L'Express » le texte de la lettre par laquelle l'ancien Président de la République a commenté sa décision. Le voici.

« Mon cher Secrétaire et Ami,

« J'ai le vif regret de vous informer que ni ma femme ni moi ne renouvelons notre carte du Parti. Tout en restant de pensée et de cœur avec nos camarades de Muret, nous n'avons plus le courage d'appartenir à ce qui fut le grand Parti Socialiste et que depuis des années nous ne reconnaissons plus.

« J'ai du chagrin, croyez-le — un immense chagrin. J'ai adhéré au Parti Socialiste en 1905 le jour même où se fit l'Unité, et j'étais depuis deux ans membre des Jeunesses républicaines et secrétaire des Etudiants socialistes. J'y ai lutté d'abord aux côtés de Jaurès et de Guesde puis, intimement, aux côtés de Léon Blum.

« Je l'ai reconstitué en Haute-Garonne au moment de la création du Parti communiste. Pendant près de cinquante-cinq ans, j'y ai consacré ma vie. J'y ai amené cette ville et cet arrondissement. Toute mon action est mêlée à la vie de ce parti de Jaurès. Et c'est en pensant à son idéal que, pendant mon septennat, contre le communisme et contre le fascisme, j'ai maintenu — c'est ma fierté — la République sous les outrages, les calomnies, les menaces, contre lesquels les dirigeants du Parti S.F.I.O. ne m'ont guère défendu !

« Aujourd'hui, je vois tout s'écrouler alors qu'il faudrait rassembler (...). M. Guy Mollet n'a plus qualité pour cela. Son « appareil administratif » non plus. Et je m'en vais...

« Mais je penserai à vous tous qui avez été si affectueux pour moi, à ceux qui furent mes compagnons aux heures dures et aux jours lointains, ainsi qu'aux jeunes amis dont il faut préserver l'enthousiasme en face d'un opportunisme desséchant...

« A tous, ma fidèle amitié.

Vincent AURIOL,
Muret (Haute-Garonne). »

« DOCTRINE GAULLISTE » CONTRE « ACTION PSYCHOLOGIQUE »

● Dans un camp de « rééducation », à 20 km. d'Alger, la semaine dernière, un officier de l'état-major d'Action Psychologique, au cours d'une inspection, interpelle un jeune Algérien et lui demande: « La France s'étend de Dunkerque à ... ? » Le jeune Algérien ne répond pas. L'officier s'impatiente : « On ne t'a pas appris la formule : de Dunkerque à Tamanrasset ? Ou bien tu n'es pas d'accord ? »

L'Algérien répond alors : « Ce n'est pas moi qui

ne suis pas d'accord, c'est le général de Gaulle. Le Président de la République parle de « personnalité algérienne », de « 10 millions d'Algériens », « d'association entre l'Algérie et la France ». Il n'y a donc pas une seule nation, mais deux ! »

L'officier se livre alors à d'autres interrogatoires mais tous les intéressés — qui étaient convenus d'apprendre par cœur et de réciter comme un catéchisme les messages et déclarations du général de Gaulle — font la même réponse. A la suite de cette inspection, l'officier a adressé un rapport à la Délégation générale pour démontrer « comment les efforts de l'Action Psychologique sont réduits à néant par la nouvelle doctrine gaulliste ».

BOURGUIBA SUR DE GAULLE DE GAULLE SUR BOURGUIBA

● Les rapports entre M. Bourguiba et le général de Gaulle sont actuellement très distants. Les deux hommes d'Etat s'accusent mutuellement d'être à l'origine de la brouille diplomatique qui les a éloignés l'un de l'autre alors que l'on attendait généralement de leur coopération une amélioration du climat franco-nord-africain. Voici ce que dit, en privé, le Président de la République tunisienne :

« J'ai été le premier homme d'Etat nord-africain à appeler de mes vœux le général de Gaulle, mais il ne semble pas qu'on s'en souvienne. Après le geste courageux de l'évacuation des troupes, une série de petits malentendus, de sordides vexations ont révélé une désinvolture méprisante. Porteur d'un message au Chef de l'Etat français, mon propre fils, ambassadeur de Tunisie à Paris, n'est reçu que par le ministre des Affaires étrangères; à mon message de félicitations — l'un des premiers — après l'accession du général de Gaulle à la Présidence de la République, il n'a été répondu qu'un mois après. Tout se passe comme si l'on voulait envenimer nos rapports au moment où j'obtiens des Algériens une maturité politique constructive. »

Mardi dernier, le Président de la République française, au cours d'un entretien avec M. Maurice Schumann, déclarait de son côté :

« M. Bourguiba ne semble répondre à mes avances et à mes gestes de bonne volonté que par des sautes d'humeur incompréhensibles. Voici maintenant qu'il soulève une question dérisoire de frontière. Comme s'il n'y avait pas de problème plus grave. Quant à cette affaire d'espionnage, trouble en bien des points, elle est orchestrée de manière à rendre tout plus difficile. C'est regrettable. Il aurait suffi à M. Bourguiba d'un seul signe pour que je l'invite à Paris. »

La confrontation de ces propos montre, derrière des reproches mineurs, un même désir de rapprochement. Qui donc a intérêt à séparer les deux hommes ?

LE « PARTI NATIONALISTE » MENACE

● Un certain nombre de « nationalistes » ont choisi — symboliquement — la date du 6 février pour s'organiser en « Parti Nationaliste » et définir les thèmes et les objectifs de leur action.

Salle des Sociétés Savantes, les « militants », encadrés par un service d'ordre dont tous les membres étaient vêtus de cuir noir et arboraient des brassards frappés de la croix celtique, ont entendu leurs orateurs déclarer :

— M. Ferdinand Ferrand : « La IVᵉ République était celle des camarades. La Vᵉ est celle des « compagnons ». Rien de changé. Et rien ne changera tant qu'on ne s'attaquera pas à la racine du mal : la démocratie ! »

— M. le docteur Thouvenet, de Souk-Ahras (Algérie) : « L'Arabe a la notion innée du chef. Puisque sur ce point, il pense sainement, notre doctrine autoritaire, notre conception autoritaire de l'Etat doit parfaitement lui convenir. Le musulman ne peut pas prendre au sérieux celui qui lui propose la Paix des braves. »

— M. Pierre Sidos, leader du nouveau parti : « Le régime républicain est périmé en France... »

Tout au long des discours, les noms de M. Debré et du général de Gaulle, notamment, furent sifflés et conspués.

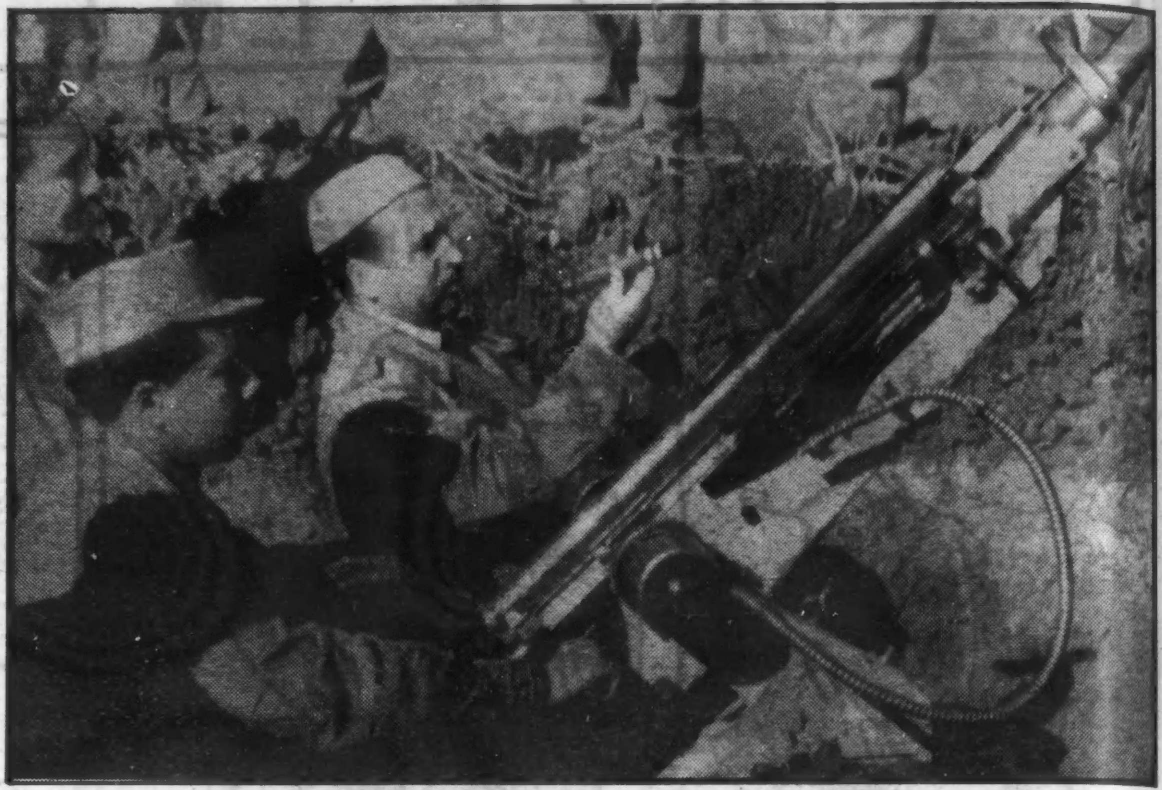
Une menace est dès maintenant clairement formulée : si le gouvernement ne leur donne pas satisfaction, les « nationalistes » passeront à « l'action directe ».

Renseignements et documentation dans toutes les agences de voyages et à l'Office National Israélien de Tourisme · 14, rue de la Paix · Paris (2ᵉ) · RIC. 43-13

ALGÉRIE

Deux questions : les attentats et la Chine

● ***Jean Daniel vient de rentrer d'Alger : ce qu'il a appris là-bas explique l'affaire Debré et la position F.L.N.***



KRIM BELKACEM EN INSPECTION (1)
Le long de la frontière, des hommes suréquipés.

DEUX informations sont intéressantes à rapprocher l'une de l'autre cette semaine. La première est publique ; l'autre non.

Ce qui est public, c'est que le sauveur providentiel appelé par les hommes du 13 Mai, le chef de l'Etat de la Vᵉ République que des lois draconiennes protègent contre les injures a été traité d'assassin au passage du président du Conseil dans les rues d'Alger. Le fait a paru si pénible que « Le Figaro » et « L'Aurore » ont pudiquement passé sous silence, mardi matin, ce que la presse du soir avait publié à ce sujet lundi.

Ce qui n'est pas connu, c'est que — les autorités civiles et militaires d'Alger en détiennent les preuves formelles — les derniers attentats terroristes survenus dans la capitale algérienne sont le fait d'Européens appartenant à des groupes ultras.

Trois personnalités

J'étais à Alger vendredi — et non pas samedi, comme Mᵉ Biaggi l'a déclaré dans une réunion d'ultras où, pour vaincre les huées, il a dénoncé: « la présence d'un représentant de « L'Express ».

J'ai pu rencontrer trois personnalités investies de hautes responsabilités. Elles m'ont tenu toutes les trois à peu près le même langage. Tandis que, retour de Tunis, je prétendais parler des conditions nouvelles d'un rétablissement de la paix, mes interlocuteurs, accaparés, disaient en substance :

> « *Tout cela est très beau, mais nous avons des inquiétudes plus précises. Nous n'en avons pas encore terminé avec les complots, l'agitation, les groupes factieux. Le flou de la nouvelle politique plonge certains milieux militaires dans le désarroi et redonne courage aux agitateurs.* »

En bref, dans la cinquième année de la guerre, ils en étaient à refaire cette constatation simple qu'aucun commencement de politique, et dans aucun sens, ne saurait être tenté aussi longtemps que le problème de la ville d'Alger — et du pouvoir qu'elle recouvre — n'aura pas été résolu.

Comme le note le correspondant du « New York Times », qui a assisté aux manifestations contre M. Michel Debré, tout cela est d'une monotonie désarmante. Chaque année, les mêmes groupes, disposant des mêmes appuis, bénéficiant de la même indulgence, font la même agitation et cela ne parait rien apprendre à personne.

Quant au contre-terrorisme, ou plutôt au terrorisme européen (car le contre-terrorisme est une réponse, sur des musulmans innocents, à des actes terroristes sur des Français innocents) il a une explication très simple.

On a été en effet surpris de l'outrance dans l'injure. Le communiste métropolitain le plus violemment hostile à la politique du général de Gaulle ne songerait pas un seul instant — même s'il se croyait à l'abri des lois — à traiter le président de la République d'assassin. Mais en Algérie, où l'on tue et l'on meurt depuis cinq ans, et où chacun se considère, à juste titre, comme une victime possible du terrorisme, la propagande peut facilement s'offrir un bouc émissaire.

Lorsqu'on explique à longueur de journée, comme c'est le cas depuis plusieurs mois, que la guerre a failli se terminer le 13 mai ; et que la cause principale de la recrudescence des combats vient de ce que de Gaulle, « sous l'influence de la banque Rothschild », a condamné la fameuse et magique intégration, gracié les condamnés à mort, et transféré dans une île les prisonniers de la Santé ; alors il n'y a plus autorité ni prestige qui comptent : c'est le général de Gaulle que l'on accuse, tout net, d'armer la main des meurtriers.

Ainsi avait-on fait pour M. Mendès France. Et, sur les tombes de leurs enfants abattus par les terroristes, des mères de famille appellent régulièrement la vengeance divine contre tous les présidents des gouvernements successifs de la République française.

La peur nourricière

Et cette liaison immédiate et facile entre le terrorisme et la recherche du bouc émissaire est bien connue des organisateurs factieux. Lâchés par l'armée, redevenue loyale au Chef qu'elle s'est choisi, lâchés par leurs troupes que la paix d'Alger assoupissait, ils n'ont trouvé qu'un seul moyen pour les mobiliser à nouveau, c'est de faire renaitre le terrorisme.

C'est ici l'histoire singulière de deux extrémismes qui vivent en symbiose, s'épaulent et s'entraident l'un l'autre : sans le terrorisme urbain, l'indistinct, l'aveugle, celui qui indigne et incite au lynchage, il n'y a pas d'ultras possibles à Alger. Pour se maintenir, ils ont besoin de la peur nourricière.

Peiné d'être conspué, comme l'un quelconque des princes qui nous ont gouvernés, M. Michel Debré a cru devoir prendre à partie ceux qui soulignent les éclatantes divergences entre les propos du président de la République et les siens propres.

Il y aurait eu pourtant quelque courage, cette fois, à prendre le contre-pied de la presse algéroise, et à dire aux Français d'Algérie les quelques vérités que tout le monde admet aujourd'hui : si la guerre est actuellement plus dure que jamais, c'est seulement à cause de la détermination du F.L.N. et non pas, bien sûr, du fait du renoncement officiel à l'impossible intégration. Si, depuis au moins un an, l'armée qui dispose de tous les pouvoirs et emploie toutes les méthodes pour écraser l'insurrection n'est pas arrivée à ses fins, c'est que la solution en Algérie ne peut être que politique. Tant que personne n'aura le courage de dire officiellement, publiquement, ces vérités, l'armée continuera d'être trompée et les Français d'Algérie d'être utilisés.

Devant un pareil spectacle, comment voudrait-on que réagissent les leaders du F.L.N. ? Au moment où ils paraissent tenir à effacer les impressions fâcheuses et à montrer qu'ils entendent ne pas supporter la responsabilité de la continuation de la guerre, ils trouvent soudain une justification inespérée à leur intransigeance.

Car il est vrai que cette guerre est devenue *impopulaire*, au sens fort du terme, c'est-à-dire que les *peuples* en sont las. La guerre que livrent les Français, comme la guerre que livre le F.L.N. Elle coûte trop cher. Elle dure trop longtemps. En Algérie, en Afrique du Nord, dans les instances internationales, on a fini par se demander s'il n'y avait pas de part et d'autre un simple manque d'imagination politique.

Il est vrai aussi que certains leaders F.L.N., et parmi les plus responsables, commencent à se poser des questions d'un judicieux réalisme. Leurs pertes sont sévères ; leurs problèmes intérieurs sérieux, leurs relations, avec les pays qui les aident, difficiles. Ils savent que la réponse militaire française à leurs embuscades ou à leurs attentats est terrible pour leurs populations et que celles-ci y résistent mal. Ce qui se passe aujourd'hui en Kabylie est peut-être sans précédent depuis le 1ᵉʳ novembre 1954. Les maquisards ont réintégré les villages, réinstallé les organisations secrètes. C'est donc sur ces villages que la répression a lieu. Aux horreurs des égorgements des uns et du bombardement des autres s'ajoutent encore les règlements de comptes, les rivalités tribales, l'atroce guerre civile.

LE CHEF F.L.N. AMIROUCHE
Les maquisards ont réintégré les villages.

Tout cela les a rendus attentifs à certains propos du président de la République. Ce dernier a prononcé deux mots clés : « *cessez-le-feu* » et « *association* ». Le F.L.N. n'a demandé d'éclaircissement que sur le chemin qui va de l'un à l'autre.

Mais il est bien évident que cette attention est fonction de l'autorité que l'on peut prêter au chef de l'Etat. Le jour de la publication de la lettre au général Salan, en octobre dernier, M. Bourguiba m'a dit combien les leaders du F.L.N., qu'il venait de voir longuement, avaient été alors impressionnés : une fois de plus il éprouvait que l'on peut agir sur le fond du problème, c'est-à-dire sur la défense véritable des intérêts français et l'obtention de concessions importantes de la part de l'adversaire, par la démonstration spectaculaire — et sur place — d'une autorité concrète, au service d'une politique précise.

Le F.L.N. va donc trouver un prétexte (et, après tout, des raisons) pour justifier aux yeux de son peuple une réinstallation dans la seule guerre.

L'aide chinoise ?

La structure du F.L.N., son dynamisme et son homogénéité sont essentiellement militaires. La reconversion politique est pour ses chefs une entreprise risquée, et c'est pourquoi chaque fois qu'ils ont la possibilité d'alimenter leur méfiance et d'étayer leurs doutes sur les intentions françaises, ils vont dans le sens qui est pour eux le plus routinier et le plus sûr, celui des combats.

Et pour cela, j'ai pu le constater, ils sont extrêmement bien organisés. Et ils voient loin. A Tunis, dans certaines chancelleries, j'ai entendu parler des volontaires que la Chine aurait mis à la disposition du F.L.N. au cours du voyage à Pékin de trois de ses leaders (on connaissait déjà l'aide apportée par certains pays du bloc soviétique). Les grands blessés du F.L.N. sont dirigés régulièrement dans les hôpitaux de l'Allemagne de l'Est. Les secours aux réfugiés algériens deviennent un financement de la guerre lorsque ces réfugiés sont jeunes et sont formés pour être des combattants. Le trafic d'armes est fait souvent à partir de la Tchécoslovaquie... Mais pour les volontaires chinois, qui transformeraient la

(1) Photographié il y a une quinzaine de jours dans une unité de l'A.L.N., qui venait de recevoir des armes antiaériennes.

(Europress.)

DES BLESSÉS F.L.N. EN ROUTE POUR L'ALLEMAGNE DE L'EST
Les Américains y croient.

guerre d'Algérie en Corée, c'est évidemment une autre histoire !

Dans quelle mesure n'est-ce point l'instrument d'intimidation et de chantage auprès des Etats-Unis ? Je n'en sais rien. Mais il m'est apparu que nos alliés occidentaux étaient bien préparés à considérer l'offre chinoise comme réelle, pour justifier un décrochage de leur solidarité trop étroite avec la France, sur l'Algérie.

Les Américains disent que malgré le soutien qu'ils entendent accorder au général de Gaulle, ils se sont abstenus au dernier vote aux Nations Unies. Cette année, ajoutent-ils, ils ont des inquiétudes plus graves. En particulier, ils craignent maintenant l'extension du conflit à la Tunisie et au Maroc.

La nouvelle poudrière

En Tunisie, le long de la frontière, une armée algérienne de plus de 10.000 hommes, suréquipée, surentraînée, pourvue désormais d'armes automatiques antiaériennes, piétine en attendant la possibilité de franchir le barrage avec des moyens plus grands. Elle a récemment posé de délicats problèmes aux populations tunisiennes frontalières. Une bande dissidente F.L.N. sévit toujours dans un djebel. Dans cette bande se trouvent des Algériens formés au Caire et des Tunisiens youssefistes et nassériens. Enfin, les Américains disent que c'est au moment où l'état-major F.L.N. reconnaît le plus le prestige de M. Bourguiba que les rapports franco-tunisiens se détériorent de la façon la plus menaçante. M. Bourguiba a su les intéresser à ses difficultés.

Tout cela — guerre d'Algérie, Maroc en désordre, Tunisie menacée, armées multiples, pétrole saharien — est en train de faire de l'Afrique du Nord un nouveau Moyen-Orient, avec ses impasses, ses intrigues, ses enchevêtrements de problèmes. C'est un fait : plus la guerre d'Algérie dure et plus la négociation devient à la fois *inévitable,* et difficile.

Mais M. Michel Debré, premier ministre, sous l'emprise de la ville d'Alger, a déclaré une fois de plus, après tous ses prédécesseurs : « *Il n'y aura jamais de négociation politique...* »

JEAN DANIEL.

JUSTICE

Silence dans la salle...

● *Jean Cau raconte le procès des agresseurs de M. Soustelle.*

UNE seule note claire, dans le noir et le gris de cette salle de l'ancienne prison du Cherche-Midi transformée en tribunal militaire : la barrière d'ors et de couleurs que forment les six juges militaires aux uniformes constellés de décorations. En leur milieu, la tache rouge de la robe du président Olmi. A gauche, le commissaire du gouvernement, le colonel Hennequin. Dans le fond de la salle, le public. Dans le box des accusés, six jeunes hommes — le plus vieux n'a pas 30 ans, le plus jeune en a 20 — rasés de près et qui ont cette élégance vestimentaire des pauvres dont les costumes « du dimanche » ont été achetés chez un fripier, mais ravaudés et raidis de plis chez le teinturier.

Le public explose

Lorsqu'ils sont entrés, droits, raides, empesés de gravité et de dignité, l'impression a été saisissante. On s'attendait à voir six tueurs aux mines basses et au regard louche. On a vu six très jeunes hommes, l'air mi-ouvrier, mi-étudiant, aux traits figés, au visage clos, graves.

Trois d'entre eux, Ouraghi, Cherouk et Addour, sont accusés d'avoir voulu abattre, le 15 septembre dernier, M. Jacques Soustelle ; Baccouche, Laouari et Benzerrouk, eux, sont accusés d'avoir participé à deux premières tentatives les 5 et 8 septembre, mais ils n'étaient pas dans « le coup » de la place de l'Etoile.

Le commissaire du gouvernement rappelle les faits : la DS du ministre qui stoppe au feu rouge ; Ouraghi s'approche et tire trois coups de feu. M. Soustelle plonge dans le fond de la voiture et échappe aux balles. L'arme de l'Algérien s'enraye. Cherouk, de l'autre côté du trottoir, arrose alors la voiture de balles pendant que M. Soustelle se plaque dans le caniveau. Puis c'est la fuite. Ouraghi est rattrapé dans le métro ; Cherouk s'effondre, une balle dans l'abdomen. Addour, blessé à la cuisse, ne sera arrêté que quinze jours plus tard, avant que ne soient également cueillis Baccouche, Laouari et Benzerrouk.

Dès la deuxième audience, la salle — chaudière qui ne cessera de bouillir, de fuser et de gronder — explose. Accusation, défense et... public ! En vain, les avocats ont demandé que soit cité à la barre M. Soustelle, principal témoin en même temps que victime désignée. Celui-ci refuse de venir. Pourquoi ? Parce qu'il est clair qu'il serait soumis à un feu roulant de questions posées par la défense. Obligé par les avocats de motiver quelles raisons — selon lui — ont pu pousser six Algériens à le rayer du nombre des vivants, il serait contraint, peut-être malgré lui, à battre en brèche ces raisons et à y opposer d'autres raisons.

Raisons contre raisons, idée contre idée, politique contre politique, les accusés cesseraient d'un coup d'être des tueurs. De « terroriste », l'attentat deviendrait politique et, tout naturellement, la guerre d'Algérie s'installerait dans le prétoire. Dans le box seraient assis six fellagha et nous assisterions à une sorte de réduction microcosmique, dans cette salle, de la « tragédie » algérienne.

Ici, des hommes qui accusent (les commissaires Cornu et Hennequin), mais qui n'ont pas le pouvoir de faire tomber des têtes ; là, des hommes qui défendent, mais qui n'ont pas le pouvoir de sauver ; là, un public qui gronde et hurle, mais qu'un rideau de gardes et de soldats en armes empêche de mordre ; là, face à face, silencieux les uns et les autres, six militaires français affrontés à six fellagha algériens. Enfin, bourdonnant en un vol désordonné au-dessus de tout cela, les principes, les formes, la règle abstraite et la lettre absurde: le président Olmi.

Le ministre absent

Oui, il suffirait que M. Soustelle s'avance vers la barre des témoins pour qu'aussitôt une cristallisation se fasse, pour que les camps se dessinent et se figent, pour que cette salle cesse d'être un magma de cris, d'envolées de manches noires, de menaces proférées et de hurlements sourds. Ou, du moins, pour que cette confusion livre les clefs de son désordre : des clefs « politiques ».

M. Soustelle demeurant absent, la défense va se passer de lui et, contre vent et marée — c'est-à-dire contre l'accusation et le public — « situer » d'entrée le procès.

Cherouk se lève et déclare :

> « *Je suis un soldat de l'Armée de Libération nationale !* »

Le public éclate. De ce moment, la mèche est allumée et les détonations vont suivre les unes après les autres. Mᵉ Vergès lance :

> « *Le président a dit que les accusés étaient enfants de la patrie française. Je pose la question malgré les manifestations des policiers du fond de la salle: comment voulez-vous que nos clients croient le président quand, manifestement, il y a deux poids et deux mesures. On*

→

LE GRAND CHEF D'ORCHESTRE HONGROIS
LASZLO SOMOGYI
ENREGISTRE SUR DISQUES DUCRETET-THOMSON

FORMULE EXCLUSIVE
38 AVENUE
de
jack Romoli
LE PARDESSUS 7/8 D'IMPORTATION ITALIENNE - LE VESTON SPORT, TWEED, CHEVIOTTE, ETC. - LE PANTALON SERGE, COTELINE, GRAIN DE POUDRE, ETC.
38.000 francs
38, Av. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

→

a pu clore l'instruction de ce procès en quatre mois, alors que pour l'affaire du bazooka où un général en chef avait été visé et un officier supérieur tué, on a eu besoin de deux ans d'instruction pour finalement permettre à l'accusé principal de s'enfuir !... »

Et comme le public siffle et hurle, l'avocat tourné vers la foule s'écrie :

« Où vous croyez-vous ? Rue de l'Echaudé, avec le Père Ubu, à une séance de décervelage ? Croyez-vous que nous nous tairons sous la menace ? »

Le tumulte redouble. Les avocats quittent la salle. Impassibles, les lèvres à peine étirées par un mince sourire, les accusés regardent. Ils regardent des Français qui hurlent, dressés contre des Français qui hurlent. Entre ces Français, un rideau de militaires armés. Eux, on les a oubliés.

Le lendemain, Ouraghi, répondant aux questions du président, rappelle leur existence :

« Je suis un soldat de l'Armée de Libération nationale qui, sans contrainte, a obéi à ses supérieurs. Je ne regrette rien. Je serais heureux si j'avais réussi. Je ne reconnais pas la compétence de votre tribunal et suis un prisonnier de guerre. »

Un témoin réticent

Sous les huées du « public », les autres accusés reprendront à peu près cette déclaration : ils sont des soldats, ils ont été entraînés à la tactique des commandos dans le camp de Larrache, au Maroc ; ils ont des officiers et le colonel Amirouche est même venu inspecter leur camp ; ils saluaient un drapeau ; ils touchaient une solde ; ils ont reçu un ordre de mission ; ils ont obéi. Ils sont six soldats appartenant à un commando de choc faits prisonniers au cours d'une action. Baccouche lui-même, qui n'était pas sur les lieux de l'attentat, se lève et déclare :

« Si j'avais reçu l'ordre, je l'aurais exécuté avec fierté. Je revendique moi aussi l'attentat contre M. Soustelle. La vie d'un homme n'est rien à côté de celle de mon peuple qui lutte pour sa liberté... »

Alors le président Olmi :

— Voyons, voyons... Un de vos coaccusés a déclaré à l'instruction qu'il faisait confiance au général de Gaulle... Or, c'est le général de Gaulle qui a choisi M. Soustelle comme ministre, hein ?

— Oui, forcé !

— Tout ce que vous voudrez, mais moi, modeste citoyen de ma commune, je constate qu'il est ministre du général de Gaulle... Pourquoi variez-vous dans vos interrogatoires ?

— Parce que la D.S.T. m'a torturé, monsieur le président. On m'a cassé des règles sur les doigts, on m'a torturé à l'électricité avec de l'eau et du savon... Et celui qui m'a torturé est dans la salle, le voici !...

Malgré les réclamations de la défense, le tribunal tiendra bon : il n'interrogera pas Martial Belleur, policier à la D.S.T., petit homme blême et gris à la joue barrée d'une cicatrice et que Baccouche vient d'accuser, le doigt tendu, le regard flamboyant, d'avoir été son bourreau.

Avec l'interrogatoire de Laouari et de Benzerrouk, le premier acte se termine. Sur ces mots de Benzerrouk :

« Ça s'est passé en 1945, dans mon douar, à quarante kilomètres de Sétif. Des soldats sont arrivés et ont mis le feu à nos maisons. Ils ont fait brûler les maisons et les gens en les arrosant d'essence. Mon père m'a dit : « Ne regarde pas !... » Je me souviens toujours... »

Hurlements

On entendra ensuite des témoins de la défense et de l'accusation. A la sauvette. L'intérêt n'est pas là.

Usés jusqu'à la corde, les mots se craquèlent et se vident de toute substance. Certes, le « public » aboie, mais ses réactions paraissent plus appartenir à l'ordre du réflexe conditionné qu'à celui de la sincère indignation. Au « signal » « L'Express », répond automatiquement une colère de type exactement défini, aux effets cliniquement observés en laboratoire.

(A.D.P.)

LE PRÉSIDENT OLMI
« Moi, modeste citoyen de ma commune. »

Bref, le deuxième acte de ce procès est un acte interchangeable et passe-partout. Mot pour mot, réplique pour réplique, il a été joué dans un nombre considérable de procès. En fermant les yeux, nous aurions pu nous croire à la caserne de Reuilly, lors de « l'affaire du bazooka », à ceci près qu'à l'époque le « public » n'avait pas encore appris à hurler...

Les deux dernières audiences seront consacrées au réquisitoire et aux plaidoiries. Le colonel Hennequin affirme que si les « *tueurs* » ont visé M. Soustelle, c'est parce que celui-ci incarne « *l'indissolubilité de la France et de l'Algérie, parce qu'il a tellement œuvré pour que la France soit et reste en Algérie, dans cette province qui est et restera française ! A cet égard, d'ailleurs, l'échec de l'attentat est symbolique... »*

Après avoir reproché aux avocats d'avoir reçu des ordres du F.L.N. (remous, hurlements, tempête) « *pour orienter la défense dans une direction donnée* », le commissaire du gouvernement dénie aux accusés toute idéologie, tout idéal, les accuse d'avoir « *travaillé pour de l'argent* » et demande pour finir la peine de mort pour Ouraghi et Cherouk, les travaux forcés à perpétuité pour Addour et vingt ans de la même peine pour Baccouche, Laouari et Benzerrouk.

« Les salves de Vincennes »

Des plaidoiries qui suivront, trois sont à retenir. Me Oussedik, jeune avocat algérien du Barreau de Paris, déclare :

« Croyez-en un Algérien : si la France a besoin de 450.000 hommes pour maintenir l'ordre, si les armes passent les frontières, c'est que le mouvement d'émancipation n'est pas le fait d'une poignée de tueurs... Aujourd'hui, vous ne pouvez nier que la guerre soit partout. Elle est dans cette salle qui gronde, dans les douars où femmes et enfants tombent sous toutes les balles. Comment pourriez-vous empêcher les accusés de se croire engagés dans cette guerre et de rêver d'une patrie ?... Ils sont des soldats de l'ombre, des soldats sans uniforme. Si cela vous rebute, dites-le... Condamnez-les, demandez leur tête, mais, je vous en supplie, ne dites pas qu'ils ont agi pour de l'argent. Fusillez-les, mais ne leur ôtez pas l'honneur ! »

Dans le fond de la salle, les hurleurs se sont tus. Quelque chose comme une gêne, comme une angoisse s'installe... Les juges militaires sont, pour la première fois, pétrifiés d'attention. J'en observe un, tout jeune aspirant imberbe, rose, blond, bleu ; 21 ans peut-être. Il a écouté, studieux, bouche ouverte. Il se secoue, soudain, et sur son visage passe — peut-être pour la première fois de sa jeune vie — une énorme interrogation.

Me Vergès, avocat d'Ouraghi, déroule un impeccable discours. Le jeune avocat, dont les traits d'Eurasien reflètent la passion et l'intelligence, replace l'acte des accusés dans son immense contexte et rappelle ce que fut et ce qu'est l'Algérie. Rapide, porté par son éloquence, il conclut :

« Il y aura un avenir, cette guerre se terminera, il y aura « le reste ». Ce qui sera cet avenir, ce que sera ce reste, c'est aussi de vous, messieurs les juges, que cela dépend... Cet avenir, il ne faut pas le « figer dans les mots ». Faudrait-il le figer dans le sang ?... Croyez-vous à un avenir qui serait salué par les salves de Vincennes ?... »

Encore un coup, et la barrière d'ors et de décorations tressaille. Me Ben Abdallah livre un dernier assaut pour essayer de briser ce mur. Il demandera à ces juges, *à ces officiers*, d'oublier qu'ils sont nés à Brest ou à Strasbourg. Il leur dit qu'ils sont nés en Algérie, dans un douar, et que leur peuple se bat pour avoir une patrie. Il leur demande de « *changer de peau* » et de s'imaginer saluant un drapeau qui ne serait pas tricolore.

« Alors, si cela était, si ce choix vous avait été proposé, de quel côté seriez-vous ? De celui où sont l'honneur et la liberté d'un peuple qui serait votre peuple. Du leur ! »

Le verdict

Dans le box, les accusés, très pâles, ont écouté passionnément ce très jeune homme vêtu de noir qui porte un nom de « chez eux » et qui parle la langue de leurs juges avec un léger accent, avec *leur* accent. Il y avait plus que de l'admiration dans leur regard : de l'affection et une immense confiance. Ont-ils quelque chose à déclarer ?

« Je suis un soldat de l'A.L.N.... Je suis fier d'être un soldat de l'A.L.N.... J'ai obéi à mes chefs pour libérer l'Algérie... Je lutte pour l'indépendance de ma patrie... » Et le dernier : *« Je suis d'accord avec mes frères. »*

⁂

Le tribunal condamne Ouraghi et Cherouk à la peine de mort ; Addour à vingt ans de travaux forcés ; Baccouche, Benzerrouk et Laouari à un an de prison et... 100.000 francs d'amende. Ils se voulaient « *commando* » et « *soldats* ». La hiérarchie des peines — alors qu'ils revendiquaient la *même* responsabilité — les situe très exactement comme « *gang* » et « *tueurs* ». La barrière n'a pas cédé.

Il reste la « cassation ». Au-delà, il restera la grâce. On a beaucoup parlé du général de Gaulle au cours de ces débats. En dernière instance, ce sera à lui de décider.

J. C.

ÉTUDE

Le conflit entre Français

● ***Derrière les intrigues d'alcoves de la IVe, les mascarades du 13 mai et les décors de la Ve, il y a un profond conflit et une évolution décisive de la société française : Roger Priouret en tente, le premier, l'analyse. Voici sa conclusion (1).***

J'AI débuté comme journaliste parlementaire à l'Assemblée consultative de 1944. J'ai vu, de l'intérieur, naître, vivre et mourir la IVe République, puisque mon travail me liait au Palais-Bourbon. Je suis moins bien placé que quiconque pour parler de ce régime avec la sérénité de l'historien.

Il me semble pourtant que, si j'avais à relater le déroulement, les deux dates que je retiendrais comme déterminantes sont 1940 et 1945, c'est-à-dire deux dates qui sont antérieures à la Constitution de 1946.

1940 : Le maréchal Pétain annonce que la France aura un régime corporatif et le rationnement impose des organisations professionnelles. Jusqu'en 1914, il n'y avait de véritables confrontations qu'aux deux bouts de l'échelle : au sommet, entre ce que l'on appelle, suivant ses opinions, les grands intérêts, les deux cents familles ou les dynasties bourgeoises ; à la base, avec tous les syndicats ouvriers.

Dans les métiers figés comme celui des gens de justice, les vieilles corporations subsistaient, mais n'exerçaient plus qu'une sorte de magistrature morale. Après 1914-1918 et surtout

(1) Ce texte, publié en exclusivité par « L'Express », est extrait du livre, « De la République des Députés à la République directoriale », qui va paraître la semaine prochaine aux Editions Grasset.

Ancien avoué, emprisonné pour faits de résistance en 1943, Roger Priouret, quarante-cinq ans, est actuellement éditorialiste à « La Tribune de Saint-Etienne » et à « La Vie Française ». Il collabore également au « Journal du Dimanche » et au « Figaro ».

(Intercontinentale)

LE COLONEL MARCEL BIGEARD
Un geste souvent recommencé.

(Keystone)

L'INDUSTRIEL MARCEL BOUSSAC
Dans une prophétie, une exception.

après 1931, c'est-à-dire après l'extension à la France de la crise américaine, quelques professions avaient tenté de se grouper précisément parce que l'économie libérale ne fonctionnait plus.

En 1940, ce qui avait été pour quelques métiers une nécessité d'exception est devenu pour tous une nécessité légale et matérielle. Dans les comités d'organisation de Vichy, les gens de même profession ont appris à se connaître, à se découvrir des intérêts communs et à s'unir pour les défendre. Des plis ont été pris pendant les quatre années d'occupation, des contacts noués. La Libération et la fin du rationnement ont détruit l'édifice corporatif de l'Etat français. Elles n'ont pas effacé les habitudes ni détruit les relations.

1945 : Le gouvernement du général de Gaulle prend trois décisions capitales. Premièrement, il nationalise les houillères, l'électricité et le gaz, les quatre plus grandes banques, les principales compagnies d'assurances.

Deuxièmement, il crée un Haut Commissariat au Plan pour M. Jean Monnet et il le charge d'établir un programme d'investissements industriels qui s'étendra sur plusieurs années et sera financé par l'impôt.

Troisièmement, il institue sous le nom de Sécurité sociale un système d'assurance obligatoire et égalitaire contre la maladie, la vieillesse, les charges de famille. On peut dire, après cette triple révolution, que l'Etat assume désormais l'orientation de l'économie, qu'il est aussi le plus gros patron, qu'il est en outre le plus gros client, qu'enfin une partie des salaires est collectivisée par le jeu des cotisations de la Sécurité sociale.

« On dirait un enterrement »

Après 1940, les professions sont virtuellement organisées pour s'adresser à l'Etat, négocier avec lui, faire pression sur lui. Après 1945, l'Etat est en mesure de donner beaucoup, de brimer s'il le veut, de briser même s'il le peut — ou, s'il est inapte, d'être dévoré par les intérêts. C'est dans le cadre tracé par ces deux dates déterminantes que vient s'inscrire la IVe République.

Elle devait être d'abord la « République des partis ». J'en ai gardé une image physique. C'était à Versailles, un matin froid de décembre 1946. Le ciel encore embrumé se déchirait de grandes bandes ensoleillées. Un troupeau d'hommes sans âge franchissait la grille du palais.

« *On dirait un enterrement* », lança un spectateur.

Je pensais aux mobilisés de 1939 regagnant leur caserne. C'étaient les députés qui venaient élire le premier président de la IVe République. Arrivés en gare de Versailles, ils s'étaient réunis en cortège informe. D'instinct. Tout simplement parce qu'il ne leur serait pas venu à l'idée d'aller seuls leur chemin.

A l'heure du déjeuner, bien peu sont partis dans les rues de Versailles en quête d'un restaurant. La plupart ont été au buffet aménagé dans la galerie des Batailles. Au comptoir, des serveurs remettaient, contre 120 francs, un jeu de trois sandwiches, un chou à la crème et un quart de vin. Le député emportait le tout et allait le manger gauchement sur un coin de table. La simplicité démocratique était tombée au niveau d'un buffet de gare.

La France politique de ce temps-là tenait en cinq groupes d'initiales : P.C., S.F.I.O., M.R.P., R.G.R., P.R.L. Les trois premiers sigles à eux seuls détenaient plus des trois quarts des sièges au Palais-Bourbon. Les députés déléguaient leurs ministres au gouvernement. Et ces ministres servaient leur parti. La Production industrielle était communiste de haut en bas ; l'Intérieur, socialiste.

La République des produits

Les députés, en théorie au moins, étaient désignés par les militants de base des partis. Ceux-ci, que l'on appelait « la base » tout court dans les groupes de gauche au Palais-Bourbon, étaient les citoyens à part entière, les héritiers des censitaires, ceux que les députés devaient flatter et servir. Que représentaient-ils dans le pays ? Moins de 10 % de l'électorat. Exactement, les gens qui ont la politique pour violon d'Ingres — comme d'autres ont le bridge ou la pêche à la ligne.

Ce régime, tout d'abstraction et de discipline, ne correspondait à rien, en France où politique signifie passion et individualisme. Il peut faire les délices de la Suède. Est-ce notre faute si notre pays est situé très sensiblement plus au sud ? A la fin de 1947, le régime exclusif des partis déclinait déjà. En 1949-1950, le tournant était pris. La République des partis faisait place à la République des produits.

Nous avons assisté, jour après jour, à ce spectacle : d'une part, les six cents députés-souverains, dont quelques-uns étaient franchement malhonnêtes, dont beaucoup avaient un budget difficile et qui tous redoutaient de n'être pas réélus ; d'autre part, les intérêts et les professions qui disposaient de l'argent — plus ou moins — et d'électeurs — plus ou moins. L'expérience montrait que le groupe de pression le plus efficace était celui qui avait à la fois beaucoup d'argent et beaucoup d'électeurs, par exemple les betteraviers et les transporteurs routiers.

La mort de la IVe

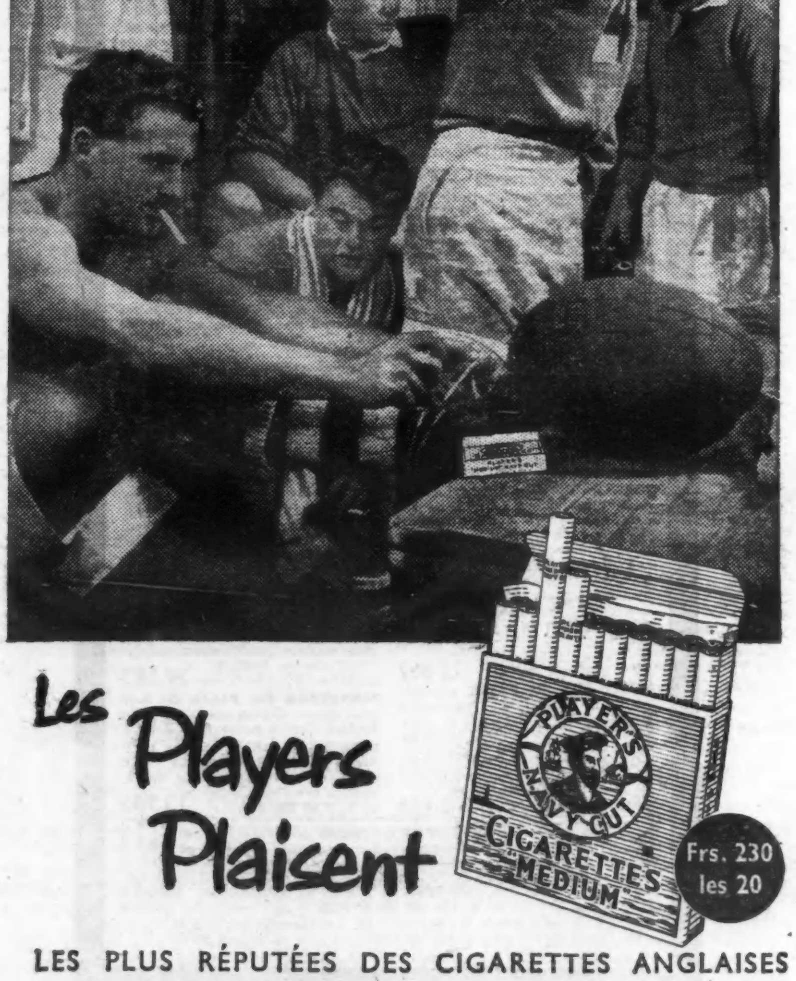
Trois moyens étaient employés pour constituer la tête de pont parlementaire d'une profession ou d'un intérêt. Les deux premiers sont connus : la corruption directe qui était exceptionnelle, l'utilisation d'un groupe d'électeurs, rendue possible par le fait que la région de l'élu vivait en partie de cette profession ou de cet intérêt. Le troisième moyen est plus subtil et a été très employé. Un député est toujours accablé par ces frais généraux professionnels que représentent un secrétaire, un bureau, un téléphone. L'organisation professionnelle les lui offrait en lui donnant asile dans ses propres locaux. Sa conscience était en paix, puisqu'il ne recevait pas d'argent. Mais qu'il le voulût ou non, il avait, en acceptant, pris l'engagement de veiller sur une catégorie d'intérêts.

On polémique parfois pour savoir si la IVe République est morte de son impuissance étalée ou du 13 mai d'Alger. La vérité est qu'elle est morte des deux. Plus exactement du fait que son fonctionnement, déjà très défectueux, a été complètement bloqué à partir de 1956 par le *groupe de pression* dit de l'Algérie française. Celui-ci, appuyé par des centaines de millions, cautionné par quatre hommes politiques importants, a bénéficié de ce qui est plus fort que l'argent : la révolte d'un grand pays contre ce qu'il considère, à tort ou à raison, comme des humiliations permanentes.

Un vœu irréalisable

Nous avons assisté en mai 1958 à la chute d'un régime. Nous assistons, depuis, à la tentative de construction d'un autre régime. Il s'agit de savoir ce qu'il y a derrière ce changement

→



→

politique spectaculaire, de placer le moment où nous sommes dans une perspective plus vaste, de nous demander si les bouleversements de surface ne cachent pas une révolution de notre société même.

Peut-être faut-il d'abord écarter certaines mystifications.

Dans la récente période électorale, des hommes qui se situaient à gauche nous invitaient à défendre « la République », tandis que d'autres hommes qui se situaient à droite nous conviaient à chasser les « dirigistes » et à revenir au libéralisme économique. Ces gens se combattaient entre eux — ou du moins croyaient se combattre.

Mais que souhaitaient les premiers? Leur défense de la République était, en dernière analyse, une invitation à restituer aux députés leurs pouvoirs d'avant 1914, c'est-à-dire en gros à renouveler la malheureuse restauration de 1946.

Que souhaitaient les seconds ? Que l'on ramenât l'Etat à son rôle mineur d'avant 1914, c'est-à-dire à la diplomatie, à l'armée et à la police. Les uns et les autres poursuivaient le mirage d'un retour à un même passé, les premiers pour préserver les libertés fondamentales — et aussi certaines habitudes — les seconds pour retrouver ce *laisser-faire* qui a été autrefois profitable au pays peut-être, à leur classe sûrement.

Or, le vœu des uns et des autres est *en fait* irréalisable. Il exigerait que l'on supprimât les habitudes de 1940. Il est possible à la rigueur de fermer le Commissariat au Plan ou de rendre au secteur privé la Régie Renault. Mais que faire de l'Electricité de France ? On ne peut pas la restituer à ses anciens propriétaires pour bien des raisons, dont la principale est que grâce à nos impôts transformés en barrages, elle vaut en 1959 plus de deux fois ce que représentaient les investissements des anciennes compagnies. On ne peut non plus la vendre à l'épargne parce que celle-ci n'a pas les milliers de milliards correspondants. Tant que le secteur public sera aussi important qu'il l'est chez nous et tant que le secteur privé, à chaque déboire du régime concurrentiel, se retournera vers l'Etat, il est parfaitement gratuit et tout à fait démagogique de parler d'un retour à la liberté économique.

L'exemple allemand

Les libéraux le sentent si bien qu'il en sont à nous offrir des exemples étrangers. Depuis le « New Deal » de Roosevelt, il est difficile de présenter les Etats-Unis comme la matérialisation de leur rêve. D'autant que les Républicains revenus au pouvoir en 1952 pour réduire les interventions et les dépenses de l'Etat, multiplient les unes et les autres depuis le printemps 1958, c'est-à-dire depuis que le nombre des chômeurs a dépassé les cinq millions. Sait-on, par exemple, qu'aux Etats-Unis 43 % des commandes de construction dans le deuxième trimestre 1958 sont venues de l'Etat ?

C'est l'Allemagne, à défaut de l'Amérique, qui donne leur alibi aux libéraux. Ils ne cessent de vanter la réussite du docteur Erhard. Ils négligent cependant trois faits essentiels : qu'en Allemagne fonctionne la cogestion des entreprises dont nos libéraux ne veulent pas parce qu'elle serait, disent-ils, une étape vers la socialisation; que l'Allemagne de 1945, avec ses usines détruites et sa réserve de main-d'œuvre, était dans la situation des pays capitalistes au début du XIX[e] siècle ; qu'en 1959, le docteur Erhard a derrière lui une équipe de techniciens nombreuse et qualifiée qui, ajoutée à la concentration des entreprises, permet de dire que l'Allemagne a une économie orientée.

Mais laissons là ces discussions posthumes. Regardons les changements qui s'opèrent sous nos yeux. Ce sont eux — et non pas les regrets des uns et des autres — qui commandent le présent et l'avenir.

L'avènement des directeurs

Le premier changement concerne ce qu'il est convenu d'appeler le grand capital. Dans ce domaine, nous assistons à ce que James Burnham avait prophétisé en 1940 : l'avènement des « directeurs », « l'ère des organisateurs ».

Bien entendu, les grands patrons du type XIX[e] siècle contrôlent encore une part importante de l'appareil de production. Ce sont tantôt des créateurs qui doivent tout à eux-mêmes, tel M. Marcel Boussac, tantôt des héritiers, tels les de Wendel. Les uns et les autres détiennent à la fois la direction de l'entreprise et la possession d'une part importante, sinon la totalité, de son capital.

Mais face à eux, tendant à les égaler par l'étendue des secteurs qu'ils contrôlent, donc par le pouvoir, l'influence et le prestige, il y a maintenant les « directeurs ». Il faut classer sous ce mot ceux qui, individuellement ou dans une petite équipe, sont vraiment responsables d'une grande affaire sans posséder une part appréciable du capital et en tirent leurs ressources, sous forme d'un salaire qui, pour être parfois somptueux, n'en est pas moins un salaire.

Pour partie, les directeurs viennent des entreprises nationalisées. On peut en donner comme prototype M. Pierre Dreyfus qui est à la tête de la Régie Renault. Ce n'est pas un patron style XIX[e] siècle. Ce n'est pas non plus un fonctionnaire aux ordres du gouvernement. Il appartient vraiment à une catégorie sociale *sui generis.* Le cas de M. Pierre Dreyfus se retrouve dans les autres secteurs nationalisés, avec cette nuance qu'il y a parfois tandem ou collégialité. Les directeurs peuvent aussi pratiquer l'association.

Mais l'avènement des directeurs n'est pas lié seulement aux nationalisations. Il s'opère dans le secteur privé comme une conséquence de ces deux lois fondamentales : la concentration des entreprises et la dispersion des capitaux soit entre plusieurs groupes financiers, soit entre une multitude d'actionnaires. Pour nous en tenir au cas de l'automobile, Simca est devenue une affaire gigantesque tant en elle-même que par ses filiales. Mais les capitaux qui l'ont aidée à pousser sont pour partie italiens avec Fiat, pour partie américains, pour partie français. Aucun groupe ne peut se flatter d'avoir le contrôle de l'affaire. Résultat : M. Pigozzi est entré dans la classe des « directeurs ».

Le même mouvement s'est opéré dans beaucoup de ce que l'on appelle les trusts. Que sont M. Reyre à la Banque de Paris et des Pays-Bas, M. de Vitry à Péchiney, sinon des « directeurs » au sens que James Burnham donnait à ce mot ? Il y a, dira-t-on, les conseils d'administration. Mais ceux-ci possédaient il y a un demi-siècle, sinon la majorité du capital, du moins une fraction assez importante pour garder le contrôle de l'affaire. Aujourd'hui, cette fraction est souvent tombée au-dessous de 10 et même de 5 %. Du coup, le poids du conseil a diminué par rapport à celui du directeur.

Le comportement des directeurs est à peu près identique, qu'ils appartiennent au secteur public ou au secteur privé. Surtout leur attitude vis-à-vis de l'entreprise et des salariés n'est plus la même que celle des capitalistes classiques. Par exemple la loi du profit maximum, essentielle dans la perspective marxiste, n'a pas de signification pour eux. Je sais bien que les scolastiques du communisme n'admettront jamais ce changement. Il suffit pourtant d'avoir côtoyé quelques directeurs pour constater que, s'ils parlent profit, c'est en fonction d'autres perspectives qui dominent leur comportement : celles de l'expansion de leur affaire, celle des investissements qui commandent cette expansion. Bien mieux, le patron style XIX[e] siècle se laisse lui-même gagner par cette mentalité. Et pour une raison très simple : Peugeot, par exemple, ne peut pas ne pas tenir compte de ce qui se passe chez Renault ou Simca.

La multiplication des cadres

Second changement à l'échelon intermédiaire de l'entreprise ; dans l'usine du XIX[e] siècle, il n'y avait entre le patron et ses ouvriers que l'ingénieur, le comptable et le contremaître. Dans l'affaire vraiment moderne, il y a, comme dans l'armée mexicaine, beaucoup de gradés par rapport au nombre d'exécutants.

Quand on entre chez Renault à Flins ou chez Simca à Poissy, on est d'abord impressionné par ce fait : on demande de moins en moins de choses et des choses toujours plus simples à l'exécutant, c'est-à-dire à l'ouvrier. Celui-ci se tient entre deux énormes machines qui le dominent de leur hauteur, de leur puissance et de leur précision. Il est en quelque sorte le commissionnaire entre l'une et l'autre. Sa tâche est de porter à la seconde machine la pièce ou le morceau de tôle que la première a déjà marqué de sa touche.

Mais si l'on détache son regard de la chaîne de production proprement dite — qui suppose d'énormes investissements de capitaux — on découvre derrière elle ce qui a permis de la construire, ce qui contrôle son fonctionnement, prépare son évolution : des centaines et des centaines de gens qui travaillent à la recherche, aux essais, à l'organisation du travail, à la vente, à la publicité, tous salariés à niveau élevé, tous portant la qualification de cadres.

Ceux-ci augmentent en pourcentage par rapport au reste du personnel, en fonction des exigences techniques de la production. L'usine d'aéronautique, par exemple, en emploie plus que l'industrie automobile. Une affaire bordelaise d'aviation emploie 700 mensuels et 800 horaires. Les cadres se trouvent, bien entendu, dans les mensuels.

Un nouveau point d'équilibre

Mais tous les mensuels ne sont pas cadres ; ils ne le sont que dans la proportion de 50 % — ce qui donne un cadre pour quatre salariés, contre un pour huit chez Renault. C'est une proportion élevée par rapport à la moyenne des entreprises modernes. Il n'est pas sûr que ce soit une proportion maxima.

C'est une banalité de dire qu'en France, depuis deux siècles, la classe moyenne est à la fois l'épine dorsale de la nation parce qu'elle est son point d'équilibre et son élément moteur par son ardente volonté d'élévation sociale. Nous l'avons vue, cette classe moyenne, à l'apogée du régime parlementaire : elle était alors formée de professions libérales, de petits industriels, de commerçants, d'artisans, de propriétaires agriculteurs exploitants, c'est-à-dire de gens qui avaient une activité productrice autonome. Mais cette classe moyenne assez composite est sur le déclin, nous l'avons vu également. Sa part dans le revenu national ne cesse de diminuer.

Mais voici qu'une relève se fait. Il ne faut plus chercher la classe moyenne de demain sur le tableau

ATTENTION !

Du samedi 14 au vendredi 20 février

Derniers jours des

SOLDES ANNUELS

de

NICOLL

La Tradition Anglaise du Vêtement

Maison de confiance fondée en 1820

29, RUE TRONCHET

Vêtements de haute qualité

NOUS DISPOSONS ENCORE

PARDESSUS raglans ou manches montées, en très belle draperie pure laine richement doublés, fins de série. Garantie NICOLL **18.877**

PARDESSUS sport genre lama et fantaisie, dispositions anglaises forme mode, qualité NICOLL **21.582**

PARDESSUS 7/8 en très belle draperie française ou anglaise coloris mode, chaine grise et blanche, martingale, coupe et façon NICOLL. Depuis . **25.892**

PARDESSUS ville et sport, coloris classique gris foncé, et hautes fantaisies en tissus anglais et français premier ordre, exécutés dans nos ateliers **28.886**

PARDESSUS de très grand luxe coupés dans les plus riches draperies anglaises reversibles ou cashmeer Crombie, coupe, finition, qualité NICOLL, **à 50 % de leur valeur.**

COSTUMES de ville en très belle serge et granité pure laine. Coloris unis. Classique et demi-classique. Façon NICOLL **19.766**

COSTUMES de ville en très beaux peignés pure laine. Coloris classiques et mode, formes droite et croisée. Coupe et façon NICOLL **22.692**

COSTUMES de ville très habillés, peignés couverts et rasés, coloris discrets. Coupe et façon NICOLL **25.682**

Même qualité en retors pur peigné.

COSTUMES de ville en draperies « tailleur ». Établis dans nos ateliers avec la précision traditionnelle NICOLL. Coloris, coupe, mode et classique.

Très recommandés... **28.587**

COSTUMES de très haute qualité, établis dans les plus beaux peignés français et anglais, garantis d'origine. Coupe et façon ateliers NICOLL. **A 30 % de leur valeur.**

Malgré les difficultés financières d'importation, NICOLL met tout son stock de vêtements en tissus importés d'Angleterre à la disposition de ses clients.

Très beaux **VESTONS** sport, en shetland ou fantaisies pure laine, grand choix de coloris. Depuis **10.833**

Une série exceptionnelle de **VESTONS** sport en véritable tweed anglais d'origine, faits dans nos ateliers....... **13.766**

VESTONS sport exécutés dans toute une gamme de tissus anglais : Harris Tweed, Sportex, et retors français NICOLL, **à 30 % de leur valeur.**

CULOTTES CHEVAL en bedford, cover, whipcord, tricotine, beige et marron, toutes tailles, depuis **10.887**

RAGLANS LODEN autrichien, livrés avec vignette de garantie, coupe et façon NICOLL **19.787**

MANTEAUX demi-saison en draperie pure laine et **LODEN** de très haute classe, uni et fantaisie d'importation. Coupe et façon NICOLL **21.787**

MANTEAUX GABARDINE de haute qualité unis et covers reversibles, formes mode et classique. Garantie NICOLL. Depuis **19.788**

IMPERMÉABLES popeline, drill, tweed, entièrement doublés, unis et reversibles, rigoureusement garantis. Depuis.. **11.837**

MANTEAUX DE PLUIE « Quicksilver » marque déposée, exclusivité NICOLL, formes classique et sport, tissus importés d'Italie, doublés mi-corps ou pareil. A 50 % du cours.

DOUBLURES amovibles en chaude draperie genre lama, livrées avec vignette de garantie. 3.988 et **2.988**

PANTALONS en flanelle, cover et granité pure laine, serge couverte, etc Garantie totale NICOLL 5.888 et **4.888**

PANTALONS en serge, granité, épinglé, cover, etc., pure laine. **Et laine et Tergal.** NICOLL. 7.988 et **6.988**

Très beaux **PANTALONS en laine et Tergal** luxe, établis en serge et granité lourds. Coupe Nicoll **8.500**

PANTALONS en laine et Tergal de luxe. Serge française et anglaise d'origine, très haute qualité. Faits dans nos ateliers. NICOLL **9.900**

AUTO-COATS mode en magnifique draperie de qualité. Coupe, finition NICOLL, hommes et jeunes gens. Toutes tailles. Depuis **16.857**

PLAIDS anglais véritables avec garantie d'origine. Magnifique laine d'Écosse, tous coloris. Valeur réelle 7.500...... **3.988**

AU RAYON DAMES VILLE ET SPORT

MANTEAUX tailleurs-couturier en Harris tweed importé d'Angleterre, Lama et genre poil-de-chameau provenant de nos ateliers, garantie NICOLL. Soldés **29.582**

MANTEAUX DE PLUIE de luxe pour dames. Coupe grand confort. Coloris mode.... **13.922**

MANTEAUX DAME en très beau tweed français, loden, lama, forme sport et voyage, coloris mode, vendus avec rabais de 50 % : 19.900 et **13.986**

UN LOT TRÈS IMPORTANT DE COUPONS de tissus de 1 à 3 m provenant de nos ateliers homme et dame, sacrifiés **depuis le m** **987**

TOUS NOS VÊTEMENTS SONT ÉTABLIS TOUTES TAILLES ET CONFORMATIONS : COURTS, MOYENS LONGS, EXTRA-LONGS, JUSQU'A 120 DE CEINTURE.

Tout notre stock, inventorié, a été entièrement dévalué et les Experts ont marqué les nouveaux prix au crayon bleu.

Magasins ouverts tous les jours de 9 h 30 à 19 h sans interruption, même le lundi

de l'Ordre des avocats et parmi les inscriptions au Registre du commerce. Elle est dans la liste des adhérents à la Caisse nationale des cadres : les cadres, voilà le balancier qui assurera — s'il doit l'être — l'équilibre de la société nouvelle.

L'ouvrier « intégré »

Le troisième changement concerne la classe ouvrière.

Il est assez difficile à cerner pour quelqu'un qui, si modestes soient ses origines, est un « journaliste bourgeois » et qui, de surcroît, exerce son activité professionnelle dans le monde politique et non pas du côté des syndicats. Mais en s'attachant à un secteur et à une région déterminés — l'industrie de l'automobile autour de Paris — on perçoit très vite l'ampleur et la nature de la mutation qui s'opère dans la portion évoluée de l'industrie.

Les vieilles idées marxistes d'aliénation et de plus-value qui constituent les fondements théoriques de la lutte des classes peuvent difficilement être perçues dans le concret par l'ouvrier. Celui qui est intégré à la chaîne de Flins n'a pas du tout le sentiment d'être frustré du fruit de son travail quand il voit dans la rue de plus en plus de Dauphines. Quand il apprend que cette petite voiture trouve succès et acheteurs aux Etats-Unis, il est enchanté et non pas marri. L'annonce que Simca va disposer des concessionnaires de Chrysler en Amérique ne jette pas la consternation à Poissy. Elle redonne confiance à un moment où le doute surgissait sur la prospérité de l'entreprise.

La plus-value du capitaliste ? Mais elle n'est pas ressentie douloureusement quand elle sert, comme chez Renault, à mettre au point et à organiser la production de la Dauphine « Floride ».

Les notions d'investissements et d'expansion pénètrent dans l'esprit de l'ouvrier, comme dans celui du « directeur », comme dans celui du « cadre ». Elles forment chez tous un embryon d'idéologie pratique, une manière de fonds commun qui, malgré les oppositions certaines d'intérêts, déterminent des attitudes identiques sur des problèmes essentiels.

L'ouvrier intégré de l'industrie moderne opposé à l'ouvrier séparé — donc séparatiste — du capitalisme libéral : voilà le troisième changement qui s'opère sous nos yeux.

La force ascendante

Directeurs, cadres, ouvriers intégrés (auxquels il faut joindre, en dehors des hauts fonctionnaires qui sont souvent directeurs, en fait tous ceux qui vivent ou espèrent vivre des complexes industriels modernes : petites et moyennes entreprises qui fournissent les grandes, tels les sous-traitants de l'automobile, certains prestataires de services qui appartiennent à ce que Colin Clark a appelé le secteur tertiaire ; marée des jeunes de l'enseignement scientifique et technique), voilà les catégories sociales qui constituent la force ascendante de la France d'aujourd'hui ; voilà des éléments jeunes et dynamiques qui, au XX[e] siècle, peuvent donner la grandeur à notre pays, comme le gouvernement des députés, adossé aux anciennes classes moyennes, la lui a donnée au XIX[e] siècle, après 1875 ; voilà ceux qui réalisent peut-être ce processus social de la production annoncé par Marx, mais par d'autres voies que celles recommandées par lui.

Une analyse abstraite peut opposer ces catégories les unes aux autres. Dans l'immédiat, ce qui les rapproche est beaucoup plus fort que ce qui les divise. Habitués à vivre dans les affaires où l'on ne parle jamais qu'organisation et planning, directeurs, cadres et ouvriers intégrés ne peuvent pas, dans le domaine économique, être autre chose que des « dirigistes », avec ou sans le mot.

Soucieux d'avoir de larges marchés, ils ne sont pas indifférents à ce qui fut l'Union française, mais ils conçoivent les rapports avec les territoires d'outre-mer — Algérie comprise — dans les termes de la Communauté et pas du tout dans ceux de l'intégration : la présence d'un complexe sidérurgique à Bône leur plaît : la présence d'un gardien de prison corse à Blida ne les intéresse pas.

Ayant découvert depuis longtemps, dans leur travail même, l'importance des liens et des échanges internationaux, ils sont pour toutes les ouvertures vers l'extérieur, et d'abord pour celle qui est à la portée de leur main, c'est-à-dire l'Europe. Inutile de rappeler l'importance que gardent à leurs yeux l'expansion et les investissements.

(A.P.)

M. FOUQUES-DUPARC, D'ORAN
Au diapason des classes déclinantes.

(A.P.)

M. PIERRE DREYFUS, DE BILLANCOURT
Ni « patron », ni « fonctionnaire ».

La fin des députés

Il faut néanmoins souligner que l'expansion les incitera souvent à sacrifier la monnaie au plein emploi et la nécessité d'investir à accorder l'indépendance à une colonie plutôt que de faire indéfiniment une guerre trop coûteuse pour y conserver l'administration directe.

Quand une classe — ou un ensemble de catégories sociales — détient la partie la plus dynamique de l'appareil de production, quand elle prend conscience du pouvoir qu'elle peut conquérir, il est sans précédent qu'elle ne cherche pas à imposer le régime qui la sert. Or, nul doute sur le but que souhaitent atteindre les directeurs, les cadres et les ouvriers intégrés : ils veulent un exécutif fort et stable en mesure d'orienter fermement l'économie dans le sens du progrès industriel.

Donc, pour eux, pas de régime parlementaire, à la fois parce qu'il est incapable d'assurer un gouvernement durable et parce qu'il est trop sensible aux criailleries des victimes de la révolution technique ; mais, au contraire, un régime présidentiel, soit du type américain, c'est-à-dire direct et franc, soit du type allemand, c'est-à-dire camouflé en régime parlementaire.

L'avènement du général de Gaulle, dans la mesure où il a mis fin au « gouvernement des députés », le référendum du 28 septembre 1958, dans la mesure où il a consisté à donner le pouvoir à de Gaulle, comme les Américains le donnent tous les quatre ans à un président — tout cela comblait les vœux profonds de ces catégories sociales.

Toutes les conversations que l'on peut avoir avec les collaborateurs directs du général de Gaulle montrent qu'ils sont acquis personnellement aux idées-forces de ces mêmes catégories sociales. Le général lui-même était gagné d'avance à la plupart d'entre elles, sauf pour l'Europe.

Il est symptomatique que, sur ce point capital, il ait été converti dès son arrivée au pouvoir. S'il n'a pas explicité ses idées sur l'Algérie, c'est qu'il ne pouvait le faire : mais il a marqué implicitement ses préférences. Si sa Constitution n'a pas été jusqu'au bout de la formule présidentielle, l'application nous en rapproche déjà.

En bref, directeurs, cadres et ouvriers intégrés ont trouvé la forme de gouvernement et le responsable du pouvoir qui semblent les satisfaire. Mais ce régime et ce chef, ils les ont reçus paradoxalement de ceux-là mêmes qui n'ont pas accepté leur révolution. Ils s'endorment avec légèreté sur des lauriers qui sont ceux de leurs adversaires.

Car, face aux catégories sociales ascendantes, il y a les classes déclinantes, celles dont la place se rétrécit dans le monde présent et qui craignent d'être chassées du monde de demain. Il est presque constant, dans l'histoire, qu'elles livrent un combat ultime pour défendre leurs chances de survie par la force, plutôt que de chercher à s'adapter à la réalité nouvelle. C'est la dialectique des révolutions.

Les classes déclinantes

Ces classes déclinantes se localisent assez aisément dans la métropole : intermédiaires touchés par le raccourcissement du circuit commercial opéré par certaines grosses affaires, boutiquiers des campagnes qui se dépeuplent et boutiquiers des villes menacés par les Prisunic, professions libérales des petites villes qui meurent, exploitants agricoles qui n'ont pu ou su se moderniser. La brève aventure poujadiste a permis à tous de se retrouver un moment. Elle a montré les deux thèmes qui les unissaient : un nationalisme exalté, xénophobe, à tendance antisémitique, une haine rageuse contre l'Etat, contre ses fonctionnaires en général et les agents du fisc en particulier.

Poujade n'a pu réunir qu'un moment, autour de ses négations, ces morceaux de la France du XIX[e] siècle. Il ne pouvait prétendre avoir pour lui ni le nombre, ni la force matérielle. L'abcès pouvait être résorbé.

Mais il y avait, hélas ! le drame algérien et, prises dans ce drame, une communauté européenne et toute notre armée.

Les Français d'Algérie sont au diapason des classes déclinantes de la métropole. Comme elles, ils sont guidés par le nationalisme et la haine de l'Etat. Comme elles, ils ont usé de la machine parlementaire. Et ils ont brisé celle-ci quand elle a cessé de les servir : ce fut le 13 mai.

Ici intervient l'armée. Rien ne se fût passé sans son consentement en ce jour historique : il suffit de connaître le fameux Forum pour savoir qu'il peut être gardé sans tirer un coup de feu par cent cinquante parachutistes. Mais pour comprendre notre armée, il faut se rappeler trois choses. Elle s'est toujours battue depuis la seconde guerre mondiale et elle s'est initiée à d'autres tâches que celles du combat : c'est une armée de qualité.

C'est une armée humiliée : elle n'a cessé d'amener le drapeau tricolore des mâts sur lesquels il flottait de par le monde et elle ne veut plus recommencer ce geste qui déchire son sentiment de la patrie et de l'honneur.

C'est une armée émigrée par devoir et par nécessité historique : ses cadres depuis 1942 ont connu l'Afrique du Nord, l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche, l'Indochine, puis à nouveau l'Afrique du Nord : ils n'ont jamais été les témoins de la rénovation de la métropole. C'est elle qui a vraiment sécrété la doctrine de l'intégration.

Pour jeune et dynamique qu'elle soit, cette armée a ainsi lié son sort à celui des Européens d'Algérie, prête ses forces aux catégories sociales qui ne voient pas d'avenir devant elles. Elle ne cherche pas un rôle politique. Mais elle l'assumera si la nécessité s'en fait sentir à ses propres yeux.

Face à face

Telles sont, grossièrement schématisées, les deux forces antagonistes qui convoitent présentement le pouvoir en France. Le prestige du général de Gaulle a évité que la seconde ne s'empare à visage découvert de tout l'appareil d'Etat après le 13 mai. Ce prestige, et lui seul, maintient pour le moment une trêve entre elles.

La première force est bien installée à Paris et en France métropolitaine, avec le général de Gaulle et autour de lui. Son souci actuel est qu'elle ne peut mettre fin à la guerre d'Algérie et que, du même coup, elle doit imposer au pays une politique financière d'austérité : ainsi a pris fin cette expansion économique qui atténuait l'antagonisme capital-travail ; ainsi peut réapparaître le chômage qui exaspère la contradiction et nous replace dans le schéma marxiste.

La seconde force garde l'Algérie en main. Elle tient en éveil ses prolongements métropolitains. Elle opère dans l'ombre le noyautage de certains services. Elle a créé, dès que le général de Gaulle a rejoint l'Elysée, une agitation larvée chez les députés, pris, comme ceux de 1814, de 1873, de 1945, par la pente de leur fonction. Elle se tient prête à exploiter à tout instant ce sentiment d'humiliation qui est très vif aujourd'hui chez tant de Français après les échecs douloureux de la *décolonisation*.

Le vrai conflit n'est pas derrière nous : il est devant.

ROGER PRIOURET.

(Copyright Editions Grasset.)

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

MOSCOU

● *Il manque 20.000 jeunes filles dans les terres vierges de Sibérie.*

« JE *vous en prie, camarades, venez nous rejoindre.* » La « Komsomolskaïa Pravda » du 4 février a relégué à la seconde page les nouvelles du XXI[e] Congrès pour publier à la « une » ce pathétique appel des jeunes filles travaillant au défrichement des terres vierges de Sibérie à leurs sœurs de la Russie d'Europe.

« *Chaque année,* expliquent-elles dans leur lettre, *des dizaines de milliers de splendides garçons démobilisés de l'armée ou sortant des écoles de mécanique ou d'agriculture viennent travailler ici. Mais ce n'est pas un secret que beaucoup d'entre eux décident bientôt de repartir parce qu'ils ne trouvent pas la possibilité de fonder un foyer.* »

Les signataires de l'appel affirment que leur travail est passionnant et conjurent les jeunes filles des autres régions de « *ne pas avoir peur* ». Elles s'adressent également aux mères soviétiques :

« *Nous savons que vous empêchez souvent vos filles de nous rejoindre et que vous êtes inquiètes de leur sort lorsqu'elles le font. Chères mères, ne croyez pas les rumeurs qu'on fait circuler. Vos filles seront très bien avec nous. Elles connaîtront ici les joies du travail et de la grande vie.* »

La place donnée par la presse à cet appel s'explique par la grave crise matrimoniale qui sévit sur les terres vierges de Sibérie. On estime qu'il faudrait y « importer » rapidement 20.000 jeunes filles pour retenir les hommes découragés par la solitude et dont beaucoup préfèrent retrouver des emplois moins bien payés dans la Russie d'Europe plutôt que de rester célibataires dans les sovkhozes et les kolkhozes de l'Est.

● *Les Moscovites se réjouissent du prêt de 600 milliards accordé à la Chine.*

EN 1950, il avait fallu six semaines de négociations à une délégation chinoise dirigée par Mao Tsé-toung et Chou En-laï pour obtenir de Staline un prêt de 150 milliards de francs remboursable en cinq ans (soit une aide très inférieure à celle que demandaient les Chinois).

La semaine dernière, en marge du XXI[e] Congrès, les représentants de la Chine ont obtenu de M. Kroutchev un prêt de 600 milliards de francs remboursable en neuf ans.

La conclusion de cet accord, marquée par une grande réception au Kremlin, est plus significative du désir des Russes de maintenir coûte que coûte leur alliance avec Pékin que toutes les déclarations de M. Kroutchev à la tribune du XXI[e] Congrès.

Fait symptomatique : l'homme de la rue, qui critique volontiers l'importance des crédits accordés par la Russie aux démocraties populaires, craignant que cette générosité ne diminue son propre niveau de vie, a accueilli avec satisfaction la nouvelle de l'accord sino-soviétique. Alors que les alliés européens de l'U.R.S.S. sont considérés comme des « ingrats » qui ne cherchent qu'à déserter le camp socialiste, les Chinois jouissent dans l'opinion d'une réputation de fidélité absolue : « *Ceux-là seront toujours de notre côté* », entend-on dans les conversations, « *et ils nous rembourseront un jour largement de l'aide que nous leur accordons aujourd'hui* ».

Les Soviétiques n'ont attaché aucune signification politique à l'absence de Mao Tsé-toung au XXI[e] Congrès. Ils ne s'étonnent pas non plus de ne trouver dans leurs journaux aucune information précise sur la politique intérieure chinoise et l'expérience des « communes populaires ».

(B.I.S.)

MLLE LILIA BARTOUL, DE TCHKALOW (SIBÉRIE)
« Je vous en prie, camarades, venez ! »

● *Calomnie bourgeoise : le transfert en U.R.S.S. d'un joueur de football brésilien.*

TOUTE la Russie est indignée par la dépêche de l'agence France-Presse annonçant que la Fédération des Clubs de football soviétiques était en train de négocier la venue en U.R.S.S. du célèbre joueur brésilien Didi, qui fut la vedette de la dernière Coupe du monde remportée par le Brésil.

« *Cette calomnie bourgeoise,* écrit un journal de Moscou, *a peut-être été lancée par Didi lui-même dans un but de publicité personnelle. Elle témoigne en tout cas d'une méconnaissance totale de l'organisation et de l'éthique du football soviétique. Contrairement aux pays capitalistes, nous n'achetons pas les joueurs. Nous ne faisons pas le commerce des hommes. Nos vedettes, nos joueurs, nous les formons nous-mêmes et s'il est vrai que nous avons subi quelques défaites l'année dernière, nous saurons surmonter cette défaillance sans les Didi. MM. les experts du sport bourgeois, nous vous réservons des surprises pour l'année prochaine.* »

En réalité, l'opinion publique est moins confiante que le rédacteur de cette mise au point. Les défaites de l'équipe nationale soviétique aux championnats du monde en Suède, et son écrasement par les Anglais à Londres (5 buts à 0) ont consterné les Russes.

Les journaux sont pleins de lettres de lecteurs réclamant des mesures urgentes pour relever le niveau du football. Certains osent même insinuer que l'équipe nationale a été battue en 1958 parce que son avant centre Edik Streltzov a été éliminé (il a été condamné à une peine de prison pour avoir participé à des orgies).

Pour répondre à ces protestations, la Fédération de football a décidé de réduire la « morte saison » d'hiver et vient d'organiser à Moscou un tournoi qui se déroule par une température de moins 12 degrés.

KARACHI

● *La loi martiale frappera les opposants à la réforme agraire.*

TROIS mois après le coup d'Etat qui l'a porté au pouvoir, le général Mohammed Ayoub Khan vient d'annoncer la réalisation d'une réforme agraire qui bouleversera la structure économique du Pakistan occidental. La plus grande partie des terres cultivables était jusqu'à présent répartie entre 6.000 gros propriétaires dont l'influence politique avait empêché toute réforme.

Le nouveau plan fixe l'étendue maximum des propriétés individuelles à 200 hectares de terres irriguées ou à 400 hectares de terres non irriguées. Les espaces ainsi récupérés seront distribués aux paysans. Les gros propriétaires seront indemnisés par des bons d'Etat portant intérêt et remboursables en vingt-cinq ans.

Cette mesure a pour but de relancer la production agricole, stagnante depuis la création de l'Etat, il y a onze ans. Ecrasés par des taux de fermage très élevés, les paysans n'avaient guère d'intérêt à l'accroître. Une partie importante de la production était d'autre part exportée clandestinement vers l'Inde où elle se vendait à des prix supérieurs. Paradoxalement, le Pakistan occidental, qui avait été le grenier à riz et à blé de l'Inde, était obligé d'importer depuis plusieurs années des produits alimentaires (32 milliards de francs en 1957 et 16 milliards en 1958). La réforme agraire devrait permettre au pays de se suffire à lui-même dès 1960.

« *Il appartient aux gros propriétaires,* a déclaré le général Ayoub Khan dans son discours, *de faire en sorte que la transition soit aussi douce que possible. Je les avertis d'ailleurs qu'ils auront tout intérêt à se montrer dociles.* »

Une loi martiale spéciale sera promulguée pour permettre de réprimer toutes les tentatives éventuelles de résistance. Mais il est peu probable que les propriétaires osent manifester leur mécontentement.

Le nouveau régime ne tolère en effet aucune critique, même verbale. Il y a quelques jours, le propriétaire d'un hôtel de Malir entrait dans un magasin pour y acheter de la farine. Lorsque l'employé lui répondit qu'il n'y en avait plus, il se lança dans une violente diatribe contre le gouvernement. Il fut aussitôt arrêté par un militaire qui se trouvait dans la boutique.

(A.D.P.)

DIDI, LA VEDETTE DU FOOTBALL BRÉSILIEN
« Nous ne faisons pas commerce des hommes. »

MARRAKECH

● *Un mot de Churchill sur les mémoires de Montgomery.*

SIR Winston Churchill, qui vient de passer ses vacances d'hiver à l'hôtel La Mamounia de Marrakech, a exprimé la semaine dernière son opinion sur les « Mémoires » du maréchal Montgomery — dont la vente a déjà rapporté plus de 250 millions de francs.

« *Le maréchal,* a dit sir Winston, *a agi dans la meilleure tradition de l'armée britannique : il a vendu chèrement sa vie.* »

(Agip.)

LE MARÉCHAL MONTGOMERY
Le mot d'un connaisseur.

STOCKHOLM

● *Distributeurs automatiques d'anticonceptionnels en Suède.*

L'INSTALLATION de « distributeurs automatiques » de produits anticonceptionnels vient d'être décidée,

CROISIÈRE DE PAQUES

DALMATIE - GRÈCE - TURQUIE

Du 21 mars au 5 avril 1959

A bord du T/S « AGAMEMNON » (Bateau des Rois)

VENISE - DELPHES - ATHENES - EPIDAURE - DELOS - MYKONOS
ISTAMBUL - BROUSSE - SMYRNE - EPHESE - COS - PATMOS
RHODES - CANDIE - OLYMPIE - DUBROVNIK - VENISE

Prix (Excursions comprises)

Classe Touriste, à partir de	105.000 fr.
2[e] classe-Cabine à deux, à partir de	220.000 fr.
1[re] classe-Cabine à deux, à partir de	255.000 fr.

Renseignements et inscriptions à l'agence de voyages

LE TOURISME FRANÇAIS

96, rue de la Victoire, PARIS (9[e]) - TRI. 15-43

Le spécialiste des Croisières depuis 25 années

après enquête, par la direction des Affaires sociales du ministère de l'Intérieur suédois.

La vente des produits anticonceptionnels à usages masculin et féminin est non seulement autorisée mais organisée par une *« Association nationale pour les Renseignements sexuels »* placée sous le contrôle de l'Etat.

Après avoir constaté que *« les anticonceptionnels pouvaient assurer une protection contre certaines maladies, contre les grossesses non désirées, et que leur diffusion constituait un élément préventif dans la lutte contre l'avortement »*, la commission chargée de l'enquête a conclu que l'installation de distributeurs automatiques était justifiée. Elle a souligné cependant que ceux-ci devaient être situés de telle façon qu'ils ne puissent *« orienter la curiosité des enfants vers les choses sexuelles »*.

« Il faudra, conclut-elle, *les placer de manière qu'ils soient accessibles sans difficulté au public, sans pourtant que leur accessibilité puisse être considérée comme stimulant la sexualité. »*

(Agip.)

M. Moshé Dayan
De la stratégie à la politique.

JÉRUSALEM

● *Les jeunes militaires israéliens posent leur candidature.*

UNE « nouvelle vague » d'hommes politiques, issue des milieux militaires, se prépare, en Israël, à prendre la relève du pouvoir. Selon des rumeurs — aussitôt démenties avec violence — elle aurait même songé un moment à le faire par un coup d'Etat.

Leurs principaux représentants sont MM. Chim'on Peress, directeur général du ministère de la Défense, et Moshé Dayan, le vainqueur de la campagne du Sinaï. Nés tous deux en Israël (à la différence des dirigeants actuels qui sont tous venus d'Europe orientale), de formation militaire, ils estiment que le pays a maintenant davantage besoin d'efficacité que d'idéologie.

« Tous les objectifs que l'on nous avait fixés dans notre jeunesse sont déjà atteints, déclare M. Peress. *Le sionisme ? Israël existe. Le socialisme ? Qu'a-t-il réalisé dans le monde qu'Israël n'ait déjà atteint ? L'énergie, l'eau, la terre, les principales industries appartiennent déjà soit à l'Etat, soit au syndicat « Histadrouth ». Israël n'a plus besoin de slogans et d'idéologies mais d'un régime de techniciens fondé sur une philosophie empirique et pragmatiste. »*

M. Moshé Dayan, de son côté, a proposé une première mesure — qui a fait hurler les vétérans du socialisme israélien : le licenciement de tous les ouvriers « surnuméraires » dans les entreprises et le calcul du salaire en fonction du rendement.

« Les bureaucrates syndicalistes qui siègent depuis vingt ans dans les bureaux de la « Histadrouth » ne connaissent pas mieux les nécessités du pays que les jeunes qui se sont battus le fusil à la main », a-t-il dit.

Réponse du secrétaire général de la « Histadrouth » : *« On peut être un excellent stratège et ne rien comprendre aux affaires économiques. »*

BAGDAD

● *Derrière la crise irako - égyptienne, un problème pétrolier.*

L'ANNONCE de la condamnation à mort du colonel Aref (ardent pronassérien qui avait été le bras droit du général Kassem pendant la révolution irakienne du 14 juillet dernier) et la démission des six ministres représentant l'aile droite du Front national vont durcir davantage encore les rapports entre l'Irak et la République Arabe Unie.

Elles ne signifient pas, cependant, que l'équilibre soit définitivement rompu en faveur des communistes. Bien qu'ils contrôlent les « milices populaires », ceux-ci ne sont pas assez forts en Irak pour pouvoir envisager un coup d'Etat. Le rapport du secrétaire général du P.C. irakien, publié dans l'organe clandestin du parti, indique qu'ils ne songent pour l'instant qu'à obtenir une participation restreinte au pouvoir.

Les ministres démissionnaires n'ont pas été remplacés par des éléments « communisants », comme on l'a prétendu, mais par d'authentiques représentants des classes moyennes libérales qui ne veulent céder ni devant la menace communiste ni devant les chantages égyptiens. Leur principale force réside dans l'appui de l'armée, maintenant débarrassée de ses éléments pro-nassériens et qui reste, dans sa grande majorité, d'une fidélité absolue à la politique du général Kassem.

Un problème domine la crise des relations irako-égyptiennes : celui du pétrole. Depuis plusieurs semaines, le comité des pétroles de la Ligue arabe s'efforce en vain, au Caire, d'élaborer une politique pétrolière arabe commune.

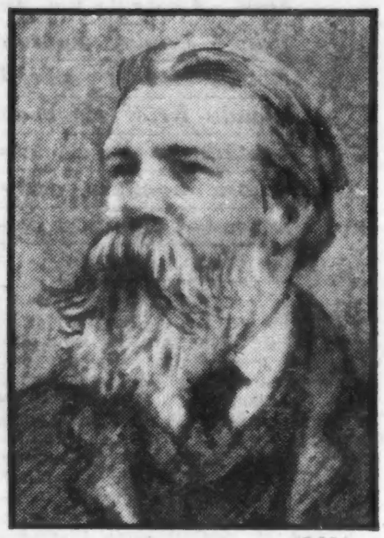
Les Irakiens sont partisans d'une « nationalisation » des gisements pétrolifères dans tous les pays arabes. Elle permettrait d'accroître considérablement les profits pétroliers tout en éliminant la menace de représailles occidentales (l'Occident, qui a besoin du pétrole, ne pourrait boycotter *tous* les pays arabes).

Les Egyptiens défendent le principe de l' « arabisation », c'est-à-dire de la mise en commun de toutes les ressources pétrolières, chaque pays — qu'il soit producteur, comme l'Irak, ou non producteur, comme l'Egypte — recevant une part des profits. Or la bourgeoisie irakienne, qui lutte depuis des années pour parvenir au pouvoir et jouir des « royalties » pétrolières, n'a nullement l'intention d'en abandonner une partie à l'Egypte.

L'impasse est pour l'instant complète et il est possible que la Conférence pétrolière prévue pour le 26 avril au Caire soit retardée.

(Giraudon)

Saint Joseph (1)



(B.I.S.)

Friedrich Engels

Il a suffi d'une auréole.

VARSOVIE

● *Comment un paysan polonais a transformé Friedrich Engels en saint Joseph.*

UN duel oratoire serré a opposé la semaine dernière le ministère public et les avocats d'un modeste paysan au cours d'un procès sans précédent dans les annales de la justice populaire polonaise.

En juillet dernier, un homme aux vêtements de paysan se présentait dans une librairie de Varsovie et demandait à voir les portraits des différents chefs du communisme international. Son choix fut vite fait : il voulait des portraits de Friedrich Engels. S'étant informé du prix, il demanda combien il y en avait en magasin.

— *Nous ne savons pas exactement,* lui dit-on. *Sans doute quelques milliers.*

— *Je les prends tous,* dit l'homme, *et je paie comptant.*

En une journée, l'étrange paysan acheta 20.000 portraits de Friedrich Engels, les entassa sur sa charrette et repartit pour une destination inconnue.

Quelques semaines plus tard apparaissaient à la sortie des églises des images de saint Joseph vendues pour un prix dix fois supérieur à celui des portraits de Friedrich Engels. Leur abondance attira l'attention des pouvoirs publics, auxquels aucune licence d'impression n'avait été demandée.

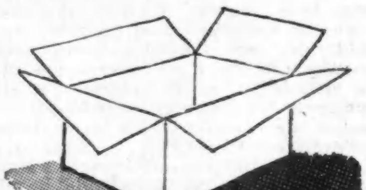
L'enquête révéla que le mystérieux acheteur des 20.000 portraits d'Engels les avait apportés dans une imprimerie privée de Czestochowa où des spécialistes en art religieux y avaient apporté de menues retouches dont la principale était l'adjonction d'une auréole.

Thèse du ministère public : il y a eu escroquerie et tromperie sur la marchandise.

Thèse de la défense : les images vendues correspondaient parfaitement à certaines lithographies religieuses du XVe siècle représentant saint Joseph, et les acheteurs n'avaient pas à se soucier du matériel à partir duquel la ressemblance avait été obtenue.

Après deux jours de débat, le tribunal a acquitté l'inculpé et ses complices. Mais le fisc polonais a aussitôt saisi leurs bénéfices, jugeant qu'il s'agissait d'un commerce illicite.

(1) Détail du tableau de Murillo.



Rupture de stock!

"Pourtant rien ne laissait prévoir"...

Si, quelque chose laissait prévoir, quelque chose qui n'est pas une simple estimation, quelque chose qui ne se place ni au niveau de votre service des ventes, ni à celui des distributeurs, quelque chose qui s'appellait

LE CONSOMMATEUR !

Branché précisément sur le consommateur lui-même, le PANEL STAFCO *analyse en profondeur et... en permanence :*

- l'évolution générale de votre marché
- la position de votre produit et de celle des produits concurrents
- la valeur comparée des circuits de distribution
- la structure de votre clientèle et de celle de vos concurrents
- l'efficacité de vos initiatives et de celles de vos concurrents

ceci sous forme de tableaux extrêmement clairs qui vous sont remis chaque mois.

Vous abonner au PANEL STAFCO, c'est vous assurer de voir clair, c'est vous assurer de prendre vos décisions en toute connaissance de cause.

PANEL STAFCO

18, RUE GAMBETTA
LE MESNIL-LE-ROI (S.-&-O.) TÉL. 962.31.04 +

ST-4-390 G. THIBAUD & Cie

Une voiture sous la main...
mais pas sur le dos !

avec une auto louée, sans chauffeur, à la

S • A • L • A • M

Les frais ne courent que lorsque l'on roule

PAS DE FRAIS D'ENTRETIEN, D'ASSURANCE, DE GARAGE, PAS DE DEPRECIATION DE VOITURE, PAS D'IMMOBILISATION DE CAPITAL

toujours le modèle que vous voulez et SEULEMENT quand vous le voulez

LOCATIONS DE COURTE DUREE et ABONNEMENTS
13, rue Magdebourg (16e) - Métro Boissière - Tél. POIncaré 38-58 et 37-94

MAROC

Nouvelle Révolution

● *Ben Barka, Allal el Fassi, Ahardane, le prince Moulay Hassan. Notre envoyé spécial Claude Krief vient de s'entretenir avec ces quatre hommes entre lesquels se joue le destin d'un pays neuf.*

DANS les ruelles de Rabat, sur le seuil des échoppes, au fond des cafés, les discussions politiques ont repris. J'en arrive. Tous les postes de radio marchent à plein — et le pays en compte près de 700.000, une des plus fortes densités du monde. Les journaux dont tout le monde déplore l'insuffisance, née en partie de la trop grande vigilance gouvernementale, publient journellement des colonnes de communiqués. Dans les médinas, des tracts circulent, violents, injurieux. Dans toutes les villes, des réunions s'improvisent. Les leaders rameutent les militants, payent de leur personne, prennent la parole, ici, là, plusieurs fois par jour. Après des mois d'oubli, les masses redeviennent un enjeu : l'éclatement de l'Istiqlal a ranimé la vie politique marocaine.

Un seul mot

Depuis trois ans, l'Istiqlal était tout : le gouvernement, l'administration, les cadres, la grande propriété foncière, la bourgeoisie commerçante, les syndicats même, du moins officiellement.

Rien ne pouvait se faire sans lui, à plus forte raison contre lui. On constate aujourd'hui qu'il n'était plus le peuple. Instrument de la libération marocaine, il s'était arrêté au seuil de la révolution qui, seule, pouvait maintenir la nation marocaine mobilisée.

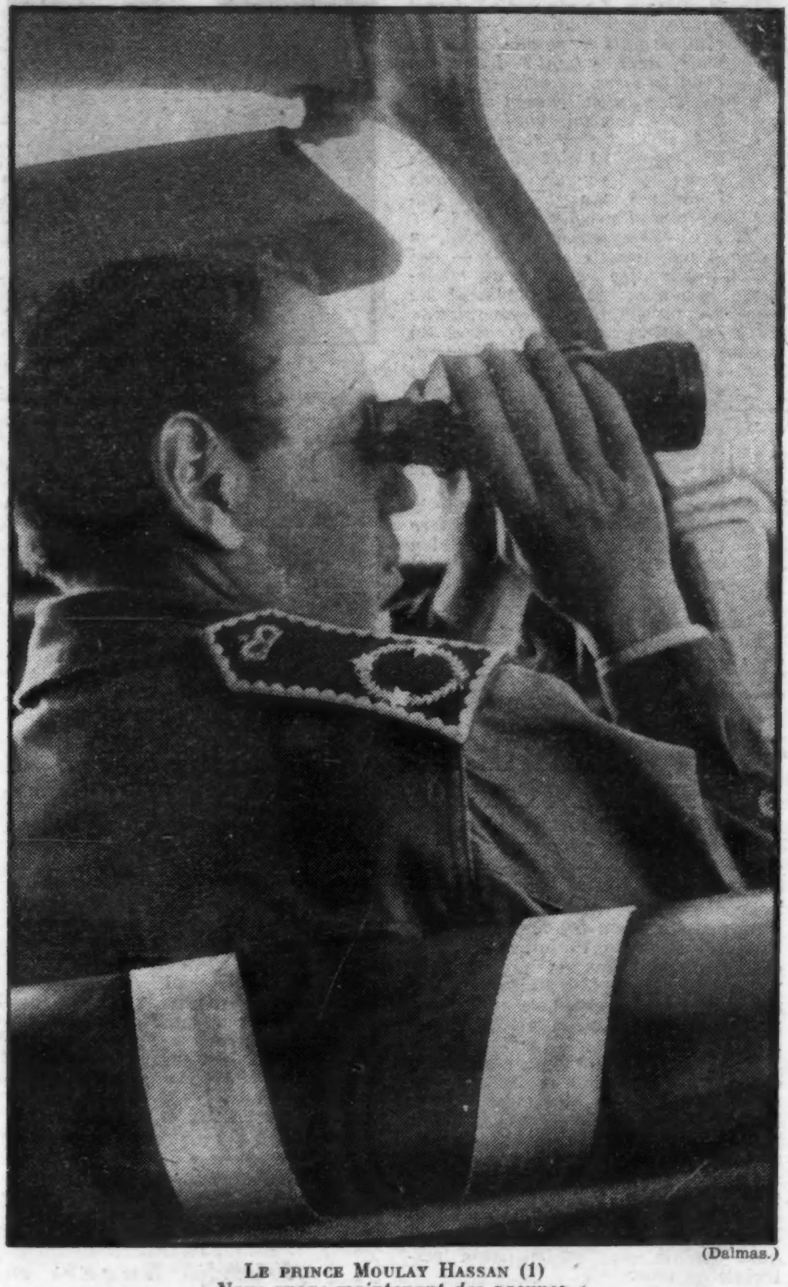
Chacun l'avoue aujourd'hui, presque sans pudeur. Il n'est question dans les déclarations et les proclamations des deux tendances maintenant rivales que de « reconversion », de « rénovation », de réformes et de progrès. Et chacun revendique le souci de satisfaire les aspirations populaires. C'est bien le signe que le peuple avait été oublié, qu'il s'était écarté de tous les dirigeants politiques et que l'accumulation des déceptions et de la misère risquait de rendre vite dangereuse la colère des masses : l'agitation des tribus et le mécontentement du prolétariat urbain avaient atteint un seuil critique. Il était temps d'agir.

C'est que le Maroc 1959 n'est plus le Maroc du protectorat. Ou plutôt si, depuis l'indépendance, les structures internes n'ont guère changé, les hommes ne sont plus les mêmes. Tant que la France gouvernait, administrait, le fellah, le manœuvre des bidonvilles, le montagnard cristallisaient en un mot tous leurs espoirs. Un mot qui devait ouvrir toutes les portes, régler tous les problèmes. Ce mot se dit en arabe : Istiqlal. C'est-à-dire : indépendance.

La foi, le roi, la patrie

Le succès du parti créé un soir de janvier 1944 dans la demeure de M'Hammed Zghari, à Fès, par d'opulents bourgeois et de jeunes intellectuels, comme M. Bouabid ou M. Ben Barka, vient de ce qu'il a justement rencontré les masses dans ce mot simple : *Istiqlal.* Mais plus qu'un parti, il s'agissait en fait d'un front de libération qui allait entraîner l'adhésion de toutes les couches sociales marocaines, de toutes les classes, de tous les milieux, des plus humbles aux plus huppés. Né d'un tout petit comité, l'Istiqlal incarnait, au retour de Mohamed V sur son trône, la nation marocaine dans son expression la plus démocratique.

Ces dernières semaines, selon l'aveu des dirigeants eux-mêmes, une fraction limitée des 1.400 cellules istiqlaliennes avaient encore un semblant d'activité et souvent avec des effectifs très réduits. Le divorce devenait éclatant. Il avait fallu trois ans pour qu'il apparaisse avec cette netteté, pour que ceux qui le dénonçaient ne soient pas



(Dalmas.)

LE PRINCE MOULAY HASSAN (1)
« Nous avons maintenant des preuves. »

nécessairement considérés comme des traîtres.

Le monde rural décrocha le premier. Non, comme on l'a dit, parce qu'il est berbère ou traditionaliste, mais simplement parce qu'il est rural. Il concerne 7.000.000 de Marocains, dont les trois quarts ne possèdent pas un seul arpent et vivent avec un revenu de 30.000 à 40.000 francs par an.

Les ruraux avaient formé le gros de l'armée de libération, et souvent, pour certains groupes, en dehors de l'Istiqlal. Leurs chefs furent très vite éliminés du circuit politique, parfois par l'assassinat : ce fut le cas, à Fès, de Si Abbès. Ils avaient pourtant des idées précises, et certains d'entre eux se proposaient de faire déboucher la « résistance » sur une transformation radicale du pays, tout en maintenant, bien sûr, la trilogie en dehors de laquelle rien ne peut encore se faire au Maroc : la foi, le roi, la patrie.

Après des mois d'efforts et de semi-illégalité, ce n'est que depuis quelques jours que deux de leurs représentants ont pu lancer le Mouvement populaire qu'ils désiraient créer depuis de longs mois. Ils se nomment Mhajoubi Ahardane et Abdelkrim Khatib.

Les ruraux ont eu l'impression que non seulement rien n'avait changé dans leur sort, mais qu'ils étaient en fait tombés sous une autre domination. Ils sont unanimes à dénoncer la « colonisation fassi », ajoutant qu'ils ne sauraient la tolérer... Pour eux, depuis longtemps déjà l'Istiqlal c'est l'ennemi. On l'a vu récemment dans le Rif où de larges inscriptions en arabe proclamaient : *« Vive le roi ! Vive l'Armée de Libération ! A bas l'Istiqlal ! »*

Un nouveau proverbe

Les villes restaient-elles istiqlaliennes ? Cela parut vrai longtemps. Mais les réticences se muèrent vite en hostilité ou en indifférence désabusée. Les difficultés économiques, l'attente vaine de réformes spectaculaires désespérèrent les plus patients. Le petit peuple murmurait contre les Mercédès, les villas, les traitements des nouveaux messieurs de l'administration.

En fait, il était normal et indispensable que l'Istiqlal, qui regroupait pratiquement tout ce que le Maroc compte de cadres, de techniciens ou d'hommes d'Etat, installât ses hommes dans la haute administration ou au gouvernement. Il en allait de la vie même du pays. Mais pour les humbles tout s'est passé comme si une nouvelle classe dirigeante annexait à son profit les fruits du combat de tout un peuple auquel on prêchait au nom de l'unité une austérité limitée aux plus pauvres et la persistance des graves déséquilibres sociaux hérités du protectorat.

Un proverbe nouveau est né :

« Voilà l'austérité : tu manges et je me serre la ceinture... »

Pendant ce temps, à la tête du parti, les principaux leaders usaient leur temps à tisser des intrigues pour s'éliminer ou se neutraliser mutuellement. Un jeu subtil et byzantin se perpétuait entre l'Istiqlal ou plutôt ses fractions, le gouvernement et le palais. Certes, cela n'empêchait nullement certains ministres de poursuivre un travail utile et fructueux. Mais la politique générale était paralysée. Le pays ne comprenait plus rien.

Au-delà des rivalités de personnes et des tentatives individuelles de contrôler le parti, l'Istiqlal était incapable de choisir entre les forces et les individus qui l'animaient. On l'a compris lors de la formation, en décembre dernier, du gouvernement de M. Abdallah Ibrahim. Les personnalités de l'Istiqlal qui avaient accepté de participer à ce cabinet réputé « progressiste » ne le faisaient qu'à titre individuel, tandis que le président du Conseil déclarait :

« Pour nous, le véritable patriotisme repose sur des bases économiques et sociales et sur le principe de la création d'un monde meilleur. Il consiste à se mettre au service des masses. »

Contre Ben Barka

L'heure des options était venue. Le 25 janvier, M. Ben Barka provoquait, dans les quinze provinces marocaines, la réunion de quinze congrès constitutifs. Son but ? Relancer l'Istiqlal en se rapprochant des masses prolétaires et rurales.

La riposte arriva foudroyante. Allal el Fassi, muni de pleins pouvoirs, répliqua le lendemain par une déclaration vengeresse et exclut du parti M. Ben Barka et ses amis, les dirigeants syndicalistes de l'U.M.T., MM. Ben Seddik et Bouazza, ainsi que le fquih Basri, dirigeant d'une des plus importantes organisations de résistance urbaine. L'épreuve de force s'engageait. Ici et là, la lutte devenait chaude pour le contrôle matériel des sièges du parti. Des armes même sortirent des caches, mais, avec sagesse, on se limita aux coups de poing.

Que donnent les premiers résultats? La première manche, nettement, va à Allal el Fassi. Avec l'appui de son quotidien « El Alam », le vieux leader a maintenu dans le giron de l'Istiqlal « orthodoxe » la majorité des cadres des cellules et des sections. Il a su éloigner de l'U.M.T. deux des plus importantes fédérations, celles des mineurs de Khouribga et des dockers de Casablanca. Il escompte encore affirmer ses succès.

C'est ce qu'il m'a dit au siège de l'Istiqlal de Rabat, une élégante villa située en bordure de la ville. Dans la cour s'entassaient des délégations venues, m'a-t-on dit, de tout le Maroc assurer Si Allal de leur fidélité.

Vêtu à l'européenne d'un élégant costume gris, il parle en martelant ses mots :

« Vous croyez que Ben Barka c'est la gauche ? D'abord au Maroc cela n'a pas grand sens. Sachez ensuite que lui comme ses amis font partie des nouveaux profiteurs du régime. Il suffit de consulter les registres du commerce ou de faire la liste des licences ou des concessions dont ils ont bénéficié. Le coup de force de Ben Barka s'apparente aux méthodes totalitaires. Il rêvait de nous éliminer pour faire cavalier seul. Son vrai rêve est de créer un parti unique. Mon appel a provoqué dans le pays un véritable choc psychologique. L'Istiqlal saura encore exprimer les vraies aspirations des masses populaires. Ce qui est grave, c'est que le gouvernement a appuyé le coup de force. C'est pourquoi l'équipe actuelle ne saurait en aucun cas assurer avec la neutralité requise les élections municipales qui, selon le vœu du roi, doivent dégager la vraie physionomie politique du pays. »

(Suite en page 23)

(1) Photographié dans son avion, alors qu'il survolait le Rif.

LA NATION SOCIALISTE
Son numéro de FEVRIER : distribué dans les kiosques par les N.M.P.P. - PRIX : 50 francs
Au sommaire :
Le salut et la déclaration exclusive de Messali Hadj
● L'Opposition à l'intérieur du P.C.F. par Pierre-Bernard MATQUET
● Il faut donner à l'Europe un contenu socialiste par Max GEOFFROY
● Les équivoques de la petite gauche par Pierre HERVE
Les articles de Auguste LECŒUR, Claude GERARD, etc. et les dessins de FRED ZELIER
LA NATION SOCIALISTE 3, rue du Temple - PARIS (4e) Abonnement un an 600 fr. - C.C.P. Paris 14.125.51

MADAME EXPRESS

Supplément pratique 8 pages

Cette semaine Mme Express a :

● ***Découvert*** un tout nouvel isolant contre l'humidité et le bruit : le Molyscaphe.

Ce revêtement, qui se présente sous la forme d'un rouleau de papier, est enduit de plomb sur l'une de ses faces. Il se colle comme un papier peint, côté plomb contre le mur, à l'aide d'une colle spéciale : Molycolle.

Le Molyscaphe, une fois collé, sert de papier d'apprêt. On peut ensuite le peindre ou tapisser les murs d'un papier décoratif car il ne fait aucune surépaisseur.

On peut également utiliser le Molyscaphe au sol, sous un tapis cloué, dans des pièces du rez-de-chaussée souvent un peu humides.

Le rouleau de 7 m. sur 0,50 m. : 1.400 fr.

Le kilo de Molycolle : 1.050 fr. Il faut prévoir 200 g. de colle au mètre carré.

(Pour Paris : NOBILIS, 29, rue Bonaparte. Pour la province : nous demander l'adresse du dépositaire le plus proche.)

● ***Parcouru*** une brochure intéressante et précise sur les carrières de l'industrie du pétrole. De nombreux jeunes gens sont actuellement tentés par ce domaine neuf, mais ne savent pas très bien quelles sont les possibilités d'emploi et les modes de recrutement. Ils trouveront dans cette publication :

— un tableau très complet des différents postes, de l'ingénieur en chef à l'ouvrier spécialisé, en passant par les services sociaux, administratifs et commerciaux ;

— les diplômes nécessaires pour y accéder ;

— les écoles qui y préparent.

(Envoi gratuit sur demande à l'Union des Chambres syndicales de l'industrie du pétrole, U. C. S. I. P., 16, avenue Kléber, Paris-XVI.)

● ***Applaudi*** à l'initiative d'une maison de disques qui vient de sortir une nouvelle formule de livre-disque à l'usage des lycéens. L'album, d'un format peu encombrant (20 cm. de côté) comporte le texte intégral d'une pièce de théâtre classique avec annotations et commentaires, et un microsillon 45 tours comprenant les « morceaux » de bravoure le plus souvent donnés à apprendre par cœur aux écoliers. Instrument parfait d'enseignement audio-visuel, ce livre-disque est une réussite (l'édition du texte est soignée, les scènes choisies interprétées par d'excellents comédiens : Denise Gence, de la Comédie-Française, Olivier Hussenot, Raymond Gérôme, etc.). Les deux premiers « numéros » sont consacrés à Molière : « Les Femmes savantes » et « Le Bourgeois gentilhomme ». Chaque livre-disque : 1.100 fr.

● ***Transmis*** plusieurs dizaines de commandes aux magasins où elle a sélectionné pour vous trois exclusivités « Maison Lavable », qu'elle peut vous procurer à des conditions exceptionnelles.

● Voilages sur mesure : en tergal ou en rhovyl. Un magasin parisien a accepté d'exécuter ces voilages aux mesures de vos fenêtres, mais au prix des voilages standard. Coloris : blanc et crème. (La semaine dernière, nous avons omis de spécifier que les prix ont été calculés pour des panneaux de 2,50 m de haut maximum. Au-delà de cette taille, il faut prévoir une majoration de prix de 10 % par 10 cm.)

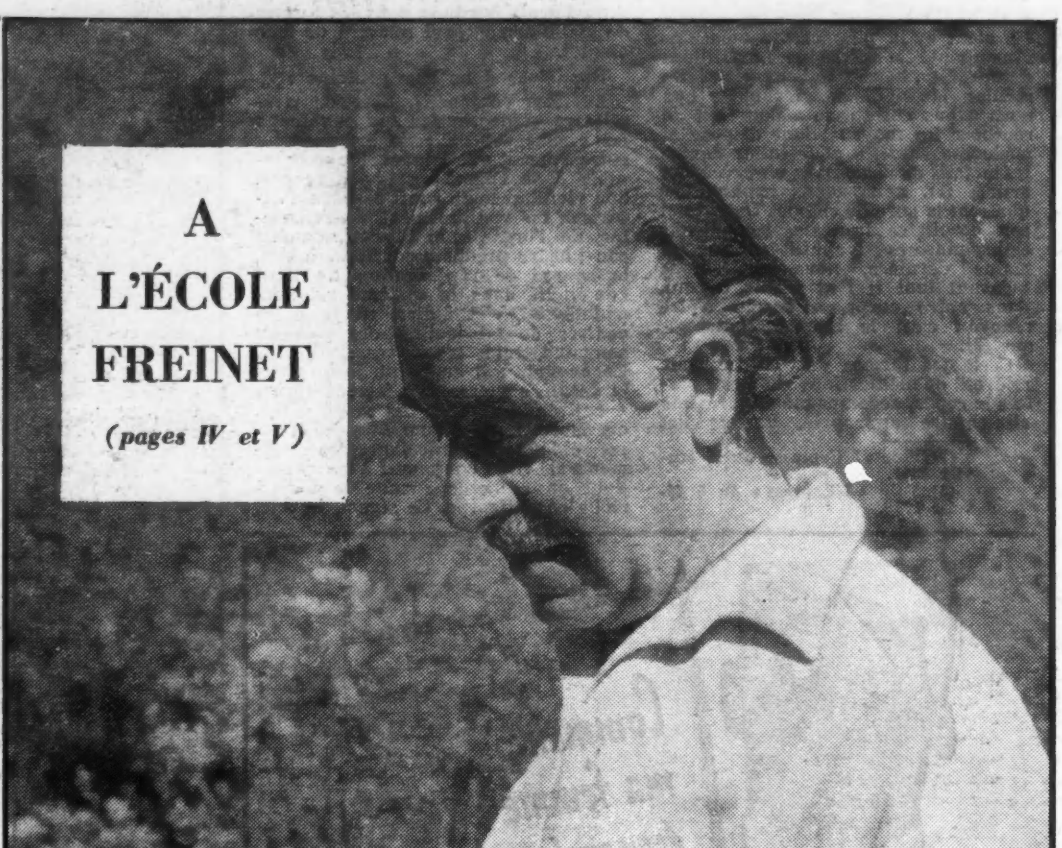
● Satin tergal lavable : aussi facile à entretenir qu'une chemise en nylon. Le seul fabricant en France de cette matière a accepté de détailler une partie de sa production pour nos lecteurs. Vingt coloris et deux qualités, pour double-rideaux et pour sièges. Vous pouvez choisir sur échantillons.

● Plastique pour les sièges : il a l'aspect du cuir et aucun des désagréments du plastique. Le plastique D se lave avec une éponge et du détersif. Particulièrement joli en blanc, il existe aussi en crème.

« L'Express » du 5 février a donné tous les détails : prix, coloris, mesures et livraisons, etc., nécessaires. Mais vous pouvez téléphoner à Mme Express à ELY. 88-61, tous les jours, de 15 h. à 17 h. (sauf samedi et dimanche) ou lui écrire au service « Express-Achats directs », 29, rue de Marignan, Paris (8).

A L'ÉCOLE FREINET

(pages IV et V)



CÉLESTIN FREINET, INSTITUTEUR DE CAMPAGNE
Pionnier de l'Ecole Moderne.

SANTÉ

Rajeunir ? Non. Rester jeune ? Oui.

● ***Pour faire reculer la vieillesse, la médecine moderne dispose d'armes efficaces. Lesquelles ? Voilà la suite de notre enquête.***

LORSQU'ON parle de « rajeunissement », la plupart des médecins s'insurgent. La médecine ne fait pas de miracles, hélas ! Mais on peut faire reculer la vieillesse. L'enquête que nous avons entreprise a pour but de recenser les moyens dont dispose la médecine actuelle pour lutter contre les méfaits de l'âge. Dans un précédent article (1), nous avons expliqué ce que sont la cure de cellules fraîches et son corollaire français, les extraits embryonnaires lyophilisés. La semaine dernière, nous expliquions qu'avant tout il faut savoir ce qui, dans notre corps, a besoin d'être rénové : c'est le bilan gérontologique (2).

Certaines formes de vieillissement relèvent de médications simples : parfois le repos, accompagné d'un régime alimentaire approprié. Parfois des vitamines, des sels minéraux, des hormones pour compenser un déséquilibre endocrinien.

Mais à côté de ces thérapeutiques d'ordre général, il existe des traitements internes et externes considérés comme spécifiques du vieillissement.

(1) Voir « L'Express » du 15 janvier 1959.

(2) Voir « L'Express » du 5 février 1959.

Bogomoletz et Bardach

Les « piqûres Bogomoletz » firent l'objet, il y a quelques années, d'une véritable vague d'enthousiasme. A l'heure actuelle, la cure Bogomoletz connaît une sorte de disgrâce, qui n'est pas plus justifiée que l'excès d'engouement primitif. Les médecins continuent à utiliser avec profit le sérum du Russe Bogomoletz et celui du Français Bardach dans les formes de vieillissement qui relèvent de leur emploi.

Rappelons donc leur principe :

Le tissu conjonctif, tissu de remplissage et de soutien qui enveloppe les organes et les relie les uns aux autres, aurait une importance primordiale dans l'équilibre physiologique. Son vieillissement serait capable d'entraîner un vieillissement de l'ensemble de l'organisme. Situant, comme son illustre prédécesseur Melchinkoff, la source de régénération du tissu conjonctif dans le système réticulo-endothélial, c'est-à-dire, en gros, les centres de fabrication des globules sanguins, rate, moelle osseuse, etc., Bogomoletz mit au point, juste avant la dernière guerre, son fameux sérum « antiréticuloendothélial », dit A.C.S. ou Sarec. Le « sérum Bogomoletz » est obtenu en injectant des fragments de tissu conjonctif à un cheval dont on recueille ensuite le sérum, riche en anticorps. Ce sérum, injecté, stimule l'ensemble du tissu conjonctif ; il régénère les cellules, agissant ainsi sur certaines catégories de maladies et sur divers troubles dus à la la sénescence. Il a une action vivifiante certaine.

Selon un principe et un procédé analogues, le professeur Bardach, de l'Institut Pasteur, mit au point en 1949 son sérum « orthobiotique » obtenu de la façon suivante : des broyats de rate et de moelle osseuse prélevés sur le cadavre d'un individu jeune et peu de temps après sa mort sont injectés, à doses croissantes, à un cheval. Le sérum de l'animal est ensuite recueilli et injecté aux malades. Comme le « Bogomoletz », le « Bardach » exerce un effet stimulant sur l'ensemble du tissu conjonctif qu'il régénère et dont il exalte les fonctions qui sont essentiellement la résistance aux agressions et aux maladies. Son but est de ramener à la normale (orthobiotique vient de *orthos* : droit, et *bios* : la vie) un organisme usé par l'âge ou fatigué par la maladie. Les deux sérums ont leurs indications.

En soie.

Les extraits de Filatov

Comme les sérums de Bogomoletz et de Bardach, les cures d'extrait placentaire de Filatov ont pour but de renforcer les défenses de l'organisme. Rappelons-en le principe : il naquit des greffes de la cornée. Filatov s'aperçut que les greffons, conservés dans le froid, avaient non seulement un extraordinaire pouvoir de régénération sur la cornée malade, mais qu'ils stimulaient la croissance des cellules voisines. Il chercha à quoi était dû ce pouvoir et s'aperçut que les tissus vivants que l'on fait « souffrir » (en les arrachant à leur milieu naturel et en les soumettant au froid, par exemple) sécrètent des substances mystérieuses qu'il baptisa les « stimulines biogènes » et qui sont douées d'un remarquable pouvoir revigorant vis-à-vis des autres tissus vivants.

Les stimulines biogènes peuvent être obtenues à partir de n'importe quel tissu vivant placé dans des conditions de souffrance. On a choisi commercialement le placenta, parce que c'est une matière première facile à obtenir et qu'elle restitue un milieu déjà riche au départ en principes vivifiants. Les extraits placentaires s'administrent en piqûres ou en suppositoires. Les « biostimulines » qu'ils contiennent ont une action eutrophique (c'est-à-dire nourrissante, régénératrice) sur les tissus. Elles exercent un effet tonique secondaire sur le comportement physique, intellectuel et affectif.

La gelée royale

On a tant dit de choses de la gelée royale (pour et contre) que nous avons hésité à la faire figurer parmi les thérapeutiques de rénovation de l'organisme. Cette substance avec laquelle les abeilles nourrissent la larve dont elles veulent faire une reine et qui suffit à changer une larve ordinaire en un individu géant et fécond est sans aucun doute riche en substances vivifiantes : vitamines, hormones et sels minéraux. Les publicités vantant la gelée royale lui accordent les plus extraordinaires propriétés régénératrices, rajeunissantes, équilibrantes, etc. En contrepartie, les adversaires de la gelée royale disent que la plupart des substances contenues dans cette dernière ne sont pas assimilables par l'organisme humain (surtout par voie buccale ou en applications externes). Nous ne prendrons pas parti dans ce débat. Nous citerons simplement ce qu'en dit, après expérimentation, le Dr. Destrem, dans le numéro 68 des « Monographies Médicales et Scientifiques » :

« *Si la gelée royale utilisée en clinique humaine n'offre pas plus que d'autres produits les ressources d'un rajeunissement véritable,* écrit le docteur Destrem, *nous avons l'impression qu'elle peut être considérée actuellement comme un agent thérapeutique de base du plus haut intérêt en gériatrie. Elle mérite mieux qu'une exploitation charlatanesque. Mais ne lui*

Un dessert à chaque repas...
car chez nous,
on ménage à la fois
budget et santé.

Chaque jour, il y a chez nous 4 personnes à nourrir : dont moi qui travaille dur, les petits qui veulent grandir et ma femme... qui ne veut pas grossir.

Alors elle se renseigne, compare, compte.

Et son opinion a bien changé sur la composition des menus de la famille. Elle a bousculé notamment, le sacro-saint préjugé du plat dit "de résistance" souvent trop lourd, toujours trop cher.

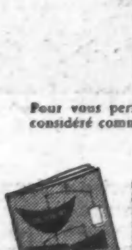
Par quoi le remplace-t-elle ?

Par des mets aussi substantiels, mais mieux équilibrés, plus légers... et moins coûteux :
par des desserts

Exemple :
*une portion de **gâteau de riz**, qui constitue un aliment complet et représente 380 calories c'est-à-dire plus qu'un beefsteack,*
ne coûte que 30 francs
contre ...combien pour un classique "plat garni" ?

Pour vous permettre de mieux connaître et exploiter les vertus du dessert considéré comme véritable "plat de résistance"

demandez notre brochure "DESSERT"



BON A DÉCOUPER pour recevoir la brochure "DESSERT"
Nom : ______
Adresse : ______ 356
(prière de nous adresser 20 F en timbres-poste, pour frais d'envoi)
CEDUS - 30, rue de Lübeck, PARIS (16e)

cedus

(Dambier)

en shantung — Elles vous feront prendre patience — *en popeline*

demandons que ce qu'elle peut donner. »

Les injections de novocaïne

La dernière mode en matière de « rajeunissement » nous vient de Roumanie. C'est en effet un médecin de Bucarest, le docteur Aslan, qui a mis au point les injections de novocaïne intramusculaires dans la lutte contre certaines formes de vieillissement mettant en cause le système nerveux sympathique. Les expériences réalisées à l'Institut de gériatrie de Bucarest sur 2.316 vieillards qui reçurent trois injections intramusculaires par semaine de 5 centimètres cubes d'une solution de procaïne ont mis en évidence une majorité d'excellents résultats sur le système nerveux : retour de la mémoire et du pouvoir de concentration ; sur les organes des sens : amélioration de la vue et de l'ouïe ; sur les réflexes, qui deviennent meilleurs, et sur les membres, qui deviennent moins raides. Le sommeil est amélioré. Enfin, les glandes endocrines qui fonctionnaient au ralenti reprennent une certaine activité ; la tension artérielle s'abaisse. La peau et les cheveux sont plus beaux.

Aussi, depuis peu, les gérontologues français utilisent les injections de novocaïne. Ils soulignent qu'elles ne conviennent pas au traitement de toutes les formes de sénescence. Mais dans les 20 % des cas qui en sont justiciables, elles donnent d'excellents résultats, comparables à ceux enregistrés à Bucarest.

Traitements externes

Mais les traitements internes ne sont pas les seuls à pouvoir parer à l'outrage des ans. Il y a les thérapeutiques externes, dont voici les deux principales :

● Cures de récupération vitale : réalisées dans les stations thermales spécialisées, précédées d'un bilan gérontologique, conduites selon des méthodes rigoureuses, elles donnent d'étonnants résultats, en particulier chez les fatigués et les surmenés dont le visage aussi bien que le fonctionnement organique accusent dix ans de moins à la fin du séjour.

● Cures d'eau marine chaude : réalisées dans les Centres de thalassothérapie, elles sont déjà employées depuis longtemps en Allemagne et en Suisse notamment. L'eau de mer chauffée, jusqu'ici employée au traitement des rhumatismes, a des vertus rajeunissantes incontestables.

Pour conclure, peut-on donner un conseil pratique sur la manière de rester jeune ? Les uns recommandent le repos et l'abstinence, les autres affirment que, plus efficaces que le repos, ce sont les passions qui maintiennent jeune. Clemenceau disait : « *Quand on est jeune, c'est pour la vie.* » Laissons-lui le dernier mot.

MODE

Dans le sens du printemps

● *Le moment du petit achat.*

La première curiosité passée, le froid et le tiers provisionnel aidant, les femmes ont relégué la mode de printemps dans un coin de leur subconscient jusqu'à la fin du mois. Pourtant, si les tailleurs clairs et les robes de shantung ne sont pas encore trop tentants, les chandails un peu fatigués de cet hiver ne sont, eux, plus tentants du tout. Pour opérer, sans vrais achats, un première mue de printemps dans une garde-robe, que faire ?

● Un carré de mousseline dans l'encolure d'un chandail, d'une couleur seyante, lui donnera et vous donnera meilleure mine.

● Un cardigan mis devant derrière (après avoir été lavé), aussi stupide que cela puisse paraître, prend un air de jeunesse.

● Si vous pouvez vous en passer pendant deux ou trois jours, confiez votre tenue habituelle à la teinturière, vous la retrouverez bien revigorée.

● Faites remplacer les talons de vos chaussures.

● Si vous avez par trop envie de quelque chose de neuf, achetez « dans le sens » du printemps, c'est-à-dire :

● Soit des accessoires (sacs, gants) clairs, dans la gamme des « porc », des jaunes et des beiges, qui seront les couleurs en vogue pour le cuir.

● Soit un chemisier clair, que vous porterez maintenant sous un chandail, s'il fait froid. Mais attention ! un chemisier doit cette année avoir des manches longues et il n'est pas encore facile d'en trouver. Beaucoup de magasins en sont encore aux manches trois quarts.

Voici trois modèles à manches longues qui nous ont paru particulièrement réussis, et tentants :

● En popeline façonnée, col classique empesé. Coloris : blanc, paille, bleu ciel. (1.500 fr., Prisunic.)

● En soie naturelle unie, col italien. Coloris : turquoise, corail, paille, tilleul, rose et marine. (2.500 fr., Galeries Lafayette.)

Attention ! Ce modèle particulièrement « pas cher » pour de la soie lavable (Mme Express en a fait elle-même l'expérience) a un défaut : les manches sont un peu courtes. Essayez avant d'acheter et prenez éventuellement la taille au-dessus de votre taille habituelle.

● En shantung de soie, dont le dessin apparent ressemble au shantung rustique lancé par les couturiers pour le printemps, col classique, deux grandes poches de poitrine piquées. Coloris : vison, moutarde, rose, marine, rouge, aigue-marine (Aux mesures ou tout fait : 9.500 fr., Eddy, Arcades du Lido.)

Bien entendu, vous n'achèterez l'un de ces chemisiers que si vous êtes résolue à ne le porter qu'impeccablement propre et repassé.

Pour qu'il ne se salisse pas trop vite, vous ne l'enfilerez que sur un cou « briqué » (voir Beauté en page VI), vous éviterez chainette, gourmette, bracelets qui noircissent immédiatement les poignets, et, en le retirant, vous le suspendrez aussitôt sur un cintre.

Pour le laver

Qu'il soit en popeline, en soie ou en nylon, n'oubliez jamais :

● que le savon en paillettes doit être dissous dans un peu d'eau chaude avant d'y plonger le chemisier. Remplir ensuite la cuvette avec de l'eau tiède ;

● qu'il faut rincer deux fois bien à fond à l'eau tiède, et laisser sécher à plat ou sur un cintre plastique ;

● qu'il faut toujours repasser un peu humide.

Enfin, si vous profitez de la réclame de bas dans les grands magasins, choisissez des tons chauds et non les coloris foncés de cet hiver. Les fabricants de bas lancent pour le printemps la nuance « mandarine », qui est un ton ocre.

Société française des procédés
Coverplast
marque déposée
La nappe plastifiée élégante de la femme moderne
Nouveauté :
Le service de table comprenant :
- 1 nappe tissu plastifié 140×140
- 6 ou 12 serviettes (au choix), tissu assorti
Le chic du tissu
Les avantages du plastique
SOCIETE COVERPLAST
35, rue Miguel-Hidalgo - PARIS (XIXe)
Téléphone : BOLivar 95-29 - BOTzaris 61-68

ENSEIGNEMENT

L'expérience d'un instituteur de campagne

● *Avant le Congrès de l'Ecole Moderne, Célestin Freinet répond à dix questions et vous en pose huit.*

LE 23 mars prochain, à Mulhouse, s'ouvrira le Congrès annuel de l'Ecole Moderne Française (techniques Freinet). Au moment où, dans le flot des ordonnances, la réforme de l'enseignement qui vient enfin d'être votée est passée presque inaperçue, ce congrès revêt une certaine importance car, depuis plus de vingt ans, Célestin Freinet, instituteur de campagne, n'a cessé de se battre pour une meilleure école.

Qui est Freinet ?

Le nom de Célestin Freinet est connu de tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à l'enseignement. La vie publique de ce petit homme à moustache grisonnante et à chevelure d'artiste a débuté par un scandale en 1934 : il osait faire imprimer un journal par les écoliers pendant les heures de classe et demandait au maire une école qui ne soit point une écurie. L'affaire remua jusqu'à la Chambre des députés, et il fallut de longues années pour que l'on comprenne que Freinet poursuivait en fait une véritable réforme scolaire. Aujourd'hui, des milliers de maîtres, en France et à l'étranger, emploient les techniques Freinet. Les instituteurs viennent de plus en plus nombreux chaque année suivre les stages de formation qu'il organise. Les élèves de ces classes démontrent, en remportant d'éclatants succès aux examens, qu'il n'est pas nécessaire d'ennuyer pour instruire.

Mais en 1959 Freinet est toujours instituteur de campagne et, bien qu'il ait jeté les bases d'une nouvelle psychologie de l'enfant, il a toujours des fins de mois difficiles.

Sa richesse, ce sont ses trente-cinq élèves de Vence, sa « maison de l'enfant » : une grange aux murs somptueusement recouverts de chefs-d'œuvre enfantins ; sa gloire, ce sont les lettres qu'il reçoit du monde entier

Dans sa classe, faite à la mesure de l'enfant, où le maître, enfin descendu du trône-estrade, travaille avec lui, nous avons posé à Célestin Freinet les dix questions qui résument son œuvre et intéressent tous les parents.

L'EXPRESS. — Comment avez-vous fondé cette école ?

C. FREINET. — Je suis devenu instituteur public en 1924. Dix ans plus tard, j'avais transformé l'atmosphère de ma classe et les techniques de travail que j'utilisais, mises au point par l'expérience, avaient eu rapidement un assez grand retentissement parmi les éducateurs primaires.

Mais nous allions nous heurter bientôt à des forces rétrogrades épouvantées à l'idée que nous allions former des *hommes* instruits plutôt que des *robots* instruits.

De Saint-Paul-de-Vence, la bagarre déborda. Elle devint un des multiples épisodes de la lutte politique d'avant guerre entre la gauche et une droite qui préparait la venue du fascisme. Il me fallait recouvrer ma liberté. C'est pourquoi j'ai démissionné de l'enseignement public et fondé cette école. Pour qu'elle reste une école populaire, j'ai connu de nombreuses difficultés. Cette première classe, je l'ai construite moi-même avec nos amis paysans. Nous y travaillons toujours.

L'EXPRESS. — Que reprochez-vous à l'enseignement traditionnel ?

C. FREINET. — Lorsqu'on sert un plat préparé à un enfant, c'est d'ordinaire pour que cette nourriture soit digérée facilement et qu[…] tifie l'organisme. Si la digestion en est [...] et si difficile que l'enfant en perd l'app[...] fois définitivement, il ne fait pas de d[...] l'alimentation est déplorable.

Or, la nourriture fournie par l'école [...] digestion lente, sinon impossible pour 80 [...] des élèves qui en perdent l'appétit, par[...] nitivement. C'est là la plus grave conda[...] de ce que nous appelons les méthodes tr[...] nelles d'enseignement.

Il y a aujourd'hui une proportion [...] d'enfants qui ne manquent pas d'intel[...] qui ne sont marqués par aucune déficience [...] qui sont actifs et ingénieux, et intellige[...] qu'ils sont à la maison et dans la rue, [...] ferment automatiquement, qui se refusen[...] travail dès qu'on leur parle d'école.

Le goût d'app[...]

L'EXPRESS. — Comment donne[...] enfants le goût d'apprendre ?

C. FREINET. — Nous rattachons l'ensei[...] et le travail scolaire à la vie, aux jeu[...] travaux de l'enfance dans son milieu. N[...] appliquons à supprimer le *hiatus* qui coup[...] de la vie ; nous redonnons une âme à la [...] de l'enfant. Nous faisons briller un peu [...] et tout est renouvelé.

Mais cela suppose une transformation [...] des techniques de travail et des rappor[...] tres-élèves. Nous avons amorcé cette tra[...] tion en introduisant à l'école un certain [...] de techniques qui permettent la montée [...] de l'expérience personnelle à l'éducation [...] culture : imprimerie à l'école, journal [...] expression libre. Chaque enfant arrive [...] avec un texte préparé librement sur le s[...] l'intéresse. Le point de départ de notre [...] à l'école est la mise au point collecti[...] de ces textes choisi par les enfants.

Nous voulons changer l'atmosphère de [...] donner la parole à l'enfant, le laisser a[...] apprendre. Le maître est là, non plus [...] contraindre, mais pour nourrir, développ[...] ger un besoin naturel d'expression et de c[...] sance. Notre pédagogie n'a plus que fa[...] *manuels* parce qu'elle forme constamme[...] outils de travail adaptés aux besoins de [...] enfant. Nous sommes ainsi parvenus à é[...] des nouvelles techniques pratiques et e[...] pour l'apprentissage de la lecture, de l'é[...] du calcul, du dessin, des sciences, etc.

L'EXPRESS. — Vos méthodes n'exig[...] pas des maîtres un travail excessif ?

C. FREINET. — Elles demandent aux maît[...] révision complète des méthodes d'éducatio[...] seront donc au début une source de trava[...] plémentaire ; mais elles ne sont difficiles [...] apparence ; tellement plus intéressantes [...] l'instituteur ne voit plus de ces « classes-[...] aux-ours » où le maître s'épuise à se faire [...] dre ; non plus que ces classes mortes dont [...] parvient plus à secouer l'apathie. Pour les [...] dans leur tâche, les maîtres ont nos bro[...] d'éducation nouvelle populaire, qui relate[...] expériences, notre revue, et aussi notre [...] *thèque de travail*, véritable encyclopédie [...] de quatre cents numéros

L'EXPRESS. — Vos méthodes ne s[...] pas plus lentes que les méthodes traditi[...]

C. FREINET. — C'est comme si on disa[...] l'apprenti paysan qui gratte à peine la te[...] plus vite que le vieux travailleur qui d[...] avec amour. Ces choses ne sont pas compa[...]

Il est des enfants qui, à six ans, appre[...] à lire en trois mois. Nous pourrions être [...] bles de ce tour de force. Nous ne le t[...] pas. L'enfant de six ans lit bien un texte, [...] il ne comprend absolument rien à ce qu'il [...] déchiffre quand les nôtres savent lire en co[...] nant ce qu'ils lisent.

Nos méthodes amènent l'enfant à la l[...] par des voies complexes, celles de la sens[...] de l'intuition, de l'affectivité. Les débuts [...] peut-être plus lents, mais les progrès sont e[...] beaucoup plus rapides.

L'EXPRESS. — Avez-vous pu comp[...] résultats aux examens des deux forme[...] seignement ?

Questionnaire

Voici le questionnaire que l'Ecole moderne va diffuser à l'occasion du Congrès de Mulhouse dont le thème est « l'Ecole face à l'évolution moderne ». Il s'adresse à tous ceux qui s'intéressent au problème majeur de l'éducation. « L'Express » transmettra les réponses à C. Freinet.

(1) ***Pensez-vous que l'école que vous avez fréquentée vous a aidé :***

a) à choisir votre métier;

b) à organiser votre vie privée : professionnelle, intellectuelle, familiale, civique, artistique ?

(2) ***Indiquez :***

a) Quelles connaissances enseignées par l'école vous ont été utiles;

b) Quelles connaissances enseignées par l'école vous ont été inutiles;

c) Si l'organisation, la forme du travail, les leçons et les devoirs, la discipline, ont favorisé ou gêné votre formation.

(3) ***Le milieu économique, technique et social évolue à un rythme accéléré, l'école devrait donc s'adapter à ce rythme nouveau. A votre avis :***

a) L'école doit-elle enseigner davantage ? Dans quelles matières et pourquoi ?

b) Ou bien l'école devrait-elle s'appliquer à enseigner autrement, d'une façon plus intelligente, moins dogmatique et plus vivante ?

c) Qu'est-ce qui vous sert le plus dans la vie : les connaissances scolaires ou la possibilité de chercher, de juger et de découvrir ?

(4) ***L'école prépare-t-elle suffisamment les enfants au travail ?***

Dans cette action l'école est-elle favorisée ou gênée : par la situation familiale, le logement, les organisations de jeunesse, les journaux illustrés, le cinéma, la radio, la T.V., etc. ?

(5) ***Que pensez-vous de la discipline scolaire ?***

a) Etes-vous partisan d'une discipline autoritaire et pourquoi ?

b) Pensez-vous que les punitions sont nécessaires, utiles, inopérantes, nuisibles ?

c) Pensez-vous qu'on pourrait arriver à une autre forme de discipline, librement consentie, déterminée par le travail en commun et la coopération ?

(6) ***Les parents sont souvent absents de la maison : la rue est bruyante et dangereuse, moralement et physiquement.***

a) Que devrait faire la société pour combler ce vide creusé entre la famille et la classe ?

b) Etes-vous partisan des études ancien modèle avec devoirs et leçons ?

c) Souhaiteriez-vous l'organisation d'œuvres post et péri-scolaires avec possibilité de travail artisanal, de préapprentissage ou d'art ?

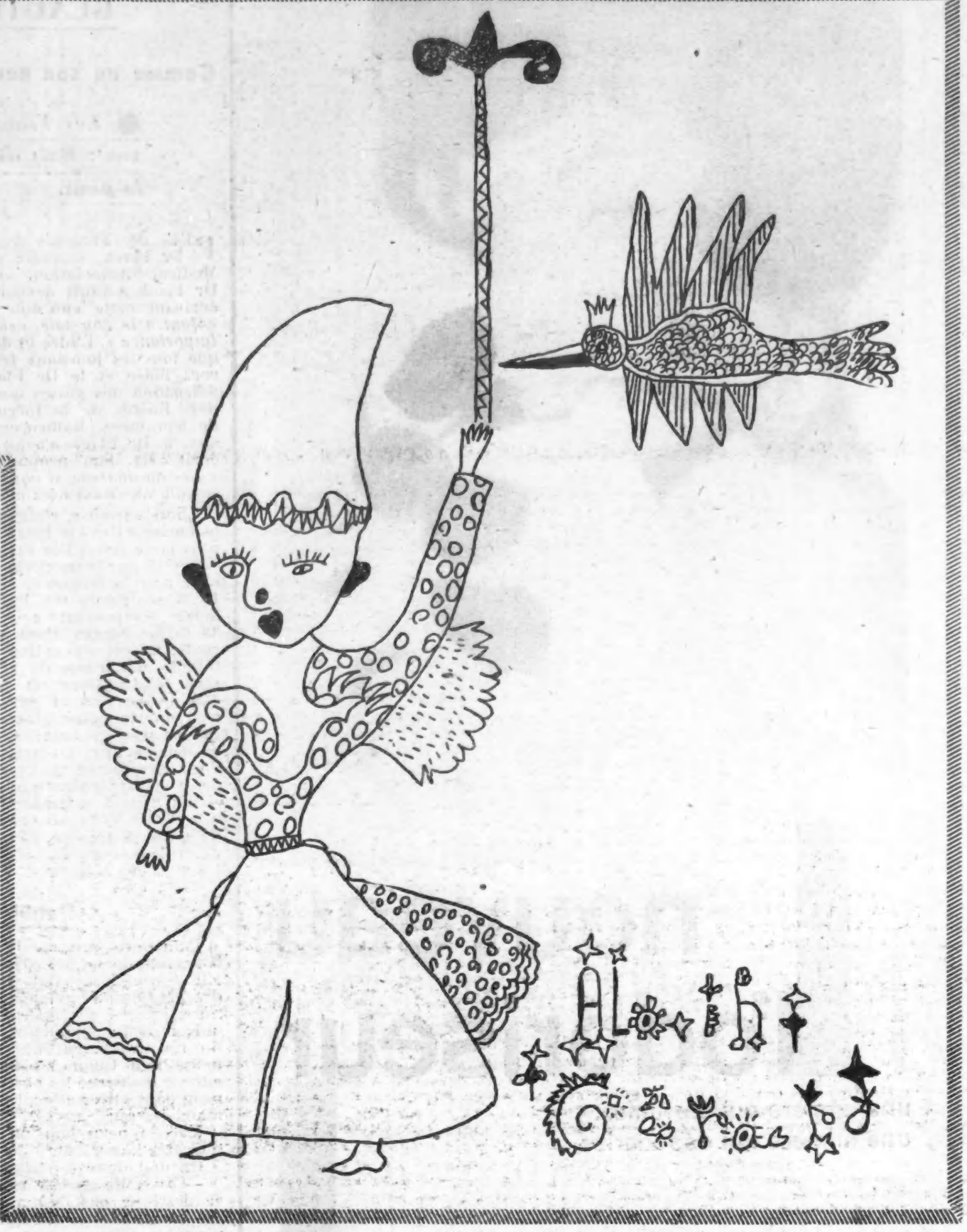
(7) ***Dans vos rapports avec les adolescents qui, ayant quitté l'école, entrent dans la production :***

a) Quelles faiblesses et insuffisances avez-vous constatées (esprit d'initiative, conscience professionnelle, connaissances techniques, connaissances générales, goût du travail, curiosité) ?

b) Selon vous, que devrait faire l'école à tous les degrés pour pallier cela ?

(8) ***Observations et suggestions diverses.***

Ajoutez à votre réponse nom, adresse, profession ou fonction. Précisez si vous avez fréquenté l'école primaire seulement et jusqu'à quel âge ; l'école secondaire, et jusqu'à quel âge.



C. FREINET. — Dans les examens, nos élèves présentent une exceptionnelle maturité qui nous vaut, statistiques faites, des succès nettement supérieurs à ceux des écoles traditionnelles. Nous avons d'ordinaire les plus fortes proportions et les premières places au C.E.P.

D'autre part, si nos résultats n'avaient pas été au moins égaux à ceux obtenus par les méthodes traditionnelles, nous n'aurions pas à l'heure actuelle des milliers de maîtres d'écoles publiques employant nos techniques. Enfin, quand nos élèves partent dans une autre école, ils savent beaucoup mieux réagir et cela se comprend, puisque nous avons fait une préparation en profondeur.

L'EXPRESS. — Votre méthode s'adresse-t-elle à tous, ou surtout aux enfants qui ont des difficultés à l'école ?

C. FREINET. — Il est des enfants qui ont tellement de possibilités dans les divers domaines qu'ils peuvent progresser normalement malgré l'école. Disons qu'il y en a 10 %, peut-être moins. Tous les autres sont handicapés par une impossible adaptation. L'école les rejette en les qualifiant, bien vite et injustement, de retardés, de déficients et d'anormaux. Nos méthodes les rattrapent.

Mais pensez à ce qu'on obtiendrait des enfants dits « normaux » si nous pouvions par nos méthodes élargir l'horizon devant eux, leur donner motivation et but, éclairer leur route, les mobiliser et les enthousiasmer ? Ce sont des résultats décuplés que l'on devrait obtenir.

Or, l'enfant n'aime pas piétiner. Il court sans cesse, grimpe et s'acharne. Ce n'est qu'à l'école qu'il s'endort.

Et les officiels ?

L'EXPRESS. — Dans quelle mesure l'enseignement officiel a-t-il adopté vos idées ?

C. FREINET. — Nous avons toujours travaillé pour que, grâce à nos techniques mises au point dans des écoles publiques, l'école nouvelle ne demeure pas le privilège d'une minorité d'enfants aisés. Aujourd'hui, les techniques Freinet sont appliquées dans des milliers d'écoles françaises ; elles se développent dans une quinzaine de pays ; cinq mille journaux scolaires paraissent chaque mois. Nous ne rencontrons pratiquement plus d'opposants parmi les hautes autorités de l'enseignement ; mais il faut dire qu'on ne nous facilite pas les choses non plus. Mon école *privée* subsiste avec bien des difficultés (il y a peu de temps que je reçois une petite subvention), elle n'est pas encore reconnue comme école expérimentale, je pense que cela ne saurait tarder. A Paris, nous n'avons pas une seule véritable école nouvelle œuvrant selon nos techniques. De rares classes de ville, en banlieue, utilisent nos méthodes, mais elles sont isolées et nos instituteurs n'ont pu obtenir encore de suivre leurs élèves pendant plusieurs années. Nous ne sommes souvent que tolérés. Nous n'avons pas d'école formant des équipes d'instituteurs modernes ; l'étude de nos techniques n'est pas au programme des cours de toutes les écoles normales. Les inspecteurs primaires ne peuvent ni interdire ni imposer une méthode pédagogique, les instituteurs gardent toute liberté en ce domaine. La plupart d'entre eux suivent nos efforts avec sympathie, d'autres avec enthousiasme, d'autres avec méfiance ou prudence excessive.

L'EXPRESS. — Ces techniques pourraient-elles être étendues à l'enseignement secondaire ?

C. FREINET. — Les classes du deuxième degré en bénéficieraient plus que les nôtres encore parce qu'elles sont dans l'ensemble beaucoup plus scolastiques, avec des résultats très décevants.

Mais il y faudrait modifier totalement la technique de travail : abandonner la pratique à peu près exclusive des exposés magistraux et des leçons, rapprocher les élèves du maître et donc trouver un système scolaire moins formel et moins inhumain que les écoles-casernes de vingt, trente ou quarante classes. Il y faudrait des classes d'expérimentation et de recherche, des outils de travail multiples, des bibliothèques, une conception nouvelle de l'effort, du travail et de la culture, et vingt-cinq enfants par classe.

L'EXPRESS. — Ne pensez-vous pas que l'enseignement traditionnel a déjà fait beaucoup de progrès ?

C. FREINET. — Les réformes partielles faites jusqu'à maintenant ne semblent pas avoir donné les résultats attendus. Jamais on n'a rencontré plus d'inadaptés dans les écoles, jamais on n'a dénoncé avec autant de vigueur le niveau extrêmement bas de certaines classes. Tout le monde sent que, malgré le dévouement, le labeur souvent incroyables des maîtres, quelque chose ne va pas à l'école.

Mais ceux qui connaissent le mieux les erreurs de la formation traditionnelle sont ceux qui en ont réellement souffert, ceux qui, à la lumière de leur maturité d'adultes, réfléchissent sur des expériences souvent malheureuses.

C'est pourquoi nous avons établi un questionnaire pour notre Congrès de Mulhouse sur le thème : l'Ecole face à l'évolution moderne. Toutes les réponses seront intéressantes et aideront à dresser un bilan exact, et sans parti pris, de la situation actuelle de notre enseignement aux divers degrés.

Les dessins qui illustrent cette page sont l'œuvre d'un garçon de huit ans, Alain Gérard, élève de Célestin Freinet. Ce n'est pas un enfant prodige, mais seulement, selon son maître, un enfant « libre de s'exprimer ».

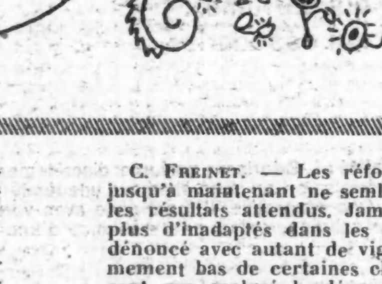
FRANCK & FILS

80, rue de Passy - PARIS

Quinzaine de la blouse

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.



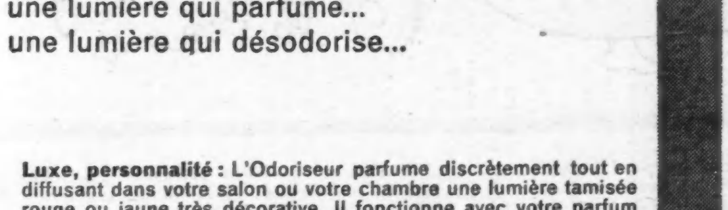
nouveau
l'odoriseur

oscar publicité

une lumière qui parfume...
une lumière qui désodorise...

Luxe, personnalité : L'Odoriseur parfume discrètement tout en diffusant dans votre salon ou votre chambre une lumière tamisée rouge ou jaune très décorative. Il fonctionne avec votre parfum ou votre eau de cologne, créant une ambiance d'une plaisante intimité.

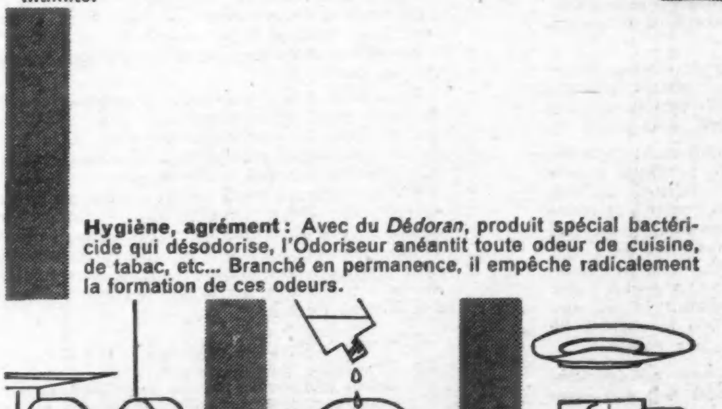
Hygiène, agrément : Avec du *Dédoran*, produit spécial bactéricide qui désodorise, l'Odoriseur anéantit toute odeur de cuisine, de tabac, etc... Branché en permanence, il empêche radicalement la formation de ces odeurs.



L'Odoriseur se branche directement dans n'importe quelle prise de courant.

Versez quelques gouttes de parfum, eau de cologne ou Dédoran dans la coupelle amovible.

Replacez la coupelle... La lampe évapore le produit par rayonnement infra-rouge.



1.980 fr.
(avec en prime une deuxième coupelle de couleur différente)

marque déposée

BEAUTÉ

Comme un sou neuf

● *Les Français se lavent. Mais ils s'abîment la peau.*

PEU de Français connaissent le Dr Flack, sommité de la British Medical Association. Pourtant, le Dr Flack a failli devenir célèbre en écrivant cette énormité : *« Si votre enfant a le cou sale, cela n'a aucune importance »*. L'idée fit du bruit. Presque tous les journaux français reprirent l'idée et le Dr Flack reçut en délégation des gosses qui se voyaient déjà libérés de la fureur hygiéniste de leur mère. Malheureusement pour eux, le Dr Flack n'avait pas du tout écrit cela. Son propos exact était : *« Le cou douteux si vous voulez, mais surtout lavez-vous les mains »*.

Chose curieuse, c'est en France que la fausse « théorie Flack » avait eu le plus large écho. Les Français n'aimeraient-ils pas la propreté ? Sans doute, chez nous la baignoire reste un luxe : 17 % seulement des logements de la Seine comportent une salle d'eau. 80 % des ruraux n'ont pas l'eau courante. La consommation de savon de toilette des Français reste une des plus faibles pour un pays évolué : 425 gr. par an et par individu en moyenne (à peine plus de deux gros savons pour le bain). Contre 705 gr. en Belgique, par exemple. C'est le tiers de la consommation anglaise, le quart de la consommation américaine.

Mais il faut se garder de juger trop vite. Si les Français consomment peu de savon de toilette, ils utilisent beaucoup le savon de ménage pour se laver. Et ils s'abîment la peau.

Double problème

Pour être propre, il faut se débarrasser de la poussière accumulée, elle se transforme très vite en crasse ; des productions cutanées : sueur, matières grasses, particules de peau usée qui se détachent au fur et à mesure du renouvellement des cellules ; du maquillage (pour les femmes) : mal enlevé, il obstrue les pores, empêche la peau de respirer et peut provoquer les maux les plus graves.

Mais la peau joue un rôle protecteur très important.

On doit donc lui laisser :

— assez de graisse pour qu'elle ne se dessèche pas. Sinon elle flétrira ;

— toute son acidité qui constitue la véritable défense contre les microbes. Il faut donc laver la peau comme on lave un tissu fragile.

Quatre bons nettoyants

Il existe quatre grands agents de nettoyage et de conservation de la peau. Chacun a ses avantages et ses inconvénients.

● L'EAU CHAUDE : Elle dissout les graisses. C'est le produit de nettoyage le moins cher, mais pas le meilleur. Elle ne nettoie pas tout. Pour enlever du cambouis avec de l'eau, il faudrait se brûler ou s'arracher la peau à fo ce de frotter. De plus, l'eau est souvent alcaline (à Paris notamment) et l'ab is de produits alcalins contrarie l'acidité de la peau.

● Pour le visage et le cou : on peut corriger ce dernier inconvénient avec du borate de soude (une demi-cuillerée à café par litre). On peut aussi utiliser de l'eau de pluie. Mais, à Paris, elle n'est jamais pure : elle contient trop de poussières chimiques en suspension. On peut aussi employer l'eau minérale non gazeuse.

● Pour le corps : le meilleur moyen de se laver à l'eau sans s'abîmer la peau est le bain de vapeur. Même si l'on se croit très bien astiqué, le bain de vapeur est révélateur. Mais trop fréquents ou trop chauds, les bains de vapeur sont dangereux.

● LE SAVON : Dans sa formule la plus simple, c'est un composé de matière grasse et de soude. Lorsque le savon entre en contact avec l'eau, la soude est libérée et c'est elle qui nettoie, le corps gras ayant pour effet d'atténuer les effets décapants. Les savons de toilette contiennent le minimum de soude, mais ils sont tout de même alcalins et dessèchent la peau.

● Pour le corps : les savons de bonnes marques sont sans aucun danger. Ils doivent simplement bien mousser. Un savon qui ne mousse pas, c'est la preuve que la soude n'a pas été libérée et il n'a aucun pouvoir nettoyant. Les plus « moussants » sont les savons à base de lait de coco (Lux, Monsavon).

● Pour le visage et le cou : ce sont les parties les plus fragiles et les plus malmenées par le savon. Il vaut mieux utiliser des savons « surgras » qui contiennent de la lanoline ou de la glycérine et qui regraissent la peau après l'avoir trop dégraissée (Baby chez Chéramy, Savon des Pharmaciens). Pour les peaux fragiles, on peut remplacer le savon par un saponifiant, composé chimique dont la formule la plus courante (et non commerciale) est tout bonnement celle de la mayonnaise : un jaune d'œuf + une goutte d'huile. Les saponifiants ont les propriétés mousseuses et détergentes du savon sans en avoir les inconvénients.

● Pour les cas spéciaux : les savons acides (dermacide, lactacide) sont un moindre mal et peuvent être utilisés par tous (en pharmacie).

● LES CORPS GRAS : D'origine végétale (huile d'amande, par exemple), animale (axonge) ou minérale (vaseline), ils entrent en composition dans les crèmes de nettoyage et les laits démaquillants. Ils ont un gros avantage : ils nettoient bien sans dessécher la peau. Et un inconvénient : ils graissent trop certaines peaux et les empêchent de respirer.

● Pour le corps : on ne les utilise pratiquement pas, sauf le savon minéral, pour enlever le cambouis, par exemple.

● Pour le visage et le cou : ce sont les meilleurs démaquillants. On les passe avec un coton en changeant de coton jusqu'à ce que celui-ci reste propre. Il est inutile de laver le visage à l'eau ensuite.

● LES SOLVANTS VRAIS : L'alcool, l'éther, sont les produits types de ce groupe. On ne les emploie jamais purs pour nettoyer. Mais, en solution, ils ne sont pas néfastes. L'alcool entre en composition dans les eaux de Cologne.

○ Pour le corps : on peut employer les eaux de Cologne en grande quantité. A condition qu'elles ne soient pas trop fortes. Au-dessus de 60°, elles devraient être « coupées » d'un peu d'eau si on ne veut pas trop dessécher la peau.

Certains médecins ne veulent pas que l'on frictionne les bébés à l'eau de Cologne parce que la peau absorbe toujours un peu d'alcool. On a constaté des cas d'éthylisme chez des bébés frictionnés trop souvent. Il vaut donc mieux réserver l'eau de Cologne aux mains et aux pieds des bébés et ne pas en être trop généreux.

● Pour le visage et le cou : on ne devrait jamais se servir d'eau de Cologne pure pour le visage et le cou, sauf si on a la peau vraiment très grasse. Si après un savonnage ou un bon démaquillage on passe un coton imbibé d'eau de Cologne, il peut être encore noirâtre. Cela prouve que ni le savon ni le démaquillant ne nettoient vraiment à fond mais, selon les dermatologues, il ne faut pas trop s'en préoccuper. Sinon la peau s'abîmera très vite. Pour les femmes, le remède est simple : un nettoyage de peau fait par un spécialiste de temps à autre. Pour les hommes, ils ont généralement la peau moins incrustée parce qu'ils ne se maquillent pas.

Selon votre peau

Entre ces quatre moyens d'être astiqué, comment choisir ? C'est la nature de la peau elle-même qui dicte le choix, surtout pour le visage et le cou qui sont les plus délicats parce que les plus exposés. Voici les impératifs à la fois de l'hygiène et de la beauté :

● PEAU NORMALE : Nettoyage au savon normal ou modifié (surgras, acide) ou crème pour peau normale (souvent non grasse, à base de cire ou d'hydrocarbure).

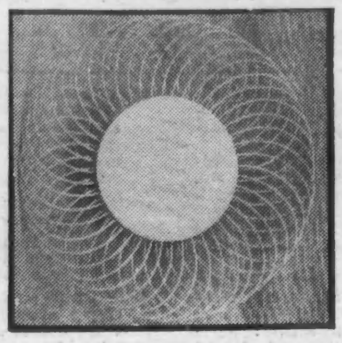
● PEAU GRASSE : Savonnage pour la dessécher ; si c'est insuffisant, lotionner à la liqueur d'Hoffmann : éther + alcool en parties égales.

○ PEAU SÈCHE : Nettoyage avec un corps gras (lait). Si elle est très sèche, enduire ensuite d'une fine pellicule de crème spéciale.

● PEAU MIXTE : Agir comme si on avait deux visages, savonner les parties grasses, graisser les parties sèches. C'est fastidieux, mais on n'a pas encore trouvé de produit miracle pour peaux mixtes.

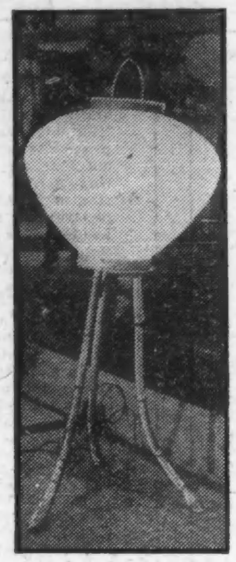
Il est facile de reconnaître son type de peau : les peaux sèches s'écaillent facilement, elles « tirent », elles ont tendance aux dartres. Les peaux gras-

L'hôtesse japonaise du Printemps avec sa boîte à main.



Plateau d'osier filigrané.

Vase à saké et coupe à riz.



Lanterne de papier sur son trépied.

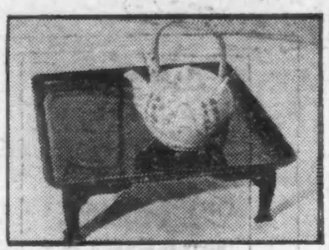
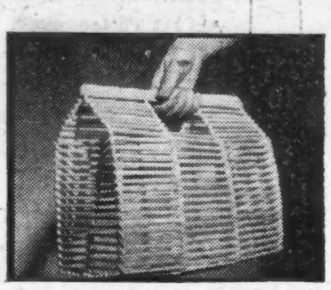


Table à saké et théière blanche.



Fourre-tout de bambou articulé.

ses sont huileuses, elles ont tendance aux points noirs. Un point noir n'est jamais signe de malpropreté, c'est un excès de sébum qui s'oxyde au contact de l'air. Mais c'est un signe que la peau a besoin d'être soignée par un spécialiste. Enfin, il ne faut pas oublier que la nature de la peau peut se modifier avec l'âge ; un vieillard n'a jamais la peau grasse.

VU A PARIS

Des objets « pas cher »

● Ils sont arrivés du Japon dans trois magasins parisiens.

TROIS expositions japonaises sont actuellement présentées au public parisien.

Pourquoi trois ? Parce que l'Exposition française de Tokyo ayant remporté un extraordinaire succès, le gouvernement français a autorisé l'importation d'objets japonais à titre de réciprocité. Mais, pour ne pas favoriser un établissement plutôt qu'un autre, les services financiers ont demandé aux directions respectives des magasins intéressés de se mettre d'accord pour que la présentation de ces objets ait lieu simultanément.

Les prix japonais sont extrêmement bas par rapport aux prix occidentaux. Même augmentés des droits de douane très élevés qui les frappent, ils restent intéressants pour l'acheteur français.

Mme Express a donc sélectionné, pour les amateurs d'exotisme, quelques très bons objets (1).

AU PRINTEMPS

Elégance et poésie

L'exposition japonaise du Printemps est admirablement « mise en scène ».

Les objets sont choisis en fonction d'un esthétisme dépouillé très « Japon moderne » et utilisables en France. Par exemple :

● Une petite table « à saké » de forme carrée, haute de 15 cm, en précieuse laque noire (4.900 fr.).

● Une théière de fine porcelaine blanche avec lettres japonaises noires la décorant, dont l'anse est en bambou (1.750 fr.).

● Une « boîte à main » pouvant servir de sac, en bambou travaillé en forme de trapèze (1.750 fr.).

● Un lampadaire bas, composé d'une grosse lanterne de papier montée sur un trépied de bois clair (4.250 fr.).

● Des assiettes à gâteaux en forme de feuilles plates, de couleur céladon (l'une : 395 fr.).

● Des bols de la taille d'un rince-doigts également céladon, ayant la forme d'une grosse fleur (l'un : 395 francs).

● Des boîtes à thé de forme cylindrique dont l'intérieur métallique à couvercle est parfaitement étanche et dont l'extérieur est en fin bois de cerisier (trois tailles : 1.200, 1.350 et 1.400 fr.). Et... pour ceux que cela intéresse, des boîtes de pastels, de longs pinceaux de soie et des cannes à pêche.

AUX GALERIES LAFAYETTE

Richesse et confort

La présentation des Galeries Lafayette est gaie, sans décor étudié.

La sélection d'objets a été faite avec goût et ceux-ci séduisent par la richesse de leur matière.

● Des plateaux de laque qui semblent être en écaille (2.900 fr.).

● Des boîtes à cartes, à cigarettes, à cigares également en laque écaille (4.500 fr.).

● Des pique-fleurs ronds ou carrés permettant seuls d'artistiques bouquets dans des coupes basses (500 fr.).

● Des socles et des supports de bois noir destinés à mettre en valeur des objets précieux (de 450 à 1.200 francs).

● Du papier utilisé au Japon pour monter les cloisons des maisons, joliment translucide, utilisable en parois, paravents, etc. (750 fr. le mètre).

● Des bols à riz en fine porcelaine décorée (l'un : 500 fr.).

● Napperon fine vannerie (350 fr.).

● Une coupe à fruits en bambou coupé (5.500 fr.).

● Une coupe à fruits en vannerie filigranée (500 fr.).

● Un vase à saké (pour une seule fleur) et la coupe à olives ou amandes assortie (250 fr.).

AU BAZAR DE L'HOTEL DE VILLE

Amusant et pas cher

L'exposition du B.H.V. est amusante et variée. Le décor bien planté.

Du bijou de pacotille au beau collier de perles de culture, en passant par les kimonos, les postes à transistors et les poupées à perruques interchangeables, le vieux et le nouveau Japon se donnent rendez-vous.

● Des ombrelles de papier décorées à l'intérieur (680 fr.).

● Un amusant kimono de satin noir brodé de fils d'or (2.950 fr.).

● Un sac « fourre-tout » en bambou articulé qui peut être plié et rangé dans un tiroir ou une valise (1.200, 1.500 et 1.800 fr.).

● Un collier composé de six rangs en chute de perles japonaises (1.500 francs).

● Des corbeilles à pain en vannerie filigranée (depuis 350 fr.).

● Des estampes classiques peut-être, mais toujours jolies (depuis 390 francs).

● Un petit poste à transistors grand comme deux paquets de cigarettes (25.000 fr.).

Et... un livre de Françoise Sagan, « Bonjour Tristesse », dans l'édition japonaise spéciale pour les écoles !

D'autres livres d'auteurs français ou japonais sont également en vente, certains même dédicacés. En particulier le recueil de M. Kowaishi, introducteur du judo en France.

(1) La Samaritaine a malheureusement ouvert son exposition trop tard pour que nous puissions procéder avec sérieux à une sélection des objets proposés.

RECETTES

CORDON BLANC

● Le pain perdu

● GRATINÉ

Des tranches de pain.
3 verres de lait.
2 œufs.
100 gr. de gruyère râpé.
30 gr. de beurre.

Vous coupez du pain rassis en tranches minces que vous trempez dans le lait d'abord puis dans les œufs battus et salés. Placez-les dans le fond d'un plat. Mélangez ensuite le reste du lait et des œufs, battez le tout et recouvrez-en le pain. Là-dessus, une bonne couche de gruyère râpé et quelques noix de beurre. Attendez si possible un quart d'heure avant de mettre à four chaud. Laissez gratiner pendant environ 20 minutes.

● SUCRÉ

Préparation : 10 minutes.
1 verre de lait.
100 gr. de sucre.
2 œufs.
De la cannelle.

Vous disposez quatre assiettes creuses dans lesquelles vous mettez respectivement du lait, du sucre en poudre, des œufs battus, de la cannelle en poudre. Passez successivement vos tranches de pain dans les assiettes en respectant l'ordre indiqué. Le pain ainsi préparé se fait frire dans le beurre à la poêle. Quand il est doré des deux côtés, on le saupoudre de sucre ou bien on le tartine avec de la confiture.

CORDON BLEU

● Le poulet farci

1 poulet avec une barde de lard.
2 saucisses.
1 œuf dur.
100 gr. de beurre (mélangé avec du saindoux si l'on veut).
De la mie de pain.
Ail, échalote, persil, muscade.

Vous faites une farce avec le foie (passé 3 minutes à l'eau bouillante), une poignée de mie de pain trempée (soit dans de l'eau, du lait ou du bouillon) et bien pressée, un œuf dur, de l'ail, de l'échalote, du persil, des saucisses. Vous passez le tout à la moulinette, puis vous travaillez à la fourchette avec un peu de beurre ou de saindoux. Salez, poivrez, ajoutez une pointe de noix muscade.

Vous bourrez le poulet avec cette farce, vous faites un point à l'ouverture pour éviter qu'elle ne s'échappe. Puis vous bardez avec le lard.

Vous faites rôtir le poulet soit au four, soit à la casserole.

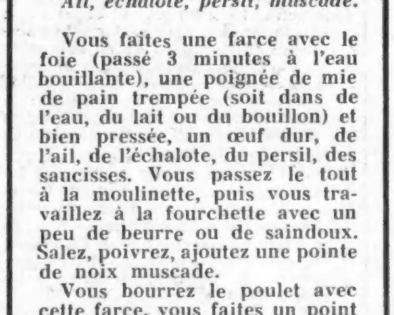
● AU FOUR : quelques noix de beurre et de saindoux sur la bête. Vous faites saisir à four chaud, puis vous modérez ensuite la chaleur. Vous arrosez plusieurs fois au cours de la cuisson.

● A LA CASSEROLE : vous mettez un peu d'huile et de beurre au fond, vous faites dorer le poulet sur les deux faces, puis vous couvrez et vous laissez cuire doucement.

Au moment de servir, si besoin est, vous allongez la sauce avec un peu d'eau bouillante et une demi-cuillerée à café de viandox.

Vous présentez chaque morceau de poulet avec un peu de farce dessus.

SUZANNE ET HENRIETTE.



● cinéma

Le Cauchemar de Dracula : Pour ceux qui aiment avoir (un peu) peur. (*Avenue.* Voir critique en page 32.)

Les Rendez-vous du Diable : Dans les cratères des volcans « comme si vous y étiez ». (*Marbeuf, à partir du 13 février.*)

Sueurs froides : Un nouvel Hitchcock moins humoristique et plus diabolique que les autres. (*Elysées Cinéma, Lord Byron.*)

Les Enfants perdus : Les horreurs de la guerre au XVIII[e] siècle. Nous avons trouvé ce film tchèque naïf

Et Dieu créa la femme : La naissance de B.B. (*Hollywood.*)

De la bouche du cheval : Alec Guinness dans une vie de bohème insolite, vous fera rire... jaune. (*Quartier Latin.*)

Henri V : Un film remarquable, scénario et dialogue de Shakespeare, mis en scène et interprété par Laurence Olivier. (*Studio Bertrand*).

Quai des Orfèvres : Jouvet dirigé par Clouzot dans un bon policier. (*Dominique.*)

O Cangaceiro : Exotisme du Brésil : les bandits y sont brutaux et attachants. (*Studio 43*).

Le gorille vous salue bien : Série noire nouvelle manière : la DS 19 prend la relève de la traction avant (*Magic-Charonne.*)

En cas de malheur : Bardot, Gabin dans une histoire assez sordide de Simenon. Du travail bien fait. (*Denfert.*) et lent, mais certains le jugent admirable. (*Pagode.*)

Jour de colère : Dreyer dans la magie du moyen âge. (*Agriculteurs.*)

Le Cri : Dans une Italie d'hiver insolite, une histoire désespérée. (*Studio Ursulines*).

Arsenic et vieilles dentelles : Cary Grant empoisonne avec humour « les dames aux chapeaux verts ». (*Calypso.*)

Les Amants : La plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Broadway à partir du 13 février.*)

Les Grandes Familles : Les grands bourgeois français tels qu'ils sont, ni caricature ni complaisance. Gabin remarquable. Une plaisante soirée. (*Royale, Saint-Lazare-Pasquier, Cinévog-Saint-Lazare, Festival, Royal Haussmann, Studio Etoile.*)

Les Tricheurs : Surboums et Jaguar. Carné décrit le mal du siècle. Les tricheurs y viennent avec leurs parents. (*Rio Opéra, Ciné Panthéon, Pépinière, Raimu, Astor, Plazza, Scarlett. A partir du 13 février.*)

● télévision

Jeudi 12 février a 21 h. 35 : « A vous de juger » : Toute l'actualité cinématographique de la semaine, commentée avec esprit et compétence par François Chalais.

Vendredi 13 février a 20 h. 35 : L'affaire Steinhel sera évoquée dans « En votre âme et conscience », l'émission « judiciaire » de Pierre Dumayet, Pierre Desgraupes et Claude Barma. Le 31 mai 1908, le peintre Steinhel et sa mère sont trouvés assassinés ; Mme Steinhel, elle, est vivante, bâillonnée et faiblement ligotée aux barreaux de son lit. Elle raconte que les meurtriers sont trois hommes barbus. La coupable est-elle Mme Steinhel ?

Samedi 14 février a 22 h. 40 : « Gros Plan sur Serge Reggiani ». On emploie trop peu cet excellent comédien que l'on a cantonné dans des rôles de gouape ou de traître. En revoyant des extraits de ses films : « Le Carrefour des Enfants perdus », « Les Portes de la Nuit », « Casque d'or », on s'aperçoit combien c'est injuste.

Dimanche 15 février a 18 h. 15 : « L'heure du thé à Londres ». Pierre Tchernia et François Chatel sont invités chez Mr et Mrs Thomas, Anglais moyens. Avec eux ils parleront... de tout ce dont on parle à Londres et prendront (afin d'en faire profiter les téléspectateurs français) une leçon de vrai « Five o'clock tea ».

Dimanche 15 février a 22 h. 5 : « Plaisir des Arts ». Au sommaire du second numéro de ce magazine des arts de Jacques Floran et Jean-Luc Dejean composé avec la collaboration de Max-Pol Fouchet : le peintre Manessier, la collection Walter, l'exposition Utrillo et une interview d'Aragon

Mardi 17 février a 20 h. 35 : « La Confession », pièce inédite de Charles Morgan. Il y a un an mourait l'auteur de « Sparkenbroke » et du « Fleuve étincelant ». A l'occasion de cet anniversaire, la R.T.F présente sa dernière œuvre. « La Confession ».

● siné-sélection

● concerts

CLASSIQUES

Dimanche 15 février a 15 h. : L'excellent ensemble de chambre Jean-Marie Leclair, spécialiste de la musique ancienne, offre sous la direction de Jean-François Paillard un programme consacré à quelques œuvres du XVIII[e] siècle (*Salle Gaveau*).

Dimanche 15 février a 17 h. 45 : Un programme de musique russe d'un académisme désolant ne doit pas nous faire oublier la présence du jeune pianiste Gabriel Tacchino, un des plus sûrs espoirs de sa génération. (*Châtelet*)

Lundi 16 février a 21 h. : Les Concerts Chouteau avec le concours du violoncelliste Marcel Hubert et de la cantatrice Eva Rehfuss, nous rappellent opportunément que nous célébrons cette année le 150[e] anniversaire de la mort de Haydn. (*Salle Gaveau*).

JAZZ

Samedi 14 février a 18 h. et 24 h. : Horace Silver Quintet, avec Blue Mitchell (tp), Junior Cook (ts), Calvin Taylor (b), Louis Hayse (dm). (*Olympia*).

● occasions

Je propose

● Drap brodérie Colbert avec taie d'apparat. SEG. 56-50.

● Appareil a photo 35 mm. Agfa Ambi-Silette avec téléobjectif et filtres. Téléph. entre 13/16 h. : POI. 24-79. CARLIN.

● Bibliothèque démontable OSCAR Acajou ciré, six éléments vitres et portes à glissière et radiateur mobile butane PIGEON, état neuf gris clair nickel. Tél. matin MED. 28-88.

● Poste radio Pathé combiné avec tourne-disque. Etat neuf. Fonctionnement impeccable. 30.000. Tél. matin, de 9 à 10 h. DID. 76-39.

● Singer Zigzag Automa. 306. Mach. à coudre de ménage. Ultra perfection, import. améric. Coutures droites, surjets boutonnières, boutons, broderie, reprises, plissés, fronces. NEUVE, VALEUR 140.000, à céder 80.000 avec tous accessoires. FEYTOUT, 47, bd Gouvion-Saint-Cyr. Tél. GAL. 03-23.

● Skis suisses renforcés acier, fixation Kandaar, taille 1 m. 95. Patins anglais figure pour homme, jamais portés. 41. SEG. 69-60.

● Camera Kodak. Magasin 16 mm. Révision garantie. TRO. 34-98.

● Skis, chaussures, équipement. Vêtements dame et jeune fille, tailles 44 et 38. LAB. 80-34.

● Additionneuse électrique et imprimante Underwood-Sundstrand, Mle 11.140 P. Etat neuf. AUTeuil 85-57 le matin de 9 à 12 heures.

● Bureau moderne 180×90 cm. en palissandre 85.000 fr. et table à dessiner « UNIC » 150×100, 80.000. ROUDAKOW. RIC. 89-67. Heures de bureau.

● théâtre

L'Hurluberlu : Alceste 1959 ou le « Réactionnaire amoureux ». Un Anouilh drôle et douloureux. (Voir la critique de Robert Kanters en page 32. *Comédie des Champs-Elysées.*)

Les Possédés : Albert Camus a fait son « pèlerinage aux sources » en adaptant le roman de Dostoïevski. Travail fidèle et intelligent d'un exellent homme de théâtre. (*Antoine.*)

Les Caprices de Marianne et Les Femmes savantes : Un spectacle de jeunesse et de bonheur. (*T. N. P.*)

Le Soulier de satin : Une grand-messe claudélienne fort bien célébrée, sous les plafonds galants du Palais-Royal. (*Palais-Royal*)

La Vie parisienne : Le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. Une soirée qui chasse les plus solides idées noires. (*Palais-Royal.*)

La Bonne Soupe : Une femme ambitieuse raconte sa vie (jeune, elle a le visage de Nicole Courcel ; âgée, celui de Marie Bell). C'est presque un film en chair et en os, signé Félicien Marceau. (*Gymnase.*)

Deux sur la balançoire : Les problèmes de ce mari américain ne passionnent pas les Français, mais Annie Girardot dirigée par Visconti, vaut la soirée. *Ambassadeurs.*)

Le Journal d'Anne Frank : Le document poignant laissé par une petite fille. (*Montparnasse-Gaston Baty.*)

● expositions

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange avec la collaboration de : Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Rosie Maurel, Ariane Misrachi, Suzane et Henriette.

Toulouse-Lautrec : les chefs-d'œuvre du Musée d'Albi, à Paris, jusqu'au 15 mars. (*Musée Jacquemart-André, boulevard Haussmann*).

Abstraits yougoslaves : orthodoxie de l'abstraction au pays du « socialisme hérétique » (*Denise René, 124, rue La Boétie*).

Peinture chinoise : 1850-1950, les cent dernières années d'une tradition millénaire. (*Maison de la Pensée française, rue de l'Elysée*).

Buffet : son exposition annuelle, cette fois sur le thème de New York dont les buildings s'adaptent naturellement au style du peintre. (*David et Garnier, avenue Matignon*).

Gillet : parmi les jeunes abstraits d'aujourd'hui, le plus brillant représentant de la tendance « classique ». (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré*).

Miro : ses « constellations » étincelantes de grâce et de poésie goguenarde (*Berggruen, 70, rue de l'Université*).

Francis Bott : le maître actuel de la gouache. Depuis deux ans environ, il compte parmi les « grands » de la peinture abstraite. (*Legendre, rue Guénégaud*).

Aeschbacher : un jeune qui cherche et dont la recherche constitue déjà une œuvre. (*La Roue, rue Grégoire-de-Tours*).

Flavio-S. Tanaka : romantisme de la tâche considérée comme une fleur. (*Arnaud, 34, rue du Four*).

Petriconne : poésie du réalisme rustique. (*Pro Arte, 8, rue de Miromesnil*).

Galerie MAEGHT
BRAQUE, LEGER, CHAGALL, KANDINSKY, MIRO, GIACOMETTI, CALDER, BAZAINE, TAL COAT, UBAC, PALAZUELO, CHILLIDA.

JEANNE BUCHER - 9 ter, bd Montparnasse
AGUAYO - BATTA - CHELIMSKY
FIORINI - LOUTTRE - MOSER
NALLARD

Galerie h. LE GENDRE
31, rue Guénégaud - DAN. 20-76
FRANCIS BOTT
GOUACHES
Jusqu'au 4 mars

GALERIE CHARPENTIER
CENT TABLEAUX PAR UTRILLO
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

DENISE RENE 124, rue La Boétie
ART ABSTRAIT EN YOUGOSLAVIE

GALERIE FURSTENBERG
4, rue Furstenberg
BALINT
Du 3 au 17 février

LA COUR D'INGRES
JAOUËN
ELLEOUËT
17, quai Voltaire (cour) - 3-24 février

Studio PAUL FACCHETTI - 17, rue de Lille
TATSUHIKO HEIMA

TÉLÉVISION
DEPANNAGES SUR PLACE DANS LA JOURNEE ● FORFAITS ANNUELS ● ECHANGES ET VENTES DES MEILLEURES MARQUES AUX MEILLEURES CONDITIONS ●
DIGECO
SPECIALISTE DE LA TELEVISION PROFESSIONNELLE ET COMMERCIALE - 9, BOULEVARD MALESHERBES
S.A. CAPITAL : 30.000.000 - R.C. Seine 54 B 2410 PARIS-8°
ANJou 53-73

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 16	20 h.	FAUST	Mercr. 18	20 h.	LOUISE
Mercr. 18	20 h. 30	LES CAPRICES DE CUPIDON PHEDRE - ENTRE DEUX RONDES - LE PALAIS DE CRISTAL	Jeudi 19	20 h. 15	MANON
			Vendr. 20	20 h.	CAVALLERIA RUSTICANA LA TOSCA
Vendr. 20	20 h.	LE BAL MASQUE	Samedi 21	21 h.	ISOLINE
Samedi 21	20 h. 30	L'ATLANTIDE	Dim. 22	14 h.	CARMEN
Dim. 22	20 h.	FAUST	Dim. 22	21 h.	LES PECHEURS DE PERLES

(A.P.)
M. MHAJOUBI AHARDANE
« *Ils sont discrédités.* »

(A.F.P.)
ALLAL EL FASSI
« *De nouveaux profiteurs.* »

(A.F.P.)
MEHDI BEN BARKA
« *J'avais un devoir moral.* »

(*Suite de la page* 14)

Auprès d'Allal el Fassi se tient un jeune turc de l'Istiqlal qui est depuis la crise le fidèle lieutenant de Si Allal, M. Boucetta. C'est ce dernier qui ajoute :

« Les jeunes avec Ben Barka? C'est faux. Nous avons dû empêcher tous nos amis de démissionner de l'administration pour ne pas désorganiser le pays... »

Les trois forces

L'air de Rabat sent déjà les scandales. Le linge sale ne se lave plus en famille. Les accusations s'étalent au grand jour. Elles éclabousseront fatalement tout le monde. Qu'en pense M. Ben Barka ?

Je suis allé le lui demander à l'Assemblée nationale consultative dont il est le président. Il reçoit dans un vaste bureau où tout est fonctionnel, moderne. Aux murs, sous le portrait de Mohamed V, une gigantesque carte d'Afrique. Dans la bibliothèque, beaucoup de livres parmi lesquels je note : « Les sept piliers de la sagesse », de Lawrence ; « Lyautey le Marocain », du général Catroux ; « La Civilisation du désert », de Montagne ; des textes de Jaurès, des études sur la Chine...

Ben Barka parle rapidement, avec aisance, jonglant avec les idées. Il s'interrompt dix fois pour répondre au téléphone, régler les détails d'une tournée urgente. Mais il ne perd pas une fois le fil de ses propos :

« Il ne s'agit nullement d'une question de personnes. Ces querelles sont maintenant dépassées. La situation ne pouvait pas durer. Avec ou sans moi, le mouvement de révolte du 25 janvier aurait eu lieu. On ne pouvait plus tromper le peuple. La pression de la base est devenue la plus forte. Le pourrissement à l'intérieur du parti nous imposait d'agir. Peu importe qu'Allal el Fassi récupère les anciens cadres. Ce qui m'intéresse, ce sont les nouvelles élites qui ont gardé le contact avec le peuple. Je veux un Istiqlal rénové. Il nous faut réussir une synthèse entre les trois grandes forces du Maroc, les syndicalistes, le paysannat et la résistance. C'est la résistance qui nous servira de pont avec le monde rural trop délaissé par les gouvernements précédents.

Les anciens programmes de l'Istiqlal sont restés lettre morte. Nous les ferons revivre. Pour l'instant, il faut faire participer chaque citoyen à la vie politique du pays. C'est la seule façon de conquérir vraiment notre indépendance. L'indépendance du peuple. Et non la substitution d'une domination à une autre. Mes propres responsabilités passées ? Oui, j'ai fait partie du système de l'Istiqlal. Je ne peux le nier. C'est pourquoi j'avais aussi le devoir moral de provoquer un sursaut... »

Bref, le Maroc se trouve à la croisée des chemins. Son expérience dépasse le cadre de ses frontières.

Pays sous-développé, « *émergent* », dit Ben Barka, il est l'exemple d'un Etat qui tente, dans un cadre libéral et capitaliste, de trouver la voie la meilleure pour élever son niveau de vie et réaliser la promotion humaine de ses habitants. Mais il pose au même moment une question particulièrement grave : est-ce que les cadres intellectuels et bourgeois qui ont été le moteur de sa libération sont capables de mener à son terme l'évolution que les masses réclament ?

La crise politique actuelle a prouvé que l'Istiqlal avait perdu son monopole. Des forces nouvelles cherchent à s'exprimer et le nouveau langage des deux fractions istiqlaliennes peut amener leurs leaders à « recoller » aux aspirations populaires.

Pour l'instant, le divorce est encore frappant. Le roi demeure le seul lien entre les différentes couches de la population. Il demeure l'arbitre qui intervient par touches imperceptibles, mais qui semble avoir choisi de ne s'opposer à aucune expérience.

C'est pourquoi on regrette à Rabat que son prestige ait été légèrement atteint ces dernières semaines. Moins de son fait que par ce qui a été fait en son nom. Le Marocain moyen comprend mal qu'Adi ou Bihi soit passé en jugement et ait été condamné à mort malgré l'aman royal, le pardon : il n'est guère sensible aux subtilités juridiques qui ont motivé la sentence. De même on comprend mal l'ultimatum lancé dans le Rif : il n'avait de sens que s'il était immédiatement obéi. Or, les combats ont continué et l'on a parlé à Rabat à ce sujet de machination destinée à discréditer le souverain.

En fait, il n'en a rien été grâce à l'habileté du prince Moulay Hassan. L'affaire avait été fort mal engagée et pendant quelques heures le Maroc s'est pratiquement trouvé au bord d'une guerre civile. Aujourd'hui, la situation est, semble-t-il, redevenue normale. C'est le prince Moulay Hassan lui-même qui, me recevant au quartier général des forces armées royales, précisait :

« Il n'y a plus de problème dans le Rif. L'ordre est revenu. Il ne reste plus autour du chef de bande Ammeziane qu'une vingtaine d'hommes en fuite. La majeure partie des populations est redescendue dans les douars et les agglomérations. Nous avions des présomptions sur certaines interventions étrangères. Nous avons maintenant des preuves. C'est l'armée qui a pris en main l'administration de ces régions où des erreurs psychologiques, parfois des abus, ont pu être commis... Profondément Marocains, les Rifains ont néanmoins été isolés de leurs frères pendant plusieurs dizaines d'années. Ils appréhendent un peu ce monde inconnu qu'est pour eux le Maroc nouveau. Il nous faut les aider. Les investissements entrepris porteront leurs fruits dans les mois et les années qui viennent... »

Le succès du prince

Ce succès spectaculaire du prince Moulay Hassan, c'est l'armée tout entière qui en bénéficie avec lui après avoir risqué d'être entraînée dans une répression brutale et sans issue, comme ce fut le cas les premiers jours.

Forte d'une trentaine de milliers d'hommes, parfaitement équipée, remarquablement encadrée par des officiers qui ont fait leurs preuves sur bien des champs de bataille, elle est la force la mieux organisée du Maroc moderne. Absente de la scène politique, elle ne pèse pas moins sur les choix des partis et de leurs hommes, d'une manière, il est vrai, encore indirecte, mais souvent décisive. Et l'institution cette semaine d'un service national doublé d'un service militaire obligatoire ne pourra que renforcer son rôle dans le pays.

La réussite du prince Moulay Hassan dans le Rif a été servie par le rôle joué dans la coulisse par les deux chefs du Mouvement populaire : Mhajoubi Ahardane et Abdelkrim Khatib, deux chefs de l'ancienne armée de libération qui ont pris depuis plus d'un an la tête de l'opposition à l'Istiqlal. Il leur reste aujourd'hui à élaborer un programme précis, à prouver surtout qu'ils peuvent attirer les jeunes équipes de techniciens ou d'intellectuels sans lesquelles leur mouvement ne déboucherait sur rien.

Dans le jardin d'une villa confortable des environs de Rabat, sur des tapis posés dans l'herbe, Ahardane joue avec ses enfants. Sec et noueux comme un sarment, on le sent tendu, comme possédé, mais parfaitement maître de lui :

« L'Istiqlal est fini, me dit-il. *Il a eu sa chance et a fait son temps. Il ne s'agit pas de nier le rôle qu'il a joué avant le retour de Mohamed V dans la conquête de la souveraineté marocaine. Mais il a fait la preuve de son incapacité à comprendre réellement le peuple. Le bled n'est rien, alors qu'il représente les trois quarts de la nation. Il veut devenir quelque chose. Voilà des mois que nous luttons pour avoir seulement le droit de nous exprimer.*

Aujourd'hui, c'est Allal el Fassi qui prend la défense des libertés démocratiques et demande l'objectivité de la radio et des journaux. Pourquoi n'a-t-il pas parlé quand son parti était au pouvoir ?

Des enlèvements, des crimes ont été commis. Ils sont demeurés impunis. Des profits scandaleux ont été réalisés, tandis que la misère du peuple ne faisait que croître. L'Istiqlal a fait tout ce qu'il pouvait pour se constituer en parti unique. S'il y a échoué, nous y sommes pour quelque chose.

Ben Barka tente aujourd'hui de se dédouaner en se désolidarisant de l'ancienne équipe. En fait, les uns et les autres sont discrédités. Réussiront-ils à retrouver une audience profonde ? C'est une autre histoire... »

L'adversaire n° 1

Ahardane connaît la force montante qu'il représente. On a dit trop vite qu'il liait son mouvement à celui de Ben Barka. En fait, fort du crédit nouveau qu'il s'est acquis au palais en appuyant Moulay Hassan, il se contente d'écouter, m'a-t-il dit, les avances que lui prodiguent tour à tour les deux tendances rivales de l'Istiqlal dont il était hier encore l'ennemi n° 1. La neutralité même du gouvernement de M. Abdallah Ibrahim peut le servir : on a remarqué à Rabat que le gouvernement prenait ses distances à l'égard des groupes en présence et de M. Ben Barka en particulier. Certes, il y a une bonne part d'attentisme. Pour la première fois depuis l'indépendance marocaine, les hautes autorités n'appuient plus directement et ouvertement un parti.

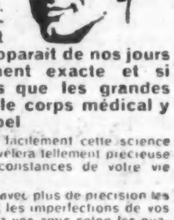
Alors qu'une seule équipe occupait la scène politique, trois grands rôles viennent d'être de nouveau distribués. Allal el Fassi et l'Istiqlal, Ben Barka et les syndicalistes, Ahardane et Khatib, avec l'ex-armée de libération et le bled.

Le Maroc a pris un virage important de son histoire. Populisme, titisme, conservatisme éclairé, toutes les possibilités apparaissent encore au bout de la route. Les programmes, quand ils existent, ne sont pas encore clairs. Mais il est acquis que, désormais, la bourgeoisie ne pourra plus gouverner seule. Le roi a décidé de laisser s'organiser et parler le peuple.

CLAUDE KRIEF.

TIREZ PARTI DE VOS LOISIRS !
INITIEZ-VOUS A LA MORPHO-PSYCHOLOGIE

Le visage... c'est le reflet de l'âme !



LA morpho-psychologie est une science très ancienne, maintenant renouvelée et définitivement expérimentée; elle apparait de nos jours comme rigoureusement exacte et si pleine de ressources que les grandes affaires, les écoles, le corps médical y font couramment appel

A temps perdu, apprenez facilement cette science passionnante, qui se révélera tellement précieuse dans les moindres circonstances de votre vie privée et professionnelle.

Chez vous, vous détecterez avec plus de précision les complexes de vos enfants et les imperfections de vos proches, vous sélectionnerez vos amis selon les qualités profondes reflétées sur leur visage. Au bureau, vous écarterez "scientifiquement" les individus affligés de signes morphologiques inquiétants et de ce fait, vous accorderez votre confiance à bon escient et sans risques. Bref, une connaissance même superficielle de la morpho-psychologie améliorera votre sort, donnera un meilleur équilibre et une plus grande efficience à votre vie sociale et ne manquera pas très vite de favoriser votre réussite. Educateurs, psychotechniciens, hommes d'affaires, ingénieurs et cadres, historiens ethnologues, chefs de famille... ou simples curieux à la recherche d'un violon d'Ingres, initiez-vous aux surprenantes possibilités de la morpho-psychologie et demandez le petit livre gratuit que vous offre aimablement la seule école réellement spécialisée : L'INSTITUT DE CULTURE HUMAINE

Adressez personnellement votre correspondance à son Directeur A E PASSEBECQ, 15 rue des Ch. Bossus à Lille.

ENQUÊTE

L'affaire Odette

Odette, agent secret, c'est pour des millions d'hommes l'image héroïque de la Résistance française. Que vaut cette image ? Une longue enquête de Jean Cau, qui a retrouvé tous les camarades de combat d'Odette, fait le point :

ANNA NEAGLE (*) ET ODETTE
« Devenue intouchable. »

(Keystone)

« **25-8-1942** *Rapport sur le stage de l'agent S 23 : Céline a de l'enthousiasme et paraît avoir bien assimilé l'enseignement qu'elle a reçu pendant son stage. Néanmoins, elle est impulsive et trop hâtive dans ses jugements et elle n'a pas toute la clarté d'esprit nécessaire à l'exercice d'activités subversives. Elle semble avoir peu d'expérience du monde. Elle manque de contrôle sur elle-même et est sujette à des accès d'humeur, quoiqu'elle ne manque pas d'une certaine détermination. Elle a bon caractère et s'entend bien avec la plupart des personnes qui l'approchent. Son principal atout est son patriotisme, joint à un grand désir de se rendre utile à son pays. Sa principale faiblesse est de ne vouloir à aucun prix admettre qu'elle puisse avoir tort. Signé : Le chef de district de l'état-major de la French Section, Baker Street, Londres.* »

« Céline », alias plus tard « Lise », agent secret 23, s'appelle en réalité Odette Samson. D'origine française — son nom est Odette Brailly — elle acquit la nationalité anglaise par son mariage avec Roy Samson dont elle se sépara en 1941. Contactée au printemps de 1942 par la section française du War Office, elle débarquait clandestinement en compagnie de six autres agents secrets dans le sud de la France, afin de s'y livrer à des activités de renseignement et de sabotage. Le 16 avril 1943 — cinq mois plus tard — elle était arrêtée par les Allemands à Saint-Jorioz, près d'Annecy, en compagnie de l'agent britannique Peter Churchill, alias « Raoul ». Emprisonnée à Fresnes jusqu'au mois de mai 1944 — c'est-à-dire pendant plus d'un an — elle fut ensuite déportée à Ravensbruck et libérée en mai 1945. Le 16 août 1946, elle était décorée de la « George Cross », la plus haute distinction civile britannique récompensant le courage.

Roman-feuilleton ?

De ce moment, la réputation d' « Odette Agent S 23 » devait monter chaque jour plus haut. Trois ans plus tard paraissait le récit — revu par elle — de sa biographie. La famille royale à Londres et le Président de la République à Paris honorèrent de leur présence la présentation en Angleterre et en France du film retraçant ses exploits. Mais, lors de la sortie du livre et du film, un groupe de résistants français — membres du même réseau qu'Odette — écrivaient une première lettre à M. Pierre Clostermann, préfacier du livre, pour lui signifier que « *sa bonne foi avait été surprise* » et en adressaient une deuxième au président de l'Association nationale des Cadres de la Résistance, où le mot de « *roman-feuilleton* » était prononcé. Ni l'une ni l'autre de ces lettres ne reçurent de réponse : Odette, sacrée héroïne nationale anglaise, reçue à la cour et couverte de décorations, était devenue intouchable. En janvier, février et mars 56, une revue allemande à grand tirage, « Quick », relate une nouvelle mouture des exploits d'Odette. Cette fois, c'est le capitaine Francis Basin, chef du réseau Olive Buckmaster (1), dont faisait partie Odette, qui élève une protestation et écrit :

« *Tous les Français qui ont été mêlés plus particulièrement aux activités des agents secrets britanniques en France, depuis le début de 1942 jusqu'à leur propre arrestation par la Gestapo, ont lu avec un sourire indigné et narquois ce roman-feuilleton policier allemand. Ils se demandent cependant qui a bien pu fournir à l'auteur de ces articles et du sous-officier allemand qui les a inspirés, les quelques détails pouvant être vrais sur ces « histoires ».* »

Prévenant l'annonce par la revue allemande d'un prochain film consacré à Odette, le capitaine Basin demande la constitution « *d'urgence* » d'un jury d'honneur franco-britannique pour « *exiger que soit précisé quelle est la part de la vérité et celle de la fantaisie et de l'imagination* » dans toute la « *littérature* » consacrée à Odette. Une fois de plus, l'affaire est enterrée. Mais le 23 novembre dernier, le journal anglais « Sunday Dispatch » lève le lièvre — pour de bon cette fois — et titre sur six colonnes : « Six Français mettent en doute les exploits d'Odette et de Peter Churchill. » Aussitôt, les 24 et 25 novembre, le « Daily Mail » et le « Daily Telegraph » contre-attaquent et prennent la défense d'Odette. Celle-ci, de son côté, réplique :

« *Je connais trois des signataires de la déclaration, aucun n'a joué un rôle important dans la Résistance. Je pense qu'ils essaient de créer un rideau de fumée autour des efforts qui sont faits pour démasquer un agent double. Ils sont mal à l'aise à cause des relations qu'ils ont eues avec un certain officier britannique (2). Je connais son histoire depuis quinze ans. Je ne peux pas la dire.* ».

Le 29 novembre, enfin, Odette fait état d'un mystérieux coup de téléphone reçu de Paris :

« *Je vous appelle,* lui dit une voix, *de la part des six personnages qui ont signé la déclaration vous mettant en cause. Elles tiennent à vous faire savoir qu'elles rejettent la publication de ce texte et vous présentent leurs excuses.* »

Et Odette répond :

« *Je n'accepterai d'excuses qu'écrites et signées des six hommes.* »

L'affaire, à ce jour, en est là. L'Angleterre fait bloc autour d'Odette, son héroïne, à laquelle les résistants français contestent cette qualité. Odette, pour sa part, « *impulsive dans ses jugements* », « *manquant de contrôle sur elle-même* » et qui n'admet « *à aucun prix qu'elle puisse avoir tort* » (ainsi que la qualifie le rapport de la French Section de 1942) se cabre et se boucle dans des « secrets ». Qui a raison ? Qui a tort ? Et quelle est la taille exacte de l'héroïsme d'Odette ?

Six personnages

Les faits, tels qu'en témoignent aujourd'hui quelques survivants des réseaux français, sont les suivants :

1) Les « six personnages », c'est-à-dire les six résistants français qui accusent Odette de fabulation et de falsification de la vérité, avaient déjà signé le 22 octobre 1950 la lettre au président de l'Association nationale des Cadres de la Résistance (lors de la projection du film : « Odette Agent S 23 », à Paris, à l'Opéra, et en présence du Président de la République). Voici les noms (ils ne sont pas six, mais onze) :

● M. HENRI DE MALVAL (alias « De Carteret »). Arrêté par la Gestapo le 13 juillet 1943. Président de l'Association des Anciens internés de la Gestapo à Fresnes. Jusqu'à son arrestation, il réceptionna et abrita sur la Côte d'Azur, à Cannes, des centaines de résistants et d'agents secrets. Dans sa villa (la villa « Isabelle »), les agents anglais « émettaient » ou « réceptionnaient » et tenaient le contact radio avec Londres. M. de Malval entretint un contact constant avec Odette et Peter Churchill.

● M. ANDRÉ GIRARD (alias « Carte »). Chef des réseaux du sud de la France bien avant 1942 et l'entrée en scène des services Buckmaster. Un des premiers promoteurs de la Résistance en France. Organisateur des premiers groupes d'action dans le Sud. Rappelé en Angleterre en février 43, il partit pour Londres à bord d'un avion anglais du camp clandestin de Chanoine, près d'Arles, en compagnie notamment du général Malagutti, aujourd'hui inspecteur général de l'armée de terre. C'est Peter Churchill qui obtint du War Office le rappel à Londres de Carte dont la femme a été déportée. Il vit aujourd'hui aux Etats-Unis. Odette le qualifie, dans ses mémoires, de personnage « bavard », « instable » et « effervescent ».

● MME VVE FRAGER, épouse de Paul Frager, chef adjoint du groupe Sud, avec qui travailla Peter Churchill. Frager rencontra de très nombreuses fois Odette. Il se rendit plusieurs fois à Londres. Arrêté en 1944, il mourut à la suite des tortures qui lui furent infligées.

● CAPITAINE FRANCIS BASIN. Il dirigeait depuis 1941 les services anglais dans la zone non occupée. Il fut le chef du réseau Olive Buckmaster avant d'être arrêté le 14 août 1942. Odette le qualifie dans son livre « d'officier anglais ».

● DOCTEUR PICCAUD FILS. Son père (décédé aujourd'hui) fut arrêté en novembre 42. Il abrita les opérateurs radio, dont Arnaud que cite abondamment Odette dans son livre.

● DOCTEUR FOURREST. Abrita les membres de l'organisation Carte et Carte lui-même lorsqu'ils étaient recherchés par la Gestapo.

● RENÉ CASAL. Ex-conseiller municipal de Cannes, il abrita et « couvrit » les opérateurs radio anglais.

● HENRI COUDRON. Aspirant d'artillerie, évadé de Kœnigsberg et l'un des agents les plus actifs du service.

● MME EXPECTON (alias « Gisèle »). Déportée à Dachau.

● MLLE ODETTE DES GARETS.

● M. LE CHEF DE GARE DE LA BOCCA (A.-M.).

2) M. de Malval déclare au nom de ses camarades :

« *Il n'y a pas eu d'excuses présentées par nous à Odette. Nous n'y avons jamais pensé et n'y pensons pas le moins du monde.* »

Ces deux points précisés concernant ces Français « *qui n'ont joué aucun rôle important dans la Résistance* », Odette dixit, et les excuses qu'ils auraient prétendument et anonymement présentées à Odette, il reste à dire ce que fut, selon eux, l'activité de celle-ci pendant ses cinq mois de résistance active et durant son séjour à Fresnes et à Ravensbruck.

« Idylle britannique »

Débarquons en France le 2 novembre 1942. Odette a reçu du S.O.E. une mission précise : « *S'établir à Auxerre et y trouver un appartement où nous puissions envoyer les membres de notre organisation qui traversent la région (...). Vous devez aussi recruter un nombre limité de*

(1) Le colonel Buckmaster était le chef du S.O.E. (Special Operation Executive) et ses réseaux d'espionnage et de sabotage couvraient la France. Il y avait, selon les régions, le réseau Olive Buckmaster, Prosper Buckmaster, Cesar Buckmaster, etc., etc.

(2) « Sa tâche, ajoute-t-elle, était d'essayer d'arrêter la pénétration des agents ennemis qui avait déjà presque démantelé l'organisation... Après l'arrestation de plusieurs agents britanniques, de si graves soupçons se portèrent sur lui que les Français — il était Français — l'arrêtèrent pour le juger. Les autorités britanniques intervinrent alors et établirent son innocence. »

(*) Interprète du rôle d'Odette dans le film.

Jean VETEMENTS DE LUXE POUR HOMMES
2, rue Léopold-Robert, PARIS-14
(angle 122, boulevard du Montparnasse)
ODE. 52-13

personnes sûres des deux sexes pour vous aider à constituer à Auxerre un petit réseau que nous pourrons employer. »

Odette n'ira *jamais* à Auxerre. Dès son arrivée, elle rencontre Peter Churchill et s'éprend de lui (M. de Malval et ses amis projettent d'écrire un livre qui concernerait l'activité d'Odette et dont le titre serait : « *Idylle britannique sur la Côte d'Azur. Novembre 42-février 43* »).

Son premier exploit, qu'elle relatera très largement, sera de porter à Marseille une somme de 200.000 fr. à un agent. Son second, d'être obligée de passer une nuit dans un hôtel marseillais qui est en réalité une maison close.

La façon dont Odette raconte cet exploit donne à penser que le rapport de Londres était exact au moins sur un point (« *elle semble avoir peu d'expérience du monde* »).

En décembre, Peter Churchill reçoit un message chiffré lui enjoignant d'envoyer Odette à Auxerre et de se rendre à Londres. Il répond :

> « *0.940 h. G.M.T. 10.12.42. Demande permission garder « Lise » jusqu'à mon retour. Stop. Présence Lise indispensable ici. Stop.* »

Londres répond :

> « *OK pour Lise.* »

P. Churchill revient et en février part en compagnie d'Odette pour Annecy. Ensuite, nouveau voyage de Peter à Londres. Odette fait alors la connaissance d'un agent de l'Abwehr, Hugo Bleicher, qui lui propose d'entrer en contact avec son réseau, afin de partir pour Londres y négocier une paix séparée au nom de la Wehrmacht et contre Hitler ! Elle transmet la folle proposition à Londres et reçoit évidemment l'ordre d'avoir à rompre toute négociation avec Bleicher et de filer au plus vite. Mais elle attend Peter qui est parachuté le 15 avril. Et elle est arrêtée le lendemain, en sa compagnie et au petit lever, par Hugo Bleicher lui-même. La « résistance » d'Odette est terminée. Elle sera expédiée à Fresnes pour y subir, selon ses dires, mauvais traitements et tortures.

HENRI DE MALVAL.
Pas d'excuses.

PETER CHURCHILL.
Pas de parenté.

FRITZ SUHREN.
Pas de tortures.

Ici, d'autres témoignages viennent contredire sa version. Mlle Laure L..., habitant Paris, alias « La Lingère » durant la Résistance, arrêtée le 27 janvier 1944, partagea la vie d'Odette à Fresnes avant d'être elle-même déportée à Ravensbruck.

Souvenirs des camps

Mlle L..., est aujourd'hui une vieille dame aux cheveux blancs, aux yeux bleus très droits et qui parle doucement :

— *Mais voyons, monsieur, ce n'est rien qu'une bluffeuse. Nous en riions, à Fresnes. Odette, comme vous le savez, a toujours assuré durant sa détention être l'épouse de Peter Churchill que les Allemands ont bien voulu croire parent du premier ministre britannique. Aujourd'hui, elle veut avoir joué tous les rôles. En réalité, qu'étions-nous, les agents de la Résistance ? Rien. Des maillons d'une immense chaîne. Les uns solides, les autres pas. Je la revois encore, pimpante avec ses talons, bavarde, charmante. Elle était de santé très fragile, mais le moindre rayon de soleil était pour elle et les colis de vivres et les colis de médicaments. Nous avions une geôlière allemande, Mme Trude Scherer, dont Odette prétend dans son livre que nous la haïssions de toute notre âme. Or, Mme Scherer s'est montrée — je tiens à le dire — d'une humanité et d'une gentillesse inconcevables pour nous. Lorsque j'ai revu Odette à Paris, lors du film, je lui ai dit : « Comment avez-vous osé écrire des choses pareilles. Vous savez bien que ce n'est pas vrai. » Fresnes, section femmes, était une prison. C'est à Ravensbruck que j'ai vu des monstres.*

— *Odette a-t-elle été torturée, brûlée durant sa détention, ainsi qu'elle le raconte? Vous l'a-t-elle dit ?*

— *Jamais, voyons, jamais. Odette n'a jamais été torturée. Je l'ai vue jusqu'à son départ pour l'Allemagne et jamais à moi elle n'a parlé de tortures.*

Mlle Maryse P..., du réseau Buckmaster, a partagé la cellule d'Odette

→

→

à Fresnes jusqu'à son départ pour l'Allemagne.

« Odette ment. Elle n'a pas été torturée, ni brutalisée, ni rien. Elle était « Churchill » et considérée comme otage. Je suis bien placée pour le dire, puisque, partageant sa cellule, j'en ai profité. Elle avait un traitement de faveur.

« Un jour, je lui ai dit : « Odette, pourquoi osez-vous prétendre qu'on vous a arraché les ongles ? Elle a répondu toujours exaltée : « On a tiré dessus, à moitié... »

Le 12 mai 1944, Odette, en wagon de 2e classe, partait pour l'Allemagne. Otage, « parente » de Churchill, elle fut traitée avec égards.

Mme F..., du réseau Centurie, alias « Biche », l'a connue à Ravensbruck et raconte :

« Odette était déportée d'honneur. Elle n'eut à subir aucun mauvais traitement. Elle ne travaillait pas, avait une cellule personnelle. Elle était « parente de Churchill » et, à ce titre, jouissait d'un régime de faveur exceptionnel. »

Le 3 mai 1945, le Sturmbannführer SS Fritz Sühren, commandant le camp de Ravensbruck, quitta le camp. Il emmenait Odette avec lui, en Mercédès, afin de la livrer aux Américains et de négocier leur indulgence :

« Voici Frau Churchill, dit Sühren dans son anglais saccadé. *Elle était prisonnière. Elle est parente de Winston Churchill, le prémier ministre anglais. »*

Odette descendit de voiture. Elle se sentait toute courbatue. » (« Odette Agent S 23 », page 272.)

Le mariage d'Odette Brailly et de Peter Churchill eut lieu en 1947.

Ni gloire ni profit

Tels sont les faits. Si des compagnons de captivité d'Odette ont été, eux, témoins de mauvais traitements qu'elle aurait subis, ils ne se sont pas encore manifestés. Reste à savoir maintenant pourquoi Odette accuse les résistants français de ne pas reconnaître ses titres de gloire, afin de camoufler un agent double.

De tels agents, il y en eut — et très nombreux — qui décimèrent les réseaux Buckmaster Il suffit de citer le commandant Max Foret, héros de la prise de Belfort en 1944, attaché à l'état-major de la 1re Armée, agent de l'Intelligence Service, mais également agent de l'Abwehr depuis 1938. Il fut démasqué par le capitaine Lazzery, héros de la Résistance, dont il ne supposait pas, après l'avoir dénoncé — lui et des dizaines d'autres — qu'il reviendrait de déportation.

Max Foret se suicida au bord du lac de Constance, lorsqu'on vint lui signifier son arrestation. Il y eut aussi « Gilbert », agent du réseau Prosper Buckmaster, et qui, traduit en conseil de guerre à la Libération, fut acquitté sur intervention des autorités anglaises. Il y en eut d'autres.

Mais les résistants français sont formels : s'ils *« n'aiment pas »* Odette, ce n'est pas en raison d'une ténébreuse, secrète et rocambolesque histoire d'agent double, c'est parce qu'à leurs yeux elle symbolise le travestissement de leur lutte dans l'ombre. Meurtris dans leurs souvenirs par un romantisme publicitaire qui n'a rien à voir avec ce que fut la vérité d'un courage dont ils n'ont jamais pensé à tirer gloire ou profit, ils ont repris leur place dans le monde, dans cette vie si quotidienne. Pour eux, le courage n'eut qu'un nom : il s'appela le devoir.

JEAN CAU.

le CONTRAT SOCIAL
Revue bimestrielle
165, rue de l'Université, Paris-7e
AU SOMMAIRE DU No 1 - 1959
B. SOUVARINE : Crise de régime en France.
N. KARPOVITCH : Impérialisme russe et expansion communiste.
B. de JOUVENEL : Qu'est-ce que la démocratie ?
Léon EMERY : Fascisme et communisme.
Michel COLLINET : Le centenaire du matérialisme historique.
L'expérience communiste
Livres - Correspondance
ABONNEMENT ANNUEL (6 numéros)
France et Communauté .... 1.000 francs
Etranger .... 1.200 francs
Le numéro : 200 francs

R. T. F.

Une curieuse affaire

● ***Frédéric Rossif ne peut plus entrer dans les locaux de la T.V. Il voudrait savoir pourquoi.***

FREDERIC ROSSIF, géant sympathique dont les téléspectateurs connaissent bien le nom et les prouesses de montage (« Cinépanorama », « Edition spéciale », « La Vie des animaux ») est l'objet d'une curieuse affaire.

Alors qu'il travaille depuis plusieurs années à la T.V., où il a créé un service de montage, d'archives, de « sauvetage » des émissions ratées, il a reçu il y a une quinzaine de jours une note l'avisant que « l'accès des locaux lui était désormais interdit ». Il ne peut donc plus, physiquement, franchir le seuil de la rue Cognacq-Jay.

(R.T.F.)

FRÉDÉRIC ROSSIF
Comme un malfaiteur

Pour le moment, l'intéressé n'a même pas eu la faculté de connaître avec précision les griefs qui lui sont faits. *A fortiori* de se défendre.

Diverses attaques avaient été depuis deux ans lancées contre « ce Bessarabien ». Encore que cela n'ait aucun rapport avec son activité, Frédéric Rossif est Monténégrin, engagé volontaire, combattant de la 13e demi-brigade de Légion étrangère et naturalisé depuis 1953.

C'est sur un rapport de la Cour des Comptes, dont il vaut mieux ne pas se demander par qui il a été sollicité, que Frédéric Rossif aurait été frappé d'exclusion.

Motif : alors qu'il est régulièrement appointé par la T.V. à raison de 65.000 francs par mois, il assure également la direction des programmes du cinéma « La Pagode » et il exécute, pour le compte de sociétés privées, des travaux cinématographiques.

Une demande d'explication s'imposait peut-être. Non que l'on en use avec Rossif comme avec un malfaiteur.

M. Chavanon, directeur de la R.T.F., affirme qu'il est décidé à tirer tout cela au clair.

Il serait infiniment souhaitable, non seulement pour Frédéric Rossif, mais pour M. Chavanon et pour la Télévision elle-même, que la suite donnée à cette affaire coupe court aux interprétations diverses que l'on donne déjà à cet incident.

QUERELLE

Gens de lettres contre gens de cinéma

● ***Les romanciers ont un moyen très simple d'empêcher que leurs œuvres soient trahies par le cinéma.***

UNE querelle oppose la Société des Gens de Lettres aux auteurs de films à propos de l'adaptation à l'écran d'œuvres littéraires : faut-il ou ne faut-il point permettre aux réalisateurs de films d'habiller à leur façon les romans célèbres ; Vadim commet-il un sacrilège en s'emparant des « Liaisons dangereuses » ? Jules Dassin a-t-il trahi Vailland en tournant « La Loi » ?

Il y a dans cette querelle un aspect comique qui mérite peut-être d'être révélé.

On imagine Vadim omnipotent, inspiré, décidant brusquement dans les affres de la création de se saisir de Laclos et de lui injecter les mœurs de la société parisienne contemporaine pour en faire du Vadim et si possible du scandale.

En vérité, il y a longtemps que divers réalisateurs et auteurs rêvent de tourner « Les Liaisons ». Jean Aurenche en avait, en particulier, le projet très précis en 1946.

Si « Les Liaisons » n'ont jamais été portées à l'écran, c'est pour une raison simple : le film « en costume » passe pour n'avoir point l'audience du public, tare d'autant plus grave qu'il coûte par définition plus cher que les autres.

Vadim est comme tout le monde. Il aurait préféré s'attaquer à ce travail passionnant : restituer dans un film « réaliste » l'atmosphère authentique du XVIIIe siècle et de ses mœurs, plutôt que de se battre avec les difficultés d'une transposition moderne. D'autant que si l'on raconte le sujet des « Liaisons » en trente lignes, si on le réduit à sa carcasse, on s'aperçoit qu'il s'apparente singulièrement à une mauvaise pièce de Bernstein !

Trois Prix Nobel

On dira : dans ce cas, pourquoi tourner le film ? Oui, pourquoi ?...

Il est infiniment probable que si un producteur avait proposé à Vadim une autre affaire intéressante, il l'aurait acceptée. Mais après plusieurs mois passés à se débattre pour ne pas céder à la tentation de faire n'importe quoi — il faut bien vivre — ce sont « Les Liaisons » qu'un producteur lui a proposé de tourner. Il a demandé : *« En costume ? »*... La question a été tout de suite réglée. Il aurait pu dire : *« Alors, non »*. Il a dit oui. A-t-il eu tort ? Son film répondra pour lui.

Ce film, il suffirait que Vadim l'appelle « Les Menteurs », par exemple, pour que nul ne songe à y découvrir le schéma de l'œuvre de Laclos. Oui, mais « Les Liaisons dangereuses », c'est un titre. Un titre sous lequel l'immense majorité du public ignore ce qui se cache, mais un titre. S'en priver, c'est diminuer d'autant l'attrait du film. Au nom de quoi s'en priverait-il ? Du droit moral de Laclos ? Excellente raison. Retenons-la. Mais alors, allons plus loin et voyons comment les auteurs vivants défendent leur propre droit moral.

Ils disposent tous d'un moyen pour le rendre intangible : ne jamais céder les droits d'adaptation cinématographique de leurs œuvres. C'est un moyen simple. C'est également le seul. Il est remarquable qu'aucun auteur n'en ait jamais usé. Aucun romancier n'a jugé son « droit moral » plus précieux que le chèque qui accompagne la vente des droits « matériels » d'un ouvrage.

Pas même André Gide, Prix Nobel, qui n'eut d'ailleurs pas à s'en repentir, puisque Jean Aurenche et Pierre Bost ont fait de sa « Symphonie pastorale », réalisée par Delannoy, un beau film.

Pas même Faulkner, Prix Nobel. Pas même Hemingway, Prix Nobel, tous écrivains qui n'étaient ni ne sont sur la paille.

Certes, l'auteur peut se donner l'illusion de prendre quelques assurances. Lorsque le producteur de « La Loi » proposa à Roger Vailland de lui acheter les droits de « La Loi », celui-ci fit une rapide enquête au sujet de Jules Dassin et sut aussitôt l'estime dans laquelle chacun tenait cet excellent réalisateur.

L'auteur peut aussi exiger communication du manuscrit terminé, découpé, dialogué, avant que les prises de vue commencent.

C'est une clause de style. Personne — et surtout pas un littéraire — n'est en mesure d'imaginer, à partir d'un manuscrit, ce qu'un metteur en scène fera d'un film, sinon ce metteur en scène lui-même.

50 millions à valoir

Dans le cas particulier de « La Loi » d'ailleurs, Roger Vailland a « lu » le film de Dassin tel que celui-ci l'a écrit et n'a soulevé qu'une objection. La réplique de Donna Lucrezia à Francesco : *« Et quand me quitteras-tu parce que je serai trop vieille pour toi ? »* ne lui paraissait pas dans l'esprit de son personnage.

C'est tout.

Mais en tout état de cause, un producteur qui se rend propriétaire (pour dix ans généralement et pour des sommes très considérables) de droits d'adaptation conserve toujours la faculté de les revendre à un tiers, lequel peut à son tour confier le film à un autre réalisateur, etc.

Le contrat de Roger Vailland lui assure 8 % de ce que l'on appelle les « recettes brutes producteur ». « La Loi » a coûté près de 500 millions. Cela signifie que, si le producteur rentre seulement dans ses frais, Roger Vailland encaissera quarante millions de francs, sur lesquels il a perçu six millions d'avance le jour où il a signé le contrat.

Françoise Sagan a signé avec l'Amérique un contrat analogue pour « Un certain sourire », avec un à-valoir de 100.000 dollars, soit cinquante millions de francs. Le contrat de Romain Gary pour « Les Racines du Ciel » est du même ordre de grandeur. Ils ont d'ailleurs eu le bon goût de ne pas invoquer ensuite leur « droit moral » pour se désolidariser du résultat produit par la rencontre malheureuse de leurs romans et du cinéma. Pierre Boulle vient de vendre « Les Voies du Salut » dans les mêmes conditions.

Le leur reprocher ? Ce serait bouffon. Balzac eût sans doute vendu ses droits avant même que d'avoir terminé ses romans, s'il en avait eu le loisir, au lieu de peiner jusqu'à ce que son cerveau *« se couche comme un cheval fourbu »*.

Stendhal, moins démuni, mais ignoré de ses contemporains, aurait-il fait le difficile ?

Et Laclos, lui, aurait-il hésité ?

Il faudrait, en tout cas, voir en ce domaine les choses comme elles sont et non comme on voudrait qu'elles soient. Il n'y a pas d'une part des gougnafiers, des commerçants qui pillent les trésors de la littérature, et,

le premier roman
d'ANNABEL
comme
tout le monde
nous nous battons pour le bonheur
1 vol. 780 fr.
JULLIARD

Mathilde de La Mole et Julien Sorel

Marthe et François (1)

Qu'est-ce qu'une trahison ?

d'autre part, de purs esprits immolés sur l'autel du cinéma. Il y a une société, la nôtre, sur laquelle l'argent règne.

Allons plus loin.

Du strict point de vue de la littérature, quels sont les effets de ces adaptations cinématographiques ? Les éditeurs sont là pour en témoigner : jamais « La Symphonie pastorale », jamais « Guerre et Paix », jamais « Le Rouge et le Noir » ne se sont autant vendus qu'après la sortie des films issus de ces œuvres.

Là où, pour la défense des lettres françaises, la Société des Gens de Lettres pourrait, à notre sens, efficacement intervenir, c'est en obtenant que l'œuvre littéraire ne tombe jamais dans le domaine public en ce qui concerne le cinéma. En d'autres termes, personne ne devrait avoir le droit de porter à l'écran une œuvre ancienne sans avoir à en acheter les droits, non pas aux héritiers de l'auteur — puisque ceux-ci en sont dépossédés au bout des cinquante années qui suivent la mort de l'auteur — mais à un organisme privé ou public, qui pourrait user efficacement des fonds ainsi recueillis à des fins purement littéraires : fondation de bibliothèques, diffusion de livres, éditions d'œuvres nouvelles, etc.

Cela étant dit, la « trahison », le « sacrilège » sont-ils inévitables, sitôt que l'écran s'empare d'un roman, majeur ou mineur ? Et d'abord qu'est-ce qu'une trahison ?

En transformant la fin du « Pont de la rivière Kwaï », David Lean a complètement détourné le sens du livre de Pierre Boulle. S'il n'avait pas eu cette faculté, le film n'aurait pas été tourné. Faut-il regretter qu'il l'ait été ? « Le Salaire de la peur » a été entièrement réinventé par Clouzot. Est-ce un mauvais film ? Une mauvaise action ?

Aurenche et Bost ont tantôt sabré, tantôt inventé, dans la plupart de leurs adaptations. Ils sont les maîtres en la matière. Faut-il regretter que le cinéma français ait produit « Le Diable au Corps » et « Le Rouge et le Noir » ?

Seulement, il arrive parfois que les choses soient moins simples, même pour les meilleurs. L'échec du « Joueur », réalisé par la même équipe que les deux films précédemment cités, en fournit la preuve.

D'une part, d'une façon générale, un bon roman dense fournit une matière beaucoup trop abondante pour nourrir un film. Il faut donc, fût-ce avec respect, sabrer, émasculer, déséquilibrer au profit d'une seule anecdote ou n'en développer aucune. D'autre part, la littérature fourmille de faux bons sujets. Alors que se passe-t-il ?

Un scénariste, un réalisateur est pressenti pour porter un roman à l'écran. Quels que soient sa virtuosité, son métier, sa perspicacité, il lui faudrait non pas une lecture ni même deux du roman en question, mais au minimum trois ou quatre semaines de travail pour être en mesure de dire : il y a — ou il n'y a pas — là-dedans une histoire compatible avec le cinéma.

Or, il n'est jamais placé dans cette situation. Ce moment où il sent que la matière première se rebelle, qu'il faudrait peut-être avoir la sagesse de renoncer, se situe presque toujours alors que la machine, l' « affaire » est déjà en route. Et imagine-t-on le courage qu'il faut à un homme qui, parfois, n'a pas travaillé depuis plusieurs mois, pour renoncer de son plein gré à un contrat qui lui assure une année d'existence ?

Certains scénaristes l'ont eu. Le résultat ? Toujours le même. Propice ou non à la transposition cinématographique, un roman qui est passé au stade de « l'affaire » se termine en film, quoi qu'il arrive. Un autre scénariste est engagé à la place du « mauvais coucheur » qui se fait deux ennemis : le producteur, dont il a failli faire capoter l'entreprise (abandonner un film mis en chantier, c'est pour un producteur se couper un doigt, un doigt de cinq, dix, vingt millions) ; et le réalisateur, qui prend la défection du scénariste pour une marque de défiance personnelle.

La retraite est d'autant plus difficile à décider que, quelquefois, le miracle se produit. De l'œuvre originale, il ne reste rien ou pas grand-chose. Mais elle a fait office de catalyseur. D'elle, un bon film est né. Tout le monde oublie alors que l'on a failli, en cours de route, s'entretuer, pour se féliciter seulement d'avoir si bien réussi.

Quelquefois, le miracle refuse de se produire.

C'est le moment où chacun est tenté de rejeter sur l'autre la responsabilité de l'échec, et où les critiques écrivent gravement : « *M. Autant-Lara aurait dû... M. Dassin n'aurait pas dû... M. Clouzot aurait pu... M. Vadim n'a pas su...* »

En vérité, tout film est le produit d'une combinaison chimique mystérieuse où interviennent vingt éléments divers, parmi lesquels le roman qui a servi de point de départ n'intervient ni plus ni moins que les autres. Les raisons pour lesquelles le mélange tourne bien ou mal ? Si elles étaient évidentes, il n'y aurait jamais de mauvais films.

On peut seulement dire que certains hommes — Chaplin, René Clair — en réduisant le plus possible le nombre d'éléments hétéroclites qui composent un film, atteignent non pas forcément au succès mais du moins à l'unité. Sans unité, il peut y avoir réussite ; il n'y a jamais création.

F. G.

(1) Gérard Philipe et Antonella Lualdi dans « Le Rouge et le Noir » et Gérard Philipe et Micheline Presle dans « Le Diable au corps », deux films d'Autant-Lara.

ROMANS

● *Un chef - d'œuvre d'humour littéraire pour amateurs très blasés.*

Zazie dans le métro

par Raymond Queneau. Ed. Gallimard. 258 pages. 700 francs.

Il y a beau temps que Raymond Queneau, directeur de l'Encyclopédie, académicien Goncourt, conseiller chez Gallimard, auteur lui-même d'une œuvre qui commence à s'arrondir, est sursaturé de littérature. Il y a beau temps que Raymond Queneau, poète, chansonnier (« Si tu t'imagines »), amateur de science-fiction, démonteur de mots (« Exercices de style »), trouve que tout a été dit, et surtout sous toutes les formes, et cherche comment on pourrait encore jouer un peu, s'exciter un goût près de s'éteindre... « Zazie dans le métro » →

MICHEL ANGEL ASTURIAS
WEEK-END AU GUATEMALA
Traduit de l'espagnol par GEORGES PILLEMENT
Ce qu'un RAMUZ est à son Valais
un FAULKNER à son Sud américain
un GIONO à sa Provence
MICHEL ANGEL ASTURIAS
l'est à son Guatemala
Homme de son sol et poète de ses frères,
mais parlant à tous les hommes
Max-Pol FOUCHET
(Carrefour)
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

ABDELKADER RAHMANI
L'affaire des officiers algériens
1 vol. : 450 fr. SEUIL

Vient de paraître...
JULLIARD

Raoul de BEAUDÉAN

Service à la mer

Souvenirs du Commandant de « L'Ile-de-France »

Raoul de Beaudéan commandait, le 25 juillet 1956, « L'Ile-de-France » lorsque le paquebot se dérouta pour accourir au secours du navire italien « Andrea Doria » qui coulait à quelques deux cents kilomètres de New-York. On se rappelle l'accueil triomphal que la grande ville américaine fit au navire français sauveteur. Mais cet épisode, un des plus tragiques et des plus extraordinaires de la vie maritime de ces dernières années, ne forme qu'un chapitre des souvenirs du commandant de Beaudéan qui viennent de paraître en librairie sous le titre « SERVICE A LA MER ». Cette vie d'un officier de la marine marchande, qui nous promène partout dans le monde, est pleine d'anecdotes, de drames, d'épisodes émouvants et curieux. L'auteur possède un don d'observation étonnant et l'humour vient souvent pimenter un récit qui captivera tous les amoureux de la mer et des longs voyages.

Edmond REBOUL

Si Toubib

Scènes de la vie d'un médecin au Sahara

Le Prix Vérité est venu au mois de décembre dernier récompenser le récit si vivant et si attachant, qui paraît ces jours-ci en librairie. Un jeune médecin français, affecté au Sahara, parcourt les pistes du Sud. Pionnier, véritable homme miracle, entouré d'un respect religieux par les habitants des oasis qui attendent tout de lui et même plus qu'il ne peut donner, il comprend que, plus qu'un métier, il assume un sacerdoce. Mille aventures font la trame de ses jours, transfigurent le narrateur et donnent à cet ouvrage une extraordinaire puissance d'évocation.

A tombeaux ouverts

« A TOMBEAUX OUVERTS » paru un peu tardivement dans la saison des prix avait pourtant attiré l'attention de toute la grande presse littéraire et des jurys. Roman psychologique, roman social et roman policier, c'est l'histoire haletante de la disparition d'un homme et des remous que provoque soudain son absence dans le cœur de ceux qui l'aiment, remous sociaux aussi car nous voyons se mettre en branle tous les rouages de la société. De cet ouvrage, Gilbert Ganne dit dans « l'Aurore » que c'est une « ...plongée éperdue et lucide dans l'absurde quotidien ». Du tempérament de Christian-Yve, il ajoute qu'il est « ...à proprement parler, unique dans la littérature d'aujourd'hui. » Et le succès de ce roman exceptionnel s'étend tous les jours.

JULLIARD

C'est un Médecin...

qui vous parle et il sait de quoi il parle.

C'est pourquoi « LES HOMMES EN BLANC » du docteur André Soubiran, comme « LES HOMMES EN NOIR » de l'avocat René Vigo, figurent parmi les best-sellers du « roman de métier ».

Avec « AU REVOIR, DOCTEUR ROCH ! », quatrième volume des « Hommes en blanc », nous entrons dans le monde clos des hôpitaux psychiâtriques. « AU REVOIR, DOCTEUR ROCH ! » est un document véridique sur la misère des malades mentaux, mais il y passe, grâce au dévouement d'un psychiâtre de combat, un grand souffle de pitié et d'espoir. C'est aussi, dans le cadre extraordinaire d'un asile, un magnifique roman d'amour.

Le Terrain Vague

23-25, rue du Cherche-Midi - PARIS (VI°)

Catalogue franco en distribution

SCIENCE-FICTION - FANTASTIQUE
HUMOUR - SURREALISME
OCCULTISME

est ce jouet pour enfants blasés, ou vieillards trop intelligents, fatigués des mots, des phrases et de la grammaire.

Aussi « Zazie », produit très sophistiqué, se présente-t-il comme un petit roman tout simple, écrit comme ça, comme on parle, ou plutôt comme on entend, un retour naïf et innocent aux vertus, sources du langage.

Très bien. Mais, pour commencer, ce petit livre — écrit lui-même en un dérivé du français — se révèle à peu près intraduisible en toute autre langue. Il apparaît même légèrement incompréhensible à qui ne serait pas rompu à toutes les consonances de la langue mère. (Comprenez-vous : *euréquation, liquette ninque, hanvélo?* — c'est plus facile dans le texte.) L'effet de sa lecture n'est pas, non plus, ordinaire : ou cela laisse froid, ou on en rit d'une façon maladive et sans pouvoir communiquer son mal. C'est une plume sous une plante de pied, un excitant pour une race très particulière de drogués : ceux qui, de la littérature et des lettres, firent immodérément usage.

> « — *Vous voulez peut-être savoir mon nom par egzemple ?*
> — *Oui, dit Gridoux, c'est ça, vott nom.*
> — *Eh bien je ne le sais pas. Gridoux leva les yeux.*
> — *C'est malin, ça, dit-il.*
> — *Eh non, je ne le sais pas.*
> — *Comment ça*
> — *Comment ça ? Comme ça. Je ne l'ai pas appris par cœur. (Silence.)*
> — *Vous vous foutez de moi, dit Gridoux.*
> — *Et pourquoi ça ?*
> — *Est-ce qu'on a besoin d'apprendre son nom par cœur ?*
> — *Vous, dit le type, vous vous appelez comment ?*
> — *Gridoux, répondit Gridoux sans se méfier.*
> — *Vous voyez bien que vous le savez par cœur votre nom de Gridoux.* »

Confiture exquise ou Almanach Vermot ? L'un ou l'autre, l'un et l'autre, selon le lecteur, ou plutôt la disposition du moment.

« Jveux ottchose »

Mais « Zazie dans le métro » n'est pas seulement ce mélange de taquinerie et de fantaisie logique. C'est aussi une histoire. Zazie, douze ans, conduite par sa mère qui la quitte à la gare, vient à Paris pour la première fois. Elle va y résider trois jours chez son oncle Gabriel, celui qui se parfume à Barbouze, de chez Fior — (eh bien oui, quoi, un parfum d'homme !). L'oncle Gabriel, et sa femme la tante Marcelline (qui est un Marcel !) sont légèrement anxieux devant une telle responsabilité. Paris est une grande ville où courent toutes sortes d'individus. Zazie, bien sûr, a de la défense. Qu'on veuille la contrarier, fût-ce à bon droit, et elle a recours à son truc, ameuter le quartier : « *Je le connais pas le meussieu, je veux pas aller avec le meussieu, il m'a dit des choses sales* ». On devine la suite.

En vérité la *mouflette* aborde Paris dans l'idée d'un plaisir principal : prendre le métro, qui malheureusement est en grève. (« *Ce moyen de transport éminemment parisien s'est endormi sous terre, car les employés aux pinces perforantes ont cessé tout travail. — Ah les salauds, s'écrie Zazie, ah les vaches. Me faire ça à moi* ».) Ce gros chagrin aura quelques compensations : l'entrée en possession d'une très étroite paire de *bloudjinnzes*, et le sirotage de plusieurs *cacocalo*. Aussi quelques spectacles inattendus : en compagnie de touristes étrangers une promenade en car à la Sainte-Chapelle (ou est-ce le Tribunal de Commerce ?), un déjeuner de choucroute dans une grande brasserie (« *Jveux ottchose* », *dit Zazie*), une soirée dans la boîte de nuit où travaille l'oncle Gabriel (dansant « La Mort du Cygne » en tutu) et une bataille rangée avec la police dans le bistrot où toute la bande se tape après le spectacle « *la soupe à l'oignon qui berce et qui console* ».

Face à Zazie, réaliste et décidée, cette bande des amis de l'oncle Gabriel a l'air un peu folle. On va, vient, boit, s'affronte, se dégonfle et surtout

(Charpentier)

JEAN-LOUIS BORY

Nous pourrions vivre mille vies

parle. « *Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire* », jette à tous et à tour de rôle le perroquet Laverdure.

Pédéraste danseuse de charme, faux policier, faux Russe chauffeur de taxi, marché aux Puces, boîte de nuit *ormo* (dite le Mont-de-Piété), dans tout ce pittoresque il n'y a, outre Laverdure, que Zazie pour penser juste. D'où la perpétuelle grossièreté de son langage : c'est la voix du bon sens outragé. Les autres ne s'en affectent pas trop : ils ont la gaieté de l'indolence. Seule Zazie, qui combat tout le temps, est un peu triste. Lorsque après trois jours elle retrouve sa mère sur le quai de la gare — c'est la tante Marcel qui la raccompagne — tout ce que la petite fille trouve à dire pour résumer son aventure c'est : « *J'ai vieilli* ».

Comme tous les trafiquants d'humour noir, démantibuleurs de mots et d'attitudes, Raymond Queneau — « Le Chiendent », « Saint Glinglin », « Pierrot mon ami », « Le dimanche de la vie » — fait une œuvre satirique.

Un chef mandarin

Après trois jours d'existence, Zazie n'en peut plus. Mais qu'est-ce que c'est que ce pays si fatigant, où les monuments se confondent, où les hommes font du charme en tutu sans que ça ait d'autre importance ? Peut-être le pays de la culture. Sauf Zazie — nouvelle venue — tout le monde y triche, ment, esquive, joue, parle et noie beaucoup beaucoup de poissons. « La sauce », dit Raymond Queneau (1).

Zazie, elle, ne rit pas. Elle était venue pour prendre le métro, le moyen de communication habituel, le sérieux. Or, le sérieux est en grève. Tant mieux. Grâce à cet arrêt, organisé par Raymond Queneau, on va pouvoir se promener sans lui, à pied, et on aura le temps, si on sait regarder, de voir la littérature et ses trucs en cale sèche.

A moins que cette tentative pour ne pas mettre « la sauce » soit au contraire la plus littéraire et la plus raffinée de toutes. Et que Raymond Queneau n'ait déguisé sous ses gros sabots les pantoufles un peu trop brodées d'un chef mandarin.

MADELEINE CHAPSAL.

● ***Connaître, tête froide, la douce vallée des larmes.***

Usé par la mer

par Jean-Louis Bory, Ed. Julliard, 250 pages, 780 francs.

VOICI, avec « Usé par la mer », sans doute le meilleur livre de Jean-Louis Bory depuis « Mon village à l'heure allemande ».

Deux récits sont réunis qui offrent, l'un et l'autre, la densité d'un roman psychologique, le caractère haletant d'un roman policier et une composition qui fait penser, pour le premier, à un journal intime : on retrouve ici le découpage de la durée romanesque en journées, procédé utilisé déjà par l'auteur dans « La Sourde Oreille », son précédent roman. Le second récit, attirant de bout en bout et, au sens propre, choquant, est à rapprocher des meilleures nouvelles de Marcel Aymé : chez l'un comme chez l'autre, grande maîtrise du conteur, goût du portrait bref, sens de l'étrange et de l'étrangement familier.

Dans le premier récit, un libraire, Félicien, rencontre une jeune femme, Georgette. Dans le second, c'est un coiffeur, M. Suzanne, qui rencontre un jeune homme, Bonaventure. La vie du libraire et celle du coiffeur en sont bouleversées. Mais qui est Georgette ? Le premier récit montre comment le libraire essaie de découvrir la « vérité » de cette femme qui lui ment. Le voilà mué en détective et poseur de pièges.

A mesure que la liaison de Féli-

(1) Voir l'entretien avec Raymond Queneau, dans « L'Express » du 22 janvier 1959.

LE TEMPS DES FEMMES

par Célia BERTIN

La grande révolution des temps modernes. L'émancipation complète de la femme est-elle venue ?

HACHETTE

« ...Ce beau roman qu'il faut absolument lire »

écrit dans le FIGARO

CLAUDE MAURIAC

à propos de

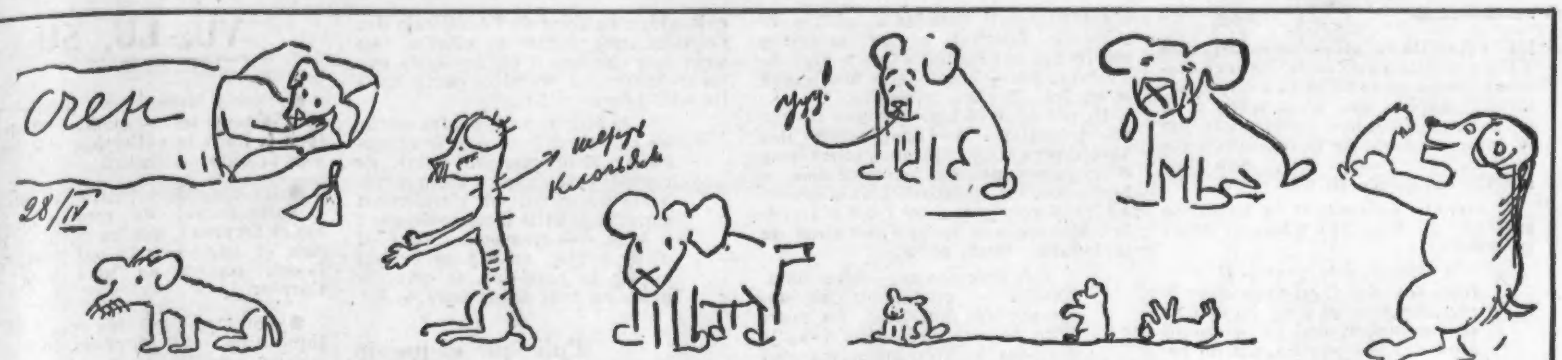
LA GRACIEUSE PRISONNIÈRE

du grand romancier anglais

JOYCE CARY

aux

ÉDITIONS ALBIN MICHEL



La signature de Maïakovski lorsqu'il écrivait à Lili Brik. Elle l'appelait « le petit chien », lui « la petite chatte ».

cien, marié, progresse, le mystère s'épaissit, la « vérité » de Georgette se dérobe de plus en plus. Félicien ne cesse de calculer, d'évaluer, de supposer, supputer ; mais il n'interroge jamais la jeune femme. Cet être étrange, qui s'avoue « passif », éprouve, à se laisser tromper, une volupté de malade. Il jouit d'être joué et dans le temps même où son intelligence domine la situation, où, raison et réflexion aiguisées, il dresse ses pièges, sa volonté sombre, cet homme qui *essaie* de savoir, ne *veut* pas savoir : lâcheté, fascination du mensonge ?

Cet hiatus entre l'intelligence et la volonté se révèle total et souverain le seul désir de continuer l'aventure. Un jour, Georgette disparaîtra. Qui était-elle ? J.-L. Bory laisse entendre que chacun est à lui seul des milliers de vies et qu'il arbore autant de masques. Le masque, voilà la seule « vérité » d'un être. Mais celle de Georgette : petite bourgeoise ou aventurière ? Félicien choisit la plus apaisante : Georgette est une provinciale mariée, avec un enfant, un mari, une moto, une vigne.

Salut et perdition

Dans le second récit, le coiffeur, M. Suzanne, passe toutes ses nuits dans Grenoble qu'il parcourt en tous sens, fiévreux, harassé, mais toujours marchant, toujours courant, à la poursuite de quelque chose qui est la passion et la hantise de sa vie ; ce quelque chose, qui s'identifie au rêve, à l'absolu, à la pureté, M. Suzanne attend qu'il s'incarne dans un être. Mais les amis d'un soir ou d'un moment ne sont pas mus par les mêmes impératifs et M. Suzanne ne connait guère que l'abjection. Quand il rencontre le beau, le ténébreux, l'impossible et souverain Bonaventure, voilà M. Suzanne guéri de ses hasards et de ses hantises. A se faire aimer de Bonaventure, le coiffeur apportera une douloureuse bonne volonté, un sainte humilité. Bonaventure, cependant, se marie. C'en est fait du bonheur de M. Suzanne qui va devenir le témoin de l'extraordinaire histoire à l'issue de laquelle Bonaventure et Nadège sa femme, tout comme la Georgette du premier récit, disparaîtront.

On retiendra de cette deuxième histoire la belle défense que l'auteur prononce en faveur de l'individualité, de la beauté et de la liberté donnée aux créatures élues et sans cesse poursuivies, sans cesse haïes, d'assumer leur destin comme elles l'entendent. Nadège en lutte contre la bourgeoisie de Grenoble et les paysans de Saint-Thénard, Bonaventure dressé contre le village déchaîné, M. Suzanne poursuivant son rêve de pureté jusque dans les pires compromissions, tous montrent que l'homme doit parvenir à sa « vérité », qui se situe hors les sentiers battus et les morales traditionnelles ; que le salut n'est pas ailleurs que là : dans la perdition.

Une autre signification se dégage du livre : de même que tous les héros d' « Usé par la mer » vivent l'une des mille vies qu'ils pourraient vivre, ils représentent pour l'auteur quelques-unes des mille vies possibles qu'il voudrait avoir le courage de vivre. Il se dit fatigué d'être l'éternel conteur, l'éternel diseur, au lieu du héros. On lira cet aveu par lequel J.-L. Bory avoue sa nostalgie d'un ordre où le romancier serait réconcilié avec ses personnages, la vie avec la création artistique :

> « *Il y a des soirs où je me demande quelle haine, ou quelle souffrance, me transforme en froid témoin. Des soirs où, pour être rassuré sur moi-même, je voudrais pleurer... Mais sans cesser d'être lucide. Connaître, tête froide, la douce marée des larmes.* »

Un livre à ne pas manquer.

YVES BERGER.

ÉTRANGER

Un choc pour les Russes

● ***Un volume posthume sur Maïakovski bouleverse Moscou : les squelettes sortent de l'armoire familiale.***

« L*E livre que l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. vient de publier sur Maïakovski bouleversera les intellectuels soviétiques autant, sinon plus, que le rapport Kroutchev sur Staline au XX^e Congrès du P.C.* », nous écrivait au mois d'octobre un ami varsovien de retour d'un voyage à Moscou.

Nous croyions qu'il exagérait. Mais voici que ce grand volume de 628 pages de format encyclopédique nous est parvenu.

Aucun livre de Doudintsev, aucune œuvre post-stalinienne n'a pu faire autant pour introduire un ferment intellectuel en U.R.S.S. que ce volume sec, presque sans commentaire.

« Du nouveau sur Maïakovski » contient les discours inédits du poète, ses lettres à sa femme Lili Brik et une partie de sa correspondance avec différentes personnes, des documents sur le travail de Maïakovski, ses carnets personnels, et notamment quelques poèmes inédits, puis l'essai sur l'attitude de Lénine à l'égard du poète.

Pour les Soviétiques, éduqués et imbibés par l'explication officielle de la vie et de l'œuvre de Maïakovski, il s'agira d'un choc et d'un stimulant intellectuel sans précédent.

Les fabricants de clichés

Aucun écrivain, aucun poète soviétique n'a été porté aux nues pendant la période stalinienne autant que Maïakovski. Dans toutes les villes russes, il y a des places et des avenues, des écoles et des usines qui portent son nom. Ses œuvres ont été publiées à des millions d'exemplaires. Ce véritable culte de Maïakovski a été établi parce que — nous disait-on — Lénine et Staline étaient ses admirateurs, parce qu'il était le poète le plus engagé dans la lutte pour le communisme, parce qu'enfin, après une courte période futuriste, il devint le précurseur du réalisme socialiste dans la poésie, c'est-à-dire d'un art à la portée des masses, fait pour les masses et décrivant les problèmes des masses.

Voyons maintenant ce que dit Maïakovski lui-même du réalisme socialiste d'après le sténogramme de son discours du 9 février 1925 et qui est publié pour la première fois :

> « *J'ai vu récemment l'exposition de la peinture soviétique et je voudrais vous poser une question : vous appelez cela de la culture ? J'ai regardé le tableau du camarade Brodski « La session du Komintern », et j'étais ahuri jusqu'à quelle bassesse, jusqu'à quel mauvais goût, jusqu'à quelle horreur peut aboutir un peintre communiste. Excusez-moi, camarades, je ne vois aucune différence entre les images des membres du Conseil d'Etat tsariste telles que les faisait Répine et ces portraits des chefs de notre Komintern.* »

Le nouveau livre confirme que Maïakovski avait beaucoup d'ennemis et qu'il batailla toute sa vie. Mais, pour la première fois, nous pouvons savoir enfin qui ils étaient et quel était l'objet du désaccord. Ce sont les tenants de la littérature officielle, les futurs maîtres de l'appareil culturel stalinien, qui luttaient sans désemparer contre Maïakovski parce que, poète révolutionnaire, partisan d'une forme nouvelle en littérature, adversaire des théories culturelles officielles, il n'a jamais abandonné sa conception de l'art et de l'éthique communistes.

Dans sa lettre au camarade Tchoujak, le poète écrivait :

> « *L'art communiste est un domaine flou qui ne se laisse pas théoriser ni déterminer avec exactitude, c'est un domaine où la pratique et l'intuition dépassent les normes du théoricien le plus imaginatif. Allez, travaillons ensemble sans vouloir imposer des directives, polissons-nous réciproquement : Vous avec vos connaissances, nous avec notre goût.* » (Ecrit à Moscou le 22 janvier 1923.)

Les buts que Maïakovski se posait dans sa lettre du 1^{er} septembre 1922 sont aussi contraires que possible à la doctrine du réalisme socialiste. Quelques extraits suffisent pour comprendre :

> « *Je voudrais remplacer la métrique conventionnelle... Je voudrais révolutionner la syntaxe et confirmer l'art verbal comme la maîtrise du mot, capable de répondre à n'importe quelle tâche. Sans forme révolutionnaire, il n'y a pas d'art révolutionnaire. Les ennemis des poètes communistes sont ceux qui voudraient remplir l'ancienne forme de la littérature classique par un contenu composé de clichés et de phrases pseudo-révolutionnaires.* »

Pour mener à bien cette tâche, pour lutter avec ses compagnons contre l'ignorance et la prétention de ces fabricants de clichés, Maïakovski a créé sa revue « Lef » (abréviation de « Front de Gauche » et synonyme en russe du mot lion). Les péripéties et les batailles de cette revue, on peut les suivre à travers les 125 lettres à Lili Brik, la femme du poète, et à travers une trentaine de lettres à Oscar Brik, le premier mari de sa femme. Car, dans une note introductive, Lili Brik explique qu'au moment où elle a connu Maïakovski, elle avait déjà été mariée, mais que son époux et le poète étant devenus des amis extrêmement proches : « Nous avons passé notre vie spirituellement et pour la plupart du temps territorialement ensemble à trois. »

Lénine et Maïakovski

« Lef » n'a paru que pendant deux ans entre 1923 et 1925. Puis, après une interruption de deux ans, Maïakovski l'a fait reparaître en tant que « Nouveau Lef » en 1927 et 1928, tout en luttant sans désemparer contre les critiques officielles. Dans le livre de l'Académie des Sciences, nous trouvons notamment sa réponse cinglante aux attaques de Polonski dans

→

MERRY et SERGE BROMBERGER
LES 13 COMPLOTS DU 13 MAI
Des révélations inouïes
Enfin l'Histoire
un vol. : 1 200 Fr.
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

les « Izvestia », qui prétendait que « Lef » n'était qu'un bluff. Dans ce discours prononcé le 23 mars 1927, Maïakovski rappelle que c'est grâce à sa revue futuriste et non conformiste que de grands talents de la littérature soviétique, qui choquaient le bon goût officiel, ont pu s'exprimer.

Il raconte notamment la première arrivée à Moscou d'Isaac Babel en 1924 :

> *« Camarades, quand il y a trois ans, Babel est venu dans la capitale avec un petit recueil de ses nouvelles, on l'a accueilli avec des baïonnettes. On lui répondait : « Si vous avez vu de telles choses dans la Cavalerie Rouge, il fallait les communiquer au commandement et non pas écrire des récits. » D'autres ajoutaient encore : « Qu'est-ce qu'il nous écrit là au sujet du ciel comme si on n'avait pas assez de tels bavardages. Ce n'est pas de la littérature. » Après cela, Babel est venu chez nous dans « Lef », et parce que nous ne suivons pas la ligne de la critique stéréotypée, nous l'avons publié. Aujourd'hui, même les « Izvestia », par la bouche du camarade Polonski, nous donnent raison et disent que Babel est la pierre la plus précieuse de la littérature soviétique. »*

Les lecteurs actuels de ce discours, oublié et inédit, savent, hélas ! ce qui est advenu de cette « pierre la plus précieuse ». Babel, fusillé pendant les purges staliniennes, n'est pas le seul cadavre qui resurgit de pages révélatrices du livre de l'Académie des Sciences. Meyerhold et Pilniak, Boukharine (cité comme une grande autorité en matière de poésie par Maïakovski et Koltzov, et tant d'autres, défilent devant les lecteurs, participent à des débats passionnés de l'époque post-révolutionnaire et sont tous présentés comme des idéalistes sincères et des combattants fidèles du communisme. Ici, ce n'est pas une réhabilitation timide et demi-honteuse, c'est un véritable hommage aux victimes de la terreur stalinienne. Et encore, il est probable que les rédacteurs de l'Académie des Sciences n'ont pas sorti tous les squelettes de l'armoire familiale et par un triage des lettres ont empêché que le nom de Trotsky, par exemple, soit mentionné et ravivé dans les mémoires.

Ils ont réservé toutefois une bombe supplémentaire à l'imagination des Soviétiques contemporains, sous forme d'un poème inédit et retrouvé dans le bloc-notes de Maïakovski. Il s'appelle « L'Empereur » et a été écrit à Sverdlowsk, onze ans après l'exécution de la famille royale russe.

> « *Je vote contre* — écrit Maïakovski — *quand on me demande s'il faut finir les jours d'un homme. Les vivants, même les plus inutiles, même les plus bestiaux, sont plus utiles que des morts. Nous, qui avons retourné la marche de l'histoire, nous qui avons rayé l'ancien ordre pour toujours, nous communistes et hommes, nous ne pouvons pas être sanguinaires.* »

On ne trouvera pas de meilleure réponse au mythe stalinien de Maïakovski champion de la terreur...

Mais est-il vrai enfin, comme le prétendent tous les biographes anciens du poète, y compris Elsa Triolet, que Lénine et Staline étaient ses partisans et protecteurs ? Le livre ne mentionne pas une seule fois le nom de Staline, mais consacre plusieurs pages à l'attitude de Lénine à l'égard du poète en reconnaissant qu'elle était pour le moins négative. Il rapporte même le fac-similé de la note manuscrite écrite le 6 mai 1921 par Lénine à Lounatcharski, au cours d'une réunion du gouvernement, et où on lit :

> *« N'avez-vous pas honte de publier le poème de Maïakovski « 150 millions » en 5.000 exemplaires ? A mon avis, de telles choses ne doivent être publiées qu'une fois sur dix et pas plus qu'en 1.500 exemplaires, juste pour des bibliothèques et des farfelus. »*

Plus tard encore, il définissait Maïakovski comme le poète chantre du « communisme hooligan ».

Il est vrai qu'un poème de Maïakovski contre la bureaucratie et la « réunionite » a plu au créateur de la Russie des Soviets. Il l'a dit, lui-même, au cours d'un congrès de métallurgistes en 1922. Mais on s'aperçoit, grâce au livre de l'Académie des Sciences, que même la citation au sujet de ce poème a été tronquée par les staliniens. La première partie dans laquelle Lénine dit :

> *« Je ne suis pas un admirateur de ce poète, bien que je reconnaisse mon manque total de compétence dans ce domaine »,* a été purement et simplement supprimée et il n'est resté que : *« Je ne sais rien pour ce qui est de la poésie, mais pour ce qui est de la politique, je garantis que c'est tout à fait juste. »*

Politique et poésie

Ces révélations ne sont sûrement pas de nature à porter tort ni à Lénine ni à Maïakovski. Leur prestige repose sur des bases bien plus solides que cela. Mais les jeunes Soviétiques, qui admirent et apprennent par cœur « 150 millions », peuvent se rendre compte que le chef suprême du parti n'est pas toujours le meilleur juge dans tous les domaines de la vie. Ils le constateront d'autant plus facilement que Lénine lui-même reconnaissait son manque total de compétence en poésie. Mais alors, se demanderont-ils, pourquoi nous faut-il reconnaître l'autorité de Staline, de Kroutchev ou de n'importe quel autre membre du Præsidium du parti ? Sont-ils moins susceptibles que Lénine de se tromper ? Pourquoi leur compétence serait-elle universelle ?

Le culte de Maïakovski ne risque pas d'être entamé par le livre de l'Académie des Sciences. Au contraire même, à côté de son œuvre admirable qui témoigne toujours en sa faveur, nous retrouvons une figure humaine, passionnée, passionnante et profondément originale. Mais la publication de ces documents, vingt-huit ans après le suicide du poète, est un service posthume et involontaire que Maïakovski rend à son pays. En remettant en cause les mythes et l'utilisation malicieuse de ses poèmes, les lettres et les discours de Maïakovski inciteront sans doute les jeunes Soviétiques à chercher la vérité et à se méfier des versions officielles qu'on leur apprend à l'école.

K.-S. KAROL.

VU, LU, SU

● HENRI MICHAUX va publier prochainement un ensemble de textes inédits dans la collection « Point du jour », chez Gallimard.

● La suite de « Justine », intitulée « Balthazar », du romancier LAWRENCE DURRELL, que les critiques français et anglo-saxons ont comparé à Joyce, sortira au printemps chez Corrêa.

● Combien de livres reçoit un critique littéraire ? Au cours du mois de janvier, réputé comme un mois peu productif dans l'édition, le service littéraire de « L'Express » a reçu 120 volumes. En tête, presque à égalité, les livres d'histoire, les livres religieux et les romans.

● *« Il n'y a jamais eu de communication verbale entre l'U.R.S.S. et les U.S.A. Jusqu'à maintenant, on n'a échangé que des danseurs et des peintres. Si quelqu'un pouvait aller aux U.S.A. expliquer à l'Américain moyen, en dehors de toute politique, ce qu'est un Russe moyen... »* Cette phrase prononcée un jour par Boris Pasternak fut rapportée à M. DE VILLALONGA, écrivain espagnol émigré en France, auteur des « Ramblas finissent à la mer » et interprète du rôle de l'amant trahi dans « Les Amants ».

Il conçut alors un grand projet, « une idée de poète », disent ses amis : réussir à envoyer Pasternak faire une tournée de conférences en Amérique, l'argent gagné devant servir à la création d'une « Fondation Pasternak » dirigée par un comité de jeunes auteurs (il pensait à Marek Hlasko, Arthur Miller...), qui accorderait des bourses aux écrivains privés dans leur pays d'argent et de liberté.

Avec le concours du publiciste Guido Orlando, il se chargea de remuer l'opinion outre-Atlantique. C'est pourquoi de nombreux journaux anglais et toute la presse américaine parlent de la prochaine tournée de conférences de Boris Pasternak aux U.S.A., échos qui ont été repris par la presse mondiale un peu prématurément peut-être : Pasternak n'a pas encore donné son avis.

UN ROMAN AMÉRICAIN FAIT L'AUTOPSIE DE LA JUSTICE AMÉRICAINE

« Autopsie d'un meurtre » de Robert Traver, que vient d'éditer Calmann-Lévy, est l'un des plus grands succès de librairie de l'après-guerre : aux Etats-Unis, il est resté plus longtemps que « Le docteur Jivago » en tête de liste des « best-sellers ». Tout porte à croire que sa traduction française, due à Dominique Guillet, connaîtra la même vogue en France. C'est que ce livre a toutes les qualités des meilleurs films de Hitchcock : précision, intensité, suspense. Hollywood vient d'ailleurs d'en faire un film avec James Stewart et Lana Turner, En même temps qu'un roman passionnant, « Autopsie d'un meurtre » possède un autre attrait au moment où une réforme judiciaire est, en France, à l'ordre du jour : il illustre, d'une manière qui tient le lecteur en haleine, la procédure, en apparence compliquée, en usage dans la justice anglo-saxonne où les droits du « défendant » sont sauvegardés par un formalisme rigoureux. L'accusé reste jusqu'à la chute de la sentence, un citoyen libre et innocent. Robert Traver sait de quoi il parle : il est juge à la Cour suprême du Michigan après avoir été procureur dans cet Etat.

Le cas du lieutenant Manion

Si, procureur, Robert Traver était chargé de « faire tomber des têtes », c'est d'un avocat de la défense qu'il a fait son héros, c'est d'un accusé qu'il raconte les angoisses. Les amateurs de psychiatrie verront là un aveu : le procureur Traver, inconsciemment, se sent un peu coupable.

Pour raconter ce tourment, il a choisi un fait divers.

Un drame de la jalousie éclate un soir d'été, à Chippewa, petite localité du Michigan. A onze heures du soir, le lieutenant Frédéric Manion dort, dans sa roulotte au bord du lac. Sa femme est partie deux heures plus tôt, à un kilomètre de là, acheter quelques bouteilles de bière à l'auberge de Thunder-Bay.

Un cri le jette hors de sa couchette, Laura arrive, les vêtements déchirés, en proie à une crise nerveuse ; elle a été attaquée et violée sauvagement par le propriétaire de l'auberge : Barley Hill.

● Un roman psychologique bouleversant
● Champion des « best-sellers » 1958
● Un manuel de droit criminel anglo-saxon
● Un film à suspense pour Hollywood

Le lieutenant décroche son luger et tue l'aubergiste à son bar.

Tel est le cas que doit défendre Paul Biegler, avocat, ancien procureur du district... Si la scène s'était déroulée en France, le lieutenant aurait tout simplement été inculpé de meurtre et n'aurait pu espérer que des circonstances atténuantes.

Dans l'Etat de Michigan, le prévenu a la possibilité de plaider « coupable » ou « non coupable ».

Pour sauver sa tête, le lieutenant Manion plaidera non coupable.

L'avocat commence une patiente enquête et découvre, peu à peu, une énorme masse de faits, de détails, d'intentions cachées, nuée obscure « d'impondérables » d'où peut sortir l'éclair fulgurant d'un meurtre.

Paul Biegler, l'avocat, adopte la seule tactique possible ; il essaiera de prouver que le viol a bien été commis et que Manion a tué dans une impulsion irrésistible.

Le procès

Le premier lundi de septembre, le procès s'ouvre : le « Peuple » contre Frédéric Manion, annonce le juge Weaver qui préside : le « Peuple », c'est, en face de l'avocat, le procureur Mitch Lodwick et, envoyé à son aide par le bureau de l'Attorney General, un redoutable adversaire Claude Dancer.

Après les passes d'armes, où la défense, et le ministère public récusent ou contestent les jurés, le véritable procès commence...

Face au procureur, retranché derrière les traités de droit, et les rapports de police, la défense a posé sur le pupitre un crayon et un minuscule carnet, pourtant la stratégie est parfaitement préparée : elle accablera le mort.

« Je tirai de ma serviette un mince carnet et je le posai sur la table nue, avec, à côté, un crayon. Nous avions décidé d'offrir ce tableau de l'Etat tout puissant et massivement armé, opposé au malheureux et solitaire petit soldat. »

Malgré les astuces du procureur Dancer, l'avocat parvient à établir, par les témoignages bouleversants, la réalité du viol. Dès ce moment, l'acte du lieutenant peut intervenir comme un acte de folie passagère, et l'argot particulier des témoins sert la thèse de la défense : « Je ne l'ai pas entendu, il ne me semble pas que le lieutenant ait prononcé une parole, il est arrivé comme un postier pour remettre une lettre »... Les témoins défilent et, lentement, la victime prend un nouveau visage, celui de la « brute de l'auberge ». Paradoxalement la sympathie du public et du jury se reporte sur le meurtrier.

Malgré les derniers incidents d'audience, la thèse de la folie est finalement adoptée. « C'est la première fois, conclut le juge, que je vois un mort poursuivi avec succès pour viol ».

Le récit de ce procès est admirable de vérité : il permet de constater avec quelle incroyable minutie les droits du « défendant » et de la défense sont respectés : l'intronisation des jurés, l'échange des questions qui claquent comme des balles de tennis, la courtoisie de la Cour, malgré la férocité des débats ; le cinéma nous l'avait montré par l'impitoyable caméra d'Orson Welles dans « La Dame de Shanghaï » ou celle de Hitchcock dans « Le cas Paradine » ; un livre unique nous en restitue toute la vérité humaine.

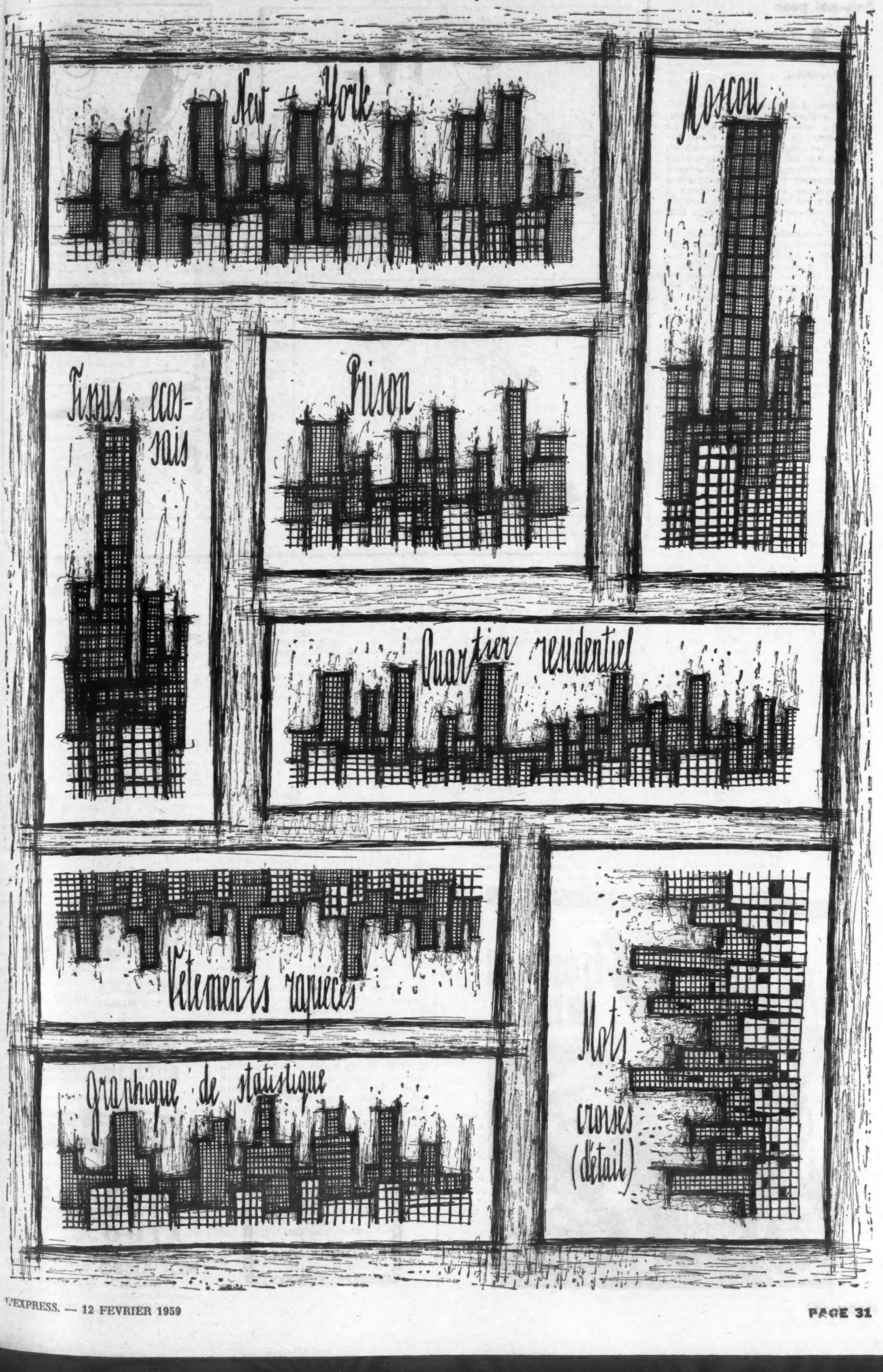
Un volume chez Calmann-Lévy
400 pages, 1.050 francs

Ce publi-reportage a été réalisé par les services d'informations de Dragon-Publicité

L'EXPOSITION BERNARD BUFFET

vue par TIM

Bernard Buffet consacre cette année son exposition à New York. La voici vue par Tim.



CINÉMA

Fais-moi peur

● ***(Grand) Guignol pour adultes et amours ratées.***

LES films d'horreur passent en général à Paris, en version doublée, dans des salles confidentielles. « Le Cauchemar de Dracula » (film anglais de Terence Fisher) bénéficie, lui, d'une sortie en première exclusivité sur les Champs-Elysées. Pourquoi tant d'honneur ? Y a-t-il désormais à Paris, comme à Londres, comme à New York, un vaste public friand du type d'émotions que provoque le film d'horreur ?

Pour le savoir, un enquêteur de « L'Express » s'est posté dès le premier soir à l'entrée du cinéma et a demandé à ceux qui entraient : « Pourquoi venez-vous voir ce film ? »

De nombreux spectateurs ont répondu par un silence offensé et méfiant.

Voici les quelques réponses qui nous ont été données :

« J'aime avoir peur sans conséquence. Avoir le frisson sans être en danger. »

« Cela me replonge dans l'enfance. Pendant quelque temps, je suis transporté dans un univers fantastique. »

« J'y cherche un dépaysement total. Mais il faut que je sois prise et que je ne sente pas le truquage. Il faut que j'y croie. »

« Autant je détesterais avoir peur dans la vie, autant j'aime avoir peur au cinéma. »

Nous sommes entrés. La salle était presque pleine, l'assistance élégante, plutôt jeune, d'humeur badine : on remarquait plusieurs femmes seules. La lumière s'est éteinte ; les jeunes filles se sont blotties contre leur cavalier. Une musique tonitruante a éclaté, du sang rouge s'est mis à suinter d'un catafalque. « Tiens, de la sauce tomate », dit une voix mal assurée. Rires discrets. Quelques « chut ». Le comte Dracula, effroyable vampire suceur de sang, peut arriver.

Joli garçon ! Cape noire, tempes argentées... Le maxillaire un peu contracté, peut-être, et les canines légèrement saillantes ; oui — mais rien d'hallucinant — on est un peu déçu. De plus, le monstre s'exprime avec un délicieux accent d'Oxford et le film est en couleurs — fraîches et fausses, plus indiquées pour une opérette que pour un cauchemar. Attendons la suite. Un fringant bibliothécaire a percé le secret de Dracula : la beauté capiteuse que le comte retient prisonnière a été contaminée par le virus du vampirisme et son baiser est dangereux... Armé de la panoplie du parfait petit tueur de vampires — pieu et marteau — le jeune homme rend visite à la belle dans sa chambre à coucher, une crypte intime meublée avec goût de cercueils en pierre de taille, et l'exécute dans son lit-tombeau. Le sang gicle, poisse et ruisselle. Fou-rire nerveux dans la salle ; une femme seule qui a payé 500 francs pour être horrifiée, proteste comme lorsqu'un quidam éternue pendant un concert classique. Et les meurtres se multiplient ; Dracula tue le jeune justicier, s'attaque ensuite à sa pure fiancée qui devient à son tour une charmante vampirette à longues nattes. Un médecin s'en mêle et découvre que les vampires sont allergiques à la lumière, à l'ail et aux crucifix. Au cours d'une séquence de western macabre, le savant docteur poursuit un cercueil blanc tiré par quatre chevaux noirs où est enfermé Dracula ; sa femme (celle du médecin) répond à un mystérieux message envoyé — bien sûr — par Dracula. « *N'y va pas. N'y va pas* », crie la salle — comme à Guignol, un guignol pour grandes personnes : le Grand-Guignol. Dracula fait ensuite du détournement de mineure en s'attaquant à une petite fille de 7 ans. La mesure est comble, les nerfs à vif. Le sang frais bu goulûment au cou tendre des jeunes filles est évidemment d'un puissant attrait érotique, et la vision des victimes exsangues attendant dans les transes leur « amant d'épouvante » fait frissonner la salle, étouffe les rires.

Enfin, le monstre est vaincu et désintégré dans des hurlements de fauve piégé grâce à l'action conjuguée des crucifix et de l'aube naissante. « C'est si bon quand ça s'arrête », semblent soupirer les amateurs qui sortent, silencieux, guettés par la file d'attente des spectateurs de la séance suivante. « *Alors, on a vraiment peur ?* »

Oui. Rassurez-vous, on a vraiment un peu peur...

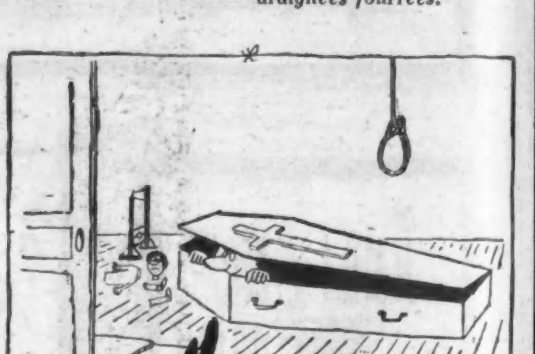
(*Avenue, Midi-Minuit, Atlantic, Ba-Ta-Clan, Comœdia, Les Folies, Vedettes.*)

SINÉPOUVANTE

Votre fils aussi aime les films d'épouvante ?

Demandez bonbons empoisonnés, araignées fourrées.

Mangez des Esquimaux, mais des vrais !



Ouh !

● La Veuve

Hors « Dracula », pour les amateurs, on peut voir cette semaine « La Veuve » de Lewis Milestone (« A l'Ouest rien de nouveau », « Pluie », « Arc de Triomphe »). Tourné en 1956 dans une Italie pour millionnaires, fourmillante d'Alfa-Romeo, de palazzi et de fêtes de nuit, le film, contant l'histoire d'une femme masochiste (la Veuve) éprise d'un jeune amant et travaillant à le perdre plutôt qu'à le garder, est lent, irritant, mais point indifférent. Il dégage une sensualité diffuse plus anglo-saxonne que latine.

Au même programme : « L'histoire d'une chaise », de Norman Mac Laren. Il faut voir ou revoir cette remarquable corrida amoureuse entre un homme et sa chaise animée d'une énergie particulièrement facétieuse.

(*Cinéma d'essai Caumartin.*)

Un autre film projeté cette semaine en exclusivité à Paris : « Passeport pour la honte », avec Eddie Constantine et Diana Dors, est interdit aux moins de 16 ans (il s'agit de traite des blanches). Il pourrait sans inconvénient être interdit aux plus de 16 ans.

D. H.

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● ***L'hurluberlu, douloureux Alceste de Jean Anouilh.***

UN général retiré dans sa propriété à la campagne conspire contre le régime républicain : ce n'est pas une pièce historique, c'est une pièce datée. Et ce héros ressemble trait pour trait à un personnage vivant, mais imaginaire : cet « Hurluberlu » (1), c'est Alceste 59, et M. Jean Anouilh, bon gré, mal gré, restera dans l'histoire du théâtre comme le Molière du président Coty ou même du président Lebrun.

(1) Comédie des Champs-Elysées.

CRAZY HORSE SALOON
La Cie LAFAYE
présente
INTERMEZZO
TEMPO
JOHN and MARSHA
à minuit précis

Cabarets Dancings

A LA ROMANCE 11, rue Monsieur-le-Prince
Sensat. Trio Brésilien HELIO MOTTA

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO ELY. 11-61 UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
LIDO ELY. 11-62 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
LIDO de P. Louis-Guérin & Fredey

MOCAMBO ★★★ 12, rue Marignan ELY. 58-64
RENATO - Diners spectacle

La conspiration n'ira pas loin : un quincaillier-adjudant dont le nom rime avec Massu, un hobereau fatigué, un ou deux comparses, il n'y a même pas de quoi former un comité de salut public. D'ailleurs, avant de remettre de l'ordre en France, le général doit balayer devant sa porte : calmer sa sœur qui est une nymphomane imaginaire, empêcher sa grande fille de prendre un nouveau « fiancé » à l'essai tous les trois mois et la petite de se faire bousculer par le fils du laitier toutes les trois minutes, enfin et surtout retenir sa jeune femme qui s'ennuie auprès du bouffon... Le sous-titre de la comédie, ce n'est pas « le conspirateur », mais « le réactionnaire amoureux », et tout n'est que prétexte à nous le montrer en réaction, contre les mœurs du temps, la grande presse, la loi du nombre et la dictature de la foule, le théâtre d'avant-garde et la lecture des digests, contre la facilité dans les idées et dans les sentiments, contre le conformisme du « Figaro » et, oui, nous avons cet honneur, le « progressisme » de « L'Express ».

Ainsi chez Molière : le misanthrope préfère perdre son procès plutôt qu'intriguer, il est contre la justice partiale et vénale de la monarchie, contre les fourbes et les concussionnaires, contre les mœurs de la jeunesse, coquettes et petits marquis, et déjà contre l'avant-garde en littérature : la scène assez drôle où l'Hurluberlu assiste à la lecture d'une pièce à la manière de Beckett est calquée sur la scène du sonnet d'Oronte. Alceste est un réactionnaire qui fait appel au temps du bon roi Henri contre la société et le gouvernement de Louis XIV. C'est-à-dire que la même noblesse d'âme, la même exigence vis-à-vis de la nature humaine fait d'Alceste un adversaire du régime (de droite) comme de l'Hurluberlu un adversaire du système (de gauche).

En proie à l'idéal

Mais droite, gauche, c'est un langage de caporal, et le héros de M. Anouilh a droit à deux étoiles sur le képi. Le lecteur de « L'Express », dans la comédie, est un jeune serin et un jeune mufle : mais les anciens lecteurs et ligueurs de « L'Action Française » y sont de vieux perroquets et de vieux pleutres. Il faudrait beaucoup d'aveuglement et de mauvaise foi pour croire que les intelligents et les sots, les bons et les mauvais, se répartissent dans le monde comme les partis dans l'hémicycle d'une Assemblée. La lecture d'un journal n'est ni un brevet de civisme, ni un certificat de bonne vie et mœurs : mais tout le monde le sait. M. Anouilh nous reproche d'attacher trop d'importance au progrès, de travestir d'une manière parfois un peu ridicule ou un peu pédante, sous prétexte de modernisme, les problèmes fondamentaux et permanents de la nature humaine. Il se peut. Mais cette très haute idée de l'homme, il me semble qu'elle se développe encore mieux en milieu démocratique qu'en milieu autoritaire. Si la religion du progrès est un peu ridicule, disons que nous avons la religion de l'espérance : nous *assumons* nos imbéciles, et même les vôtres, justement parce que nous ne voulons pas condamner l'espérance...

Et en fait, n'est-ce pas par une fatale illusion d'optique que les meilleurs des réactionnaires, Alceste et l'Hurluberlu, regardent vers le passé? Le général échoue : sa fille se sauve, sa sœur reste folle de son vieux corps, ses amis le trahissent et ses conspirateurs l'abandonnent, sa femme, sa douce femme, plus proche cependant de la princesse de Clèves que de Célimène (le rôle est fort bien tenu par Mlle Marie-José Martel), ne tardera probablement pas à le quitter ; il est battu, bafoué avec l'espèce d'arrogance désespérée de l'homme aux rubans verts. Mais il apprend le latin, rosa la rose, pour pouvoir aider son fils à faire ses devoirs, mais il attend avec impatience que ce fils grandisse, et à son tour... Parce que l'Hurluberlu, Alceste, Jean Anouilh sont de la race qui exige beaucoup de l'homme et ne peut ni ne veut en désespérer. Si cette race n'existait pas, cher Jean Anouilh, ce journal n'aurait pas de sens. Votre œuvre non plus.

La comédie est construite d'abord comme un long monologue : les incidents et les personnages sont des prétextes pour des variations pleines de verve que M. Paul Meurisse exécute avec une parfaite maîtrise. Il y a de bonnes plaisanteries et de moins bonnes, comme souvent chez M. Anouilh dont le général semble avoir lu, comme la Zazie de Queneau, les mémoires de son collègue le général Vermot. Puis un à un les personnages disparaissent tout à fait et le héros reste vraiment seul. On rit encore beaucoup, mais une sorte de grandeur douloureuse perce petit à petit, malgré les facilités, les effets de théâtre, les partis pris, les jeux de scène volontairement grossiers. Et la tendresse de l'homme pour la femme plus jeune, de l'homme pour l'enfant, est moins amère que dans les autres pièces noires, roses ou grinçantes. Ce n'est sans doute pas la meilleure pièce de l'auteur, mais à mesure que les tics et les travers du réactionnaire s'effacent devant la souffrance vraie, la noblesse vraie de l'homme en proie à son idéal, nous sommes atteints au cœur. Nous sommes tous des hurluberlus.

(Bernand)

PAUL MEURISSE DANS « L'HURLUBERLU »
Nous assumons nos imbéciles et même les vôtres...

● Mon ange

Frappée d'amnésie, une jeune femme se croit revenue onze ans en arrière, ne reconnaît plus son mari ni ses enfants, retombe dans les bras de son ancien fiancé, etc. C'est inepte, mais c'est bien ficelé, cela tourne rond et cela tourne vite parce que Mlle Jacqueline Gauthier, pour jouer « Mon ange », de Mme Solange Térac (2), déploie un entrain du diable.

● Les Choutes

Trois sœurs tendrement et joyeusement unies, trois hommes. Echangeront, échangeront pas ? C'est moins inepte, mais c'est beaucoup moins bien ficelé, cela tourne au ralenti et la partie de dames avec six pions sent un peu l'humour laborieux. « Les Choutes » (de Barillet et Grédy) sont pourtant charmantes (Brigitte Auber, Dany Saval, Marie Daems), elles ont une garde-robe des mille et une nuits, de gentils partenaires : mais elles manquent de conviction à un point un peu trop visible, et le numéro habituel de femme de ménage exécuté par Mme Jeanne Fusier-Gir avec beaucoup de brio ne suffit peut-être pas pour faire de la soirée un succès (3).

R. K.

OPÉRA-COMIQUE

La Voix Humaine

● *A ne pas écouter la figure dans les mains.*

JEAN COCTEAU, qui fut récemment à l'affiche de l'Opéra avec un ballet assez discuté est, une semaine plus tard, au programme de l'Opéra-Comique avec une tragédie lyrique en un acte qui a fait déjà couler beaucoup d'encre : « La Voix Humaine ».

En 1920, Jean Cocteau était le théoricien et le jeune protecteur du Groupe des Six ; en 1959, son nom est encore accolé à l'un de ces six musiciens en la personne de Francis Poulenc. Mais les anecdotes qui ont entouré la naissance de ce groupe appartiennent désormais à l'histoire de la musique. Comment imaginer que ces messieurs fort sérieux qui s'appellent Darius Milhaud, Francis Poulenc, Louis Durey et Georges Auric, que cette dame qui se nomme Germaine Tailleferre, que le regretté Arthur Honegger aient fait figure, après la première guerre mondiale, de révolutionnaires, amateurs de foires et de cafés-concerts ? Après avoir été baptisés « Groupe des Six » grâce à l'obligeance du critique musical Henri Collet, les jeunes musiciens avaient cultivé avec amour ces marques d'indépendance qui leur faisaient rejeter véhémentement ce qu'il était de bon ton de vénérer ; et Cocteau stigmatisait, dans « Le Coq et l'Arlequin », « Pelléas » : « *De la musique à écouter la figure dans les mains* », puis il ajoutait : « *Toute musique à écouter la figure dans les mains est suspecte* ».

« Groupe des Six », c'était aussi une étiquette commode qui, à défaut de signification véritable, avait permis l'organisation de concerts et la publication de l'« Album des Six ». Sur le plan esthétique, il n'y avait guère de points communs entre ces compositeurs, unis surtout par l'amitié et par quelques antipathies fortement marquées à l'égard d'illustres prédécesseurs : Wagner et Debussy.

Tout cela appartient donc au domaine de l'histoire, mais on ne barre pas Wagner et Debussy d'un trait de plume, et les musiciens du Groupe des Six ont été, plus tard, tributaires de l'un ou l'autre de ces géants.

Au téléphone

Après trente années, le Groupe des Six — réduit au nombre de cinq par la mort d'Arthur Honegger — est resté ce qu'il était à sa naissance : les amitiés se sont resserrées, mais les esthétiques sont demeurées divergentes.

Francis Poulenc, pour sa part, a connu ses meilleures réussites dans la musique vocale. Les mélodies et les partitions chorales constituent la partie la plus importante de son œuvre. Il a cependant abordé assez rarement le théâtre lyrique : « Les Mamelles de Tirésias » en 1944, « Dialogues des Carmélites » en 1956 et, aujourd'hui, « La Voix Humaine ». Nous remarquerons au passage qu'il sait choisir ses librettistes : Apollinaire, Bernanos et Cocteau. Quel électisme !

On connaît le sujet de « La Voix Humaine » : une jeune femme téléphone à son amant qui l'a abandonnée et, après avoir joué la comédie de l'indifférence et du courage, elle laisse éclater son amour et son désespoir. Francis Poulenc a composé une partition musicale parfaitement respectueuse du texte et de l'esprit de la pièce. Sa prosodie est d'une telle clarté, d'une telle transparence, que le texte acquiert un rythme naturel dans lequel s'insèrent avec autant de naturel, de grands accents lyriques. L'orchestre, relativement discret, joue un rôle capital en suggérant au spectateur les différents états d'âme de la jeune femme provoqués par les réponses de son interlocuteur. Quelques accords suffisent à Poulenc pour nous faire suivre les mouvements psychologiques de son héroïne. A priori, la tâche du musicien devant un tel texte paraissait relever de la gageure. Poulenc a magnifiquement triomphé de toutes les difficultés.

Le dernier mérite du musicien — et non le moindre — est d'avoir écrit son œuvre pour la prodigieuse Denise Duval qui joint à ses qualités vocales les dons d'une comédienne bouleversante et qui a su librement s'exprimer dans « La Voix Humaine ». Tant la mise en scène de Jean Cocteau que le jeu de Denise Duval ont mis en relief chaque phase de l'évolution psychologique du personnage ; et pendant les quarante-cinq minutes du spectacle, le monologue de la jeune femme ne donne jamais la moindre impression de longueur. Enfin, c'est encore à Jean Cocteau que nous devons le décor harmonieusement composé de « La Voix Humaine ».

Cocteau écrivait en 1920 : « *Le public interroge. Il faut répondre par des œuvres, non par des manifestes.* » La réponse, cette fois, est digne de ses auteurs.

CLAUDE SAMUEL.

(2) Comédie Wagram.
(3) Nouveautés.

En prévision du 4e anniversaire de « PATATE », le THEATRE SAINT-GEORGES organise un concours d'affiches au trait doté de 300.000 francs. Les envois doivent être adressés au théâtre avant le 31 mars. Renseignements au théâtre à TRUdaine 74-37 tous les jours, de 17 à 20 heures, sauf le jeudi.

Communiqué.

PORTO
BARROS
OPORTO

(Cossira)

1906 — LA BELLE EPOQUE Maurice Chevalier est « artiste » depuis six ans, il chante « Le p'tit Jésus d'Asnières » au Caf'Conc'. (*Pendant ce temps, la Cour de Cassation annule le jugement de Rennes condamnant le capitaine Dreyfus à dix ans de détention. C'est la fin de « l'Affaire » qui a éclaté en* 1896. *La première révolution bolchevik* (1905) *est déjà considérée comme un incident sans conséquences.*)

1910 — L'AVANT - GUERRE

Il chante : « Jamais en colère. » (*Pendant ce temps, mourra-t-on pour Agadir, où l'empereur Guillaume II a envoyé une canonnière ? Non. L'incident, heureusement, est apaisé.*)

1917 — LA GUERRE Il chant « Quand y a une femme dans un coi (*Pendant ce temps, c'est la premi bataille du « Chemin des Dame Maurice Chevalier est blessé, fait p sonnier, il reçoit la croix de guer*

HOMMES

Un témoin décontracté

● ***« Gigi » sort cette semaine ; les républiques passent, les guerres éclatent, les rois abdiquent, Maurice Chevalier reste.***

C'EST sous la couronne d'un roi que Maurice Chevalier a attrapé la grippe, au moment où il devait présenter au public parisien son dernier film, « Gigi », tourné à Hollywood, d'après le roman de Colette.

Couronne de carton, roi de festival (celui de l'Estoril, au Portugal), mais roi tout de même. Ses sujets meurent. Lui demeure. Le jeune premier en canotier qui conquit l'Amérique en 1925 en lui chantant « Parade d'Amour » a changé d'emploi ; il joue les « oncles » en gibus gris. Mais sa cote ne bouge pas.

Teint de faïence rose, yeux de faïence bleue, sourire de faïence blanche, il a soixante-dix ans, il chante depuis soixante ans, il triomphe depuis cinquante ans.

Les républiques passent, les guerres éclatent, les papes disparaissent, les rois abdiquent : il chante. Ce n'est pas un vieux monsieur, c'est une institution.

> « *Je voulais me retirer il y a trente ans,* dit-il, *après trente ans de scène. Et puis j'ai continué : maintenant, je ne m'arrêterai plus... tant qu'on me sollicitera.* »

Témoin décontracté de toutes les heures du XX[e] siècle, Maurice Chevalier est entré tout chantant dans l'histoire ; un théâtre porte son nom (l'Alhambra-Maurice Chevalier) et il a un musée : sa maison de Marnes-la-Coquette. Tous les cendriers y sont en forme de canotier, il collectionne ses propres photographies, ses effigies (en bronze), ses portraits ; il a fait encadrer des dédicaces de tous les grands de ce siècle, de Marlène Dietricl à Alphonse XIII, de Matisse à Elisabeth d'Angleterre... Il a aussi sa galerie de tableaux : un Picasso daté de 1896, des Renoir, le square de Ménilmontant, où il jouait petit g çon, peint par Utrillo.

Mais, signe de jeunesse, il se pré cupe moins du passé que de l'ave dans lequel il entend loger une v sion américaine de « Fanny », Marcel Pagnol ; un film dirigé Joshua Logan sur l'histoire de sa v un nouveau tour de chant. Quan ses vrais adieux au music-hall, « *avant deux ou trois ans ; j'ai enc besoin de travailler* ».

Devant sa permanente jeunesse, a parlé de bains de jouvence, de rums, de petites pilules, de gran piqûres. Il dément.

> « *A mon âge,* dit-il, *il f choisir ; on ne peut plus faire ; il faut donc se limi se séparer en souriant de taines choses. Je mange boit à peine, ne fume plus puis trente ans, me modère tout...* »

Et si on lui demande s'il n'a jam songé à expérimenter une méth de rajeunissement cellulaire, il rit :

> « *Oui, je sais qu'il en ex plusieurs, mais pour moi c beaucoup trop tôt. Je me aperçu que je ne portais mon que lorsque je m'ennuyais. Al je n'ai qu'un seul secret à donner pour rester jeune : heureux...* »

C'est l'histoire d'une vie à trav l'histoire que résument nos photos

D.

TÉLÉVISION

Cinq colonnes à la une

● ***Cette fois-ci, c'e raté.***

C'EST une trop grande entrepr et Pierre Lazareff un trop gr journaliste pour qu'on ne se sente tenu de lui dire : le dernier num de ce magazine était mauvais.

Sans doute la figure de M. Mikoy (communiquée par la T.V. américai a été impressionnante, le chancel Adenauer admirable de présence de densité. Charles Humez a émouvant, parce que très sinc L'émission n'en a pas moins p dans son ensemble, lente, mo confuse et même un peu vaine. Pou quoi ?

STUDIO 43 - 43, Fg-Montmartre
« O CANGACEIRO »
SANS PEUR SANS PITIE - v. o.
Etudiants : 150 fr.

STUDIO DES URSULINES
10, rue des Ursulines - ODE. 39-19
IL GRIDO (LE CRI)
SEUL A PARIS

AGRICULTEURS - 8, rue d'Athènes (9e)
Irrévocablement DERNIERE SEMAINE
DIES IRÆ JOUR DE COLERE
De Carl Th. Dreyer v. o.

LA PAGODE
57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
Les Enfants Perdus
de MILOS MAKOVEC v. o.

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
L'HOMME QUI EN SAVAIT TROP
d'A. Hitchcock, en v. o.
J. STEWART - D. DAY - D. GELIN

GAVEAU
Samedi 21 février à 17 h. 30 (Kiesgen)
« Domaine musical »
Pousseur - Zimmermann - Boulez
Pianos : Aloys et Alfons Kontarsky
Kagel, Wildberger
Dir. : Pierre BOULEZ

POCHE MONTPARNASSE
75, boulevard Montparnasse
TCHIN - TCHIN
Loc. par tél. LIT. 92-97

FOLIES-BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

De 1920 à 1928 — L'APRES-GUERRE
Il chante : « Je ne peux pas vivre sans amour », « Elle avait de tout petits petons » et passe avec Miss aux Folies-Bergère. (*Pendant ce temps, les Soviets au pouvoir réduisent les vestiges des armées blanches. Staline occupe des postes apparemment secondaires. Le franc s'effondre. Lindbergh traverse l'Atlantique.*)

De 1928 à 1938 — L'ENTRE-DEUX-GUERRES
Il part pour Hollywood, où il reste sept saisons consécutives. Il chante « Louise », « I am singing in the rain » et tourne « La Chanson de Paris ». (*Pendant ce temps, la crise économique ravage l'Amérique. Staline devient le « Père du Peuple », Hitler prend le pouvoir, l'affaire Stavisky déclenche les émeutes du 6 février, le Front populaire s'installe, la guerre civile espagnole éclate et meurt. Le film parlant est inventé.*)

De 1940 à 1946 — LA GUERRE ET L'OCCUPATION
Il chante « Et tout ça, ça fait d'excellents Français », « Ça sent si bon la France », « La Chanson du maçon ». (*Pendant ce temps, le maréchal Pétain serre la main du chancelier Hitler à Montoire, les avions japonais attaquent les forces navales des Etats-Unis à Pearl-Harbor, l'armée du maréchal von Paulus capitule à Stalingrad, les forces américaines débarquent en Normandie et la première bombe atomique est lancée sur Hiroshima.*)

De 1938 à 1940 — LA « DROLE DE GUERRE » Il fait sa rentrée au Casino de Paris et chante : « Ma Pomme », « Prosper », « Quand un vicomte », « Ma Poule », « Y a d'la joie » (écrite par un inconnu, Charles Trenet). (*Pendant ce temps, c'est la capitulation de Munich, puis l'invasion de la Pologne par les troupes hitlériennes.*)

Première raison, à mon idée : tout y est filmé, et souvent mal filmé. La T.V. use, en général, de quatre ou cinq caméras qui fonctionnent ensemble. « Cinq colonnes à la une » est une série de reportages, faits avec une seule caméra, immobile.

Pierre Lazareff croit, sans doute, que l'avenir est à la télévision filmée : peut-être sera-ce vrai. Mais ce n'est pas vrai aujourd'hui : renoncer au direct, c'est se condamner à être uniforme et ennuyeux.

Deuxième raison : « Cinq colonnes à la une » semble ignorer l'ensemble des programmes dans lequel pourtant elle s'insère. On interviewe pour nous Jean-Pierre Guillaume. C'est très bien, mais Jean Nohain l'avait déjà fait. On nous montre le barrage du Zambèze ; mais on nous a montré beaucoup de barrages.

On nous donne « la collection de Mlle Chanel ». Mais il existe à la T.V. un magazine de la femme. Comme on a peu vu Mlle Chanel et qu'on a très mal vu ses robes, cette séquence ne nous a rien apporté. On organise un colloque entre quatre étudiants : français, belge, italien, anglais, réunis par multiplex. Il eût mieux valu réunir, comme à « Liberté de l'esprit », les quatre interlocuteurs qui eussent discuté plus librement et plus efficacement.

C'est, je l'ai déjà écrit, qu'un magazine télévisé ne peut se comparer à un magazine imprimé. Le lecteur de celui-ci peut n'avoir pas lu les magazines concurrents, le téléspectateur, lui, a vu les autres émissions. Le magazine télévisé ne peut pas se décomposer en « pages » comme le magazine imprimé : le lecteur peut, en effet, passer ; le téléspectateur, lui, doit tout avaler — ou tout rejeter. Un journal est fait de rubriques qui s'additionnent, mais chacune de ces rubriques a sa clientèle particulière ; les uns regardent « les amours célèbres », les autres Simplet ou Max l'explorateur. Mais le téléspectateur ne peut pas choisir. Un magazine tel que « Cinq colonnes à la une » ne doit donc donner que de l'inédit et de l'excellent — qui intéresse *tout* le public. Ce public, il peut sans cesse le tenir, le retenir; ne pas lui redonner les images qu'il a déjà vues, ou alors, les lui donner d'une manière inattendue. Peut-être faudrait-il que Pierre Lazareff fasse lui-même « Cinq colonnes à la une » au lieu de le commander. Sa présence eût sans doute amélioré son numéro.

E. BERL.

De 1946 à 1959 — LA LIBERATION
Il repart pour l'Amérique, où on l'accueille par cette formule : « The King is back », et donne son nom à un music-hall parisien, il chante : « La Marche de Ménilmontant ». (*Pendant ce temps, de Gaulle abandonne le pouvoir. Mao Tsé-toung le prend. Staline le perd. De Gaulle le reprend, et Spoutnik tourne.*)

De 1959 à... — LA GUERRE FROIDE Il présente son dernier film, tourné aux Etats-Unis : « Gigi » (que l'on voit ci-dessus auprès de lui sous les traits de Leslie Caron). Et il prépare son prochain tour de chant prévu pour 1962. (*Pendant ce temps... nous le saurons toujours assez tôt.*)

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

7 FEVRIER

CETTE fois encore, j'aurai eu raison de m'attirer quelques injures, et le jeu en valait la chandelle. Je note d'abord que les Allemands qui m'ont écrit ont, presque tous, gardé le ton le plus courtois : ainsi M. Rudolf Augstein, directeur du « Spiegel », dont le dernier « Express » a publié la lettre. Et je rétracte bien volontiers, puisqu'il le souhaite, la phrase un peu trop poussée — donc injuste — où j'évoquais à la fois le feu des crématoires et toutes ces jeunes cervelles enfumées.

En revanche, d'Alsace et de Suisse allemande me sont venues des répliques fort acerbes. Quant à un professeur français, « lektor für französische sprache » à M..., il a eu la noble pensée de susciter contre moi, par une lecture publique, la colère de ses jeunes auditeurs ; et il s'en vante dans la lettre qu'il m'écrit. Il n'y a pas mal réussi, m'assure-t-il. Le brave homme de lektor que voilà ! Mais enfin, huit jours ont passé sur ces bouillonnements et notre bouillant lektor a dû retrouver ses esprits. Peut-être est-il redevenu capable d'entendre raison. Il n'occuperait pas cette chaire, s'il n'était pas intelligent. Nous n'avons aucun intérêt en France à exporter nos imbéciles. Mieux vaut les consommer sur place.

J'imagine donc que notre homme, qui a passé des examens difficiles, peut se hausser aujourd'hui jusqu'à cette réflexion que, s'il se trouve à M... des garçons de tendances nazies, ils ne fréquentent sûrement pas le cours du professeur français. Ses étudiants appartiennent à une équipe fort éloignée de celle qui crayonne la nuit des croix gammées sur une synagogue de Francfort, qui a cassé les vitres d'un cafetier juif, l'a menacé et malmené (Dominique Auclères, qui rapporte le fait dans « Le Figaro », ajoute que la police débordée conseilla à la victime d'aller ouvrir boutique ailleurs). Je n'imagine pas, au pied de la chaire où professe notre lektor, ce juge de Hambourg qui déclara anodin l'auteur d'un pamphlet meurtrier, ni ce maire de Westerland, en Schleswig-Holstein, qui vient d'accéder à la diète de Kiel, et qui est l'un des grands responsables, selon les Polonais, des massacres dans Varsovie insurgée.

Notre jeune professeur a donc tort de prétendre mieux connaître que nous la jeunesse allemande. Il en a au contraire une image déformée. Telle est la morale à tirer de cette dispute. Quand il s'agit d'un grand peuple, et surtout de l'allemand, tout ce qu'on en dit est à la fois vrai et faux, toutes les généralisations sont arbitraires. Mais je tiens que j'ai eu raison d'éveiller l'attention des Français sur des symptômes dont le moindre fait frémir.

Quant à ceux de mes correspondants qui me renvoient au fascisme français et m'invitent à balayer devant ma porte, la réponse que je leur donne est bien flatteuse pour l'Allemagne : c'est que nos fascistes, qui feraient notre malheur, ne seraient peut-être pas capables de faire celui du monde. Ce dont le génie allemand est capable dans tous les ordres, nous ne le saurons qu'au dernier jour, quand des fosses communes un peuple innombrable surgira, quand la cendre des enfants juifs redeviendra vivante.

8 FEVRIER

J'ECOUTAIS vendredi soir à la télévision Jean-Pierre, le jeune premier de l'affaire Guillaume. Comme il était prudent ! Et qu'il était doux, ce parachutiste ! Ah ! le bon p'tit gars que c'était là ! Pas un mot contre ceux qui auraient cherché à l'assassiner, mais c'est trop peu dire : il ne paraissait pas même touché, comme si cela ne l'eût concerné en rien. Il s'en tenait à ce qu'on lui avait dit de dire... Oui, cela me sautait aux yeux tout à coup : on se moquait de nous. Quarante millions de Français étaient bernés et roulés par la haute pègre de ce milieu où l'on ne compte que par milliards et où le million est l'unité. Une simple impression mais irrésistible, une évidence dont je ne voyais pas clairement les raisons. Et hier matin, cet article de Maurice Clavel dans « Combat » : « Une insulte au peuple », a achevé l'illumination. Ce que valent les hypothèses de Clavel, je l'ignore. Le sûr, c'est qu'il s'agit d'un règlement de comptes compliqués où nous autres Français tenons le rôle qui nous a été assigné dès le premier jour, et qui est celui de dindon.

ET si vous me dites que le gaullisme est éclaboussé par cette boue où il n'y a peut-être pas eu de sang, je vous répondrai que jamais je ne me suis senti moins gaulliste que ces jours-ci, et jamais pourtant plus près de de Gaulle : jamais à aucun moment notre destin n'a tenu comme aujourd'hui à un seul homme — un homme à la fois menacé sur sa droite, et abandonné d'une gauche qui, pour l'instant, n'existe plus, me direz-vous ? Mais ce n'est pas une excuse. Car ne voyez-vous pas l'occasion de renaître qui lui est donnée : ce vide qui risque de se faire peu à peu autour du chef d'Etat et qu'une place serait alors à prendre pour affronter les coups qui peut-être un jour y pleuvront ?

Ce n'est pas affaire de sentiment. C'est en politique ici que je vous parle. Oh ! je sais bien : pour nos amis d' « Esprit », « il y a trois sectes gaullistes principales qui sont François Mauriac, « Combat » et « Carrefour ». François Mauriac est assez grand pour constituer à lui seul une chapelle. Il représente le gaullisme de l'espérance, le gaullisme eschatologique qui attend la grande manifestation parousiaque. Croyez et attendez, écrit sans cesse F. Mauriac. Attendez, le triomphe va éclater !... ».

Les injures de mes ennemis, je m'en moque, mais non des moqueries de mes amis. Je me retiens mal de m'irriter. Et d'abord Péguy, dont vous aviez autrefois plein la bouche, à « Esprit », vous eût donné les étrivières pour cet « eschatologique » et pour ce « parousiaque ». Rappelez-vous la rage avec laquelle, dans « Un nouveau théologien », il dénonce, à propos d' « exégèse », les journalistes qui pillent le vocabulaire du sacré.

La part d'affectivité qui entre dans mon attachement à de Gaulle est sans intérêt et me concerne seul. La preuve qu'elle ne me domine pas, c'est que, dès le premier jour, j'ai tourné le dos au R. P. F. Je n'en aimais pas moins de Gaulle. Je n'étais plus d'accord, simplement. Mon choix, le 13 mai, aurait pu être différent. J'ai préféré ce grand homme à rien du tout. Et je me réjouis chaque jour de l'avoir préféré. Et s'il succombait finalement, ce qu'à Dieu ne plaise, il me resterait la fierté d'avoir accordé, durant ces mois que nous vivons, ma raison et mon cœur.

Oui ! ma raison ! Car des faits jalonnent cette route de l'espérance dont vous vous moquez. Libre à vous de refuser à ces faits l'importance que je leur attribue : mais il ne vous appartient pas de les nier. La fédération africaine, la dissolution des comités de salut public, le remplacement de Salan par Delouvrier, l'offre de cessez-le-feu, les mesures de grâce, vous pouvez décréter que tout cela est sans signification et sans portée — et le faisant, vous vous mentez à vous-mêmes : vous avez honte, voilà le vrai. La gauche ne se définit plus que par ce respect humain à l'égard de l'homme qui s'épuise à reconstruire un monde qu'elle-même a été incapable de préserver et de sauver.

F. M.

(*Copyright L'Express : « Mondial Presse »*).

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88.61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)

Faites votre déclaration en riant !...

CODE DES IMPOTS

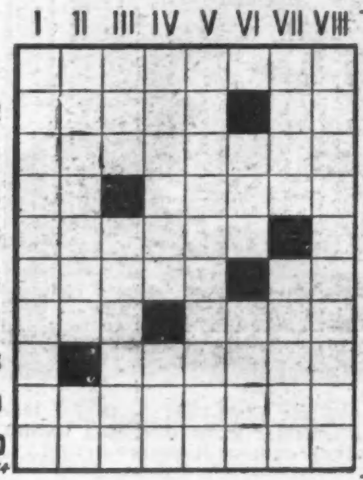
TEXTE OFFICIEL

illustré en couleurs par DUBOUT

Un fort volume magnifiquement relié : 3.750 frs
Le même ouvrage sous double emboîtage luxe 6.250 frs
(franco toutes taxes comprises)

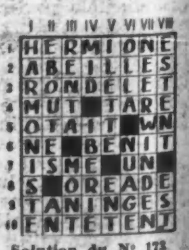
STÉ " AU MANOIR " 10-12, rue de Savoie, PARIS-6e C. C. P. 13.661.98 - PARIS

MOTS CROISES N° 174



Horizontalement. — 1. Ce qu'est devenu l'étalon de Henri II. — 2. Plus que décidée. Le noir est aujourd'hui fort recherché. — 3. Le pronostic qu'elle permet dépend essentiellement du moment de la journée. — 4. En épelant, beauté cause de guerre. Auteur dramatique américain, prix Nobel (sans la particule). — 5. Ce que fera le ciel, si tu commences le boulot. — 6. Jouée pour la première fois. En épelant, acquis contre numéraire. — 7. Deux fois dans une façon de répondre. Ne peut, dans son état actuel, contribuer à l'alcoolisme. — 8. Joyeux s'appelle ainsi. — 9. Habite du côté du talon de la botte. — 10. Portent à un certain degré d'intensité.

Verticalement. — I. Se rapproche très lentement de sa semblable qui monte à sa rencontre. — II. Ne laissera pas en état de pureté. Sur la route du Puymorens. — III. Suit, dans l'ordre, un triangle. Ne laissa pas nu. — IV. Ne risque plus les rigueurs des directes. Particule étrangère. — V. Adverbe approbateur s'il s'agit de la marche, mais non s'il s'agit de la conduite. — VI. Ne facilita pas la tâche du jury. Fait perdre son genre à Charles. — VII. Distributeur saisonnier. Surnom de l'infortuné et cruel époux de Marguerite. — VIII. Se trouveraient mieux de quelques degrés supplémentaires.



Solution du N° 173